



DIALOGUE I.

MILORD LYTTTELTON,
MONSEIGNEUR FABRETTI,
Prélat Romain,
& MONSIEUR REMI, Marchand de Tableaux.

MONSIEUR REMI.

Puisque vous voulez connoître nos Artistes, je vais vous les présenter tous.

MILORD. Seulement les Principaux.

M. REMI. Principaux & autres : dans la foule vous ferez vous-même votre choix, autrement je pourrois oublier celui qui vous plaira le plus.

Mgr. FABRETTI. Allons d'abord chez Mr. le premier Peintre.

M. REMI. Nous lui ferons à part une visite ; car nous pourrions bien ne pas le rencontrer où j'ai l'honneur de vous conduire. D'ailleurs des visites à chacun, ce seroit un peu long. Ne vaut-il pas mieux vous les montrer tous à la fois ?

M. FABRETTI. J'entends, il y a sans doute quelque séance de votre Academie, une assemblée publique.

MILORD. Nous serions plus curieux de connoître

A



1775

(C.)

(14)

V 2654
Ed. 29

DIALOGUE I.
MILORD LYTTELTON,
MONSEIGNEUR FABRETTI ;
Prélat Romain,
& MONSIEUR REMI,
Marchand de Tableaux.

MONSIEUR REMI.

PUisque vous voulez connoître nos Artistes, je vais vous les présenter tous.

MILORD. Seulement les Principaux.

M. REMI. Principaux & autres : dans la foule vous ferez vous-même votre choix, autrement je pourrois oublier celui qui vous plaira le plus.

Mgr. FABRETTI. Allons d'abord chez Mr. le premier Peintre.

M. REMI. Nous lui ferons à part une visite ; car nous pourrions bien ne pas le rencontrer où j'ai l'honneur de vous conduire. D'ailleurs des visites à chacun, ce seroit un peu long. Ne vaut-il pas mieux vous les montrer tous à la fois ?

M. FABRETTI. J'entends, il y a sans doute quelque séance de votre Academie, une assemblée publique.

MILORD. Nous serions plus curieux de connoître leurs ouvrages que leurs figures, & quand ils nous seront connus comme grands hommes, alors on peut désirer de les voir.

M. REMI. Un moment, je vous prie, ce ne sont pas non plus des visages que je veux vous montrer ; une minute encore... pour le coup nous y sommes, & voici ce que nous appellons le Sallon.

MILORD. Le mystere est expliqué

M. REMI. Voilà, Messieurs, notre Académie, & nos Artistes que j'ai l'honneur de vous présenter ; la connoissance est ici plus aisée à faire ; sans l'ennui des visites & des complimens, vous connoîtrez tous les talens. Je vous écouterai, pour apprendre ce qu'il faut en penser, & j'y mettrai du mien, le nom des Auteurs & leurs adresses.

M. FABRETTI. On n'a pas à se plaindre de la stérilité de votre école ; si tout répond à sa fécondité, on peut commencer par louer.

MILORD. Ne vous pressez pas : mais ! voyons.

M. REMI. L'année a été favorable : nos plus habiles Artistes ont été employés pour l'École Militaire & Trianon. Cela a fourni du sacré & du profane.

M. FABRETTI. Commençons par le sérieux, nous finirons par l'agréable.

M. REMI. l'Histoire de St. Louis a été proposée à l'émulation de nos Peintres : mais voilà un groupe auprès de ce tableau. Il s'y dit sûrement de bonnes choses, & je vous conseille d'approcher un moment.

Vraiment oui, il y a du pas mal dans ce tableau, & du R.... est bien parmi nos jeunes gens un de ceux qui promet le plus, & dont je suis le plus content. Il voit dans ses ouvrages vingt choses qui n'y sont pas : mais j'en vois bien deux qui y sont ; c'est l'agencement & des caracteres ; excepté son St. Louis qui ne vaut pas mieux que celui de nos confreres. Il y a quelque mouvement dans sa composition ; mais il faudroit cette simplicité analogue à l'acte d'humilité qui s'opère. Voilà un amphithéâtre bâti pour faire pyramide ; mais un grand Roi prosterné aux pieds des pauvres, à l'exemple de J.C. aux pieds de ses Apôtres eut fait une scène plus

vraie & plus pathétique. Ça vient de ce qu'il voit mieux les caracteres qu'il ne sent les expressions. Cette manie de lier ses lumieres lui a fait tout entasser. On étouffe dans ce tableau, on étouffe : il n'y a pas le moindre air. C'est de la foule & il falloit des grouppes.¹ Pour la couleur, je ne vous en dis rien, ce garçon là se perd. Il ne veut pas m'en croire : je lui crie tous les jours qu'un coloris tout simplement mauvais vaudroit cent fois mieux que son pénible raffinement. Avec-ça, il se fait écraser par tout. On n'a eu des yeux à Versailles que pour le petit Bri... Voyez à quel point cela va ! J'ai bien dit au Roi la différence. Mais comme Dura.... enterre toujours tout ce qu'il a de bon, il ne travaille que pour nous & il faut parler au public.

Je suis de bonne foi, moi : il ne suffit pas d'être habile homme pour les Artistes. »

MILORD. C'est très-bien jugé & précisément tout ce qu'il faut en dire.

M. REMI. J'avois raison de vous faire approcher, & je connois mon homme.

M. FABRETTI, Quel est donc ce Monsieur qui s'explique si familièrement sur ses confreres.

M. REMI. C'est Monsieur Do... il ne ménage personne. C'est le commerce des grands & la société du Roi qui lui donne ce ton ; & dans toutes ses conversations il y a toujours quelque chose que le Roi & lui se sont dite.

MILORD. Voyons s'il exécute aussi bien qu'il juge. Il y a sûrement ici quelque morceau de sa façon.

M. REMI. Même le plus volumineux. Il devoit d'abord donner une bataille de St. Louis : mais le sujet changea & a resté fort tard, on craignoit, avec raison, qu'il ne fut pas prêt, & pour le remplacer Monsieur l'Epi.... s'étoit adroitement fait charger d'une copie d'après Jouvenet : mais Do a fait preuve de facilité. Il n'a presque pas mis de tems....

MILORD. Le tems, Monsieur, ne fait rien à l'affaire..

M. FABRETTI. C'est un mérite de plus si le tableau est bon ; s'il est mauvais ce n'est pas une excuse.

M. REMI. Dans ce cas-ci ce sera un mérite. Le voilà, c'est la communion de St. Louis.

MILORD. Dites plutôt celle de S. Jérôme : elle est faite sur les mêmes masses. Il ne faut pas être de l'art pour s'en appercevoir. Le Roi est à genoux & à la même place : son fils & les figures accessoires remplissent les espaces de celles qui sont derrière le St. Jérôme. Le Prêtre est littéralement le même. L'Acolite agenouillé sur le devant, n'a de variété, qu'en ce que l'un tient un flambeau & l'autre un livre. La masse même du lion est occupée par la femme qui pleure.

M. REMI. Il n'est pas plus plagiaire que le Dominiquin lui-même ; car l'idée est d'Augustin Carache, & se voit aux Chartreux de Bologne.

MILORD. L'invention n'est donc rien dans la Peinture ? c'est un mérite au Poussin d'avoir ressuscité le trait perdu de Timante dans sa mort de Germanicus ; ce n'en est pas un de l'avoir imité dans cette femme qui pleure. Encore pardonne-t-on la répétition d'un épisode ; mais celle d'une composition entière n'est pas soutenable.

M. FABRETTI. D'ailleurs dans ce tableau ce n'est pas l'invention qui a immortalisé le Dominiquin, c'est le sublime de son exécution.

M. REMI. Je trouve alors que c'est un coup de génie de défier le Dominiquin sur le même plan : puisque le Poussin, sans s'arrêter à l'invention, jugeoit sa communion le premier chef-d'œuvre de Rome, il eut donné à celle-ci le même rang à Paris. Qu'en diroit-on, Monseigneur, si elles étoient à côté l'une de l'autre ?

M. FABRETTI. Tout le monde courroit peut-être au François dans le premier moment.

MILORD. Ah ! que dites-vous là ?

M. FABRETTI., Je dis tout le monde ; mais un moment : car il a tout ce qui peut séduire au premier coup d'œil. Quoique le Dominiquin soit au but des grandes parties, & que celui-ci ne soit qu'en chemin, on voit un certain goût, une adresse, un cliquetis qu'on ne trouve pas dans le notre & c'est ce

qui faute aux yeux. Il faut sentir pour l'un, il ne faut que voir pour l'autre. Il est sur la voie des caracteres & des expressions sans en avoir. Il a un goût de dessein sans correction. Ce jeune homme derriere est charmant. Cette femme voilée est placée à merveille, on la suppose plus belle qu'il ne l'eût sûrement faite. Le moindre bout de draperie est ajusté avec grace. Enfin sur rien, il n'est aucun de nos grands maîtres, mais il en a un sentiment ; & puis, cet ajustement, cette dextérité, ce tour de main qui leur manque souvent.

M. REMI. On se les rappelle dans tous ses ouvrages.² Et il connoît à merveille le Guide, le Dominiquin, le Guerchin & Rubens, & c. & c. & c.

M. FABRETTI. C'est qu'il peint de goût & de réminiscence, & quoiqu'éloigné d'eux, il les indique cependant.

M. REMI. Je le regarderois comme le Cortonne françois.

MILORD. Doucement, Monsieur Remi, ne confondons point les métaux. Le plafond Barberin est peut-être la plus belle machine d'Italie. Pietro pour la composition est un homme : ses idées sont à lui. Mais votre Do n'est qu'un vague imitateur. Il est vrai, quoique j'aye toujours regardé l'Italien comme incomparable pour l'ajustement, celui-ci en approche on ne peut pas plus.

M. FABRETTI. J'ajouterai, Milord, quoique le Cortonne ait plus de caractere, celui-ci a encore l'air d'avoir plus d'expression & de grand.

MILORD. C'est assurément n'avoir pas le préjugé national, & M. Do n'a pas à se plaindre ; mais bien le public : & je trouve qu'il faudroit s'élever avec chaleur contre les Artistes de cette espece qui sont la perte des Écoles. Avec l'air d'avoir toutes les parties, ils n'en ont aucunes. J'aime mieux des défauts palpables que des ombres de talents.

Boileau. Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

L'apparence est dangéreuse, si la raison n'est en dessous. Vous voyez qu'avec de l'agencement, du goût & de la main, on balance des chefs-d'œuvres. Si de loin c'est mieux que le Dominiquin, de près ce n'est pas même son élève. Rien n'est senti, rien n'est rendu. Les têtes des Princes ont

plus de charge que de caractere, & le Saint & le Prêtre plus de grimace que d'expression.

M. REMI. Ce qui fait le plus illusion, ce sont ces tons brillans qu'il prit heureusement dans son voyage de Flandres. Il y laissa sa couleur grise, & à son retour il parut un Rubens.

M. FABRETTI. Pour la couleur ! il n'est pas seulement dans la voie. Je peux être suspect, car l'exagération ne me paroît pas le ton de la nature.

MILORD. Ce n'est pas par ceci qu'il faut juger de Rubens. Pour lui ressembler il faut être plus léger & moins faux, avoir plus de solidité dans les masses d'ombre & de clair, & plus d'exactitude dans la perspective aérienne.

M. FABRETTI. Pour terminer ; la nature a beaucoup fait pour lui, il est fâcheux qu'il n'ait rien fait pour elle.

MILORD. A parler franchement, il falloit l'enfermer plusieurs années avec des modèles & des bosses pour toute compagnie ; il fut sorti de-là avec un acquit, qui joint à ce qu'il a, en auroit fait un homme. Maintenant passons à autre chose.

M. REMI. Voilà, Monsieur, l'Ep....

M. FABRETTI. Ah, ah ! c'est la copie dont vous nous avez parlé.

MILORD. C'est une mauvaise copie d'un plus mauvais original. Ce ne peut être d'après Jouvenet ; ou bien il l'a rudement travesti.

M. REMI. Non, Messieurs, c'est un original. M. l'Ep a bien été chargé d'une copie, mais il a eu aussi pour son compte un trait de cette histoire.

M. FABRETTI. Monsieur l'Ep, .. de l'histoire, de l'histoire !

*Magna petis Phaëton, & quæ non viribus istis
Muner a, conveniunt, nec tant puerilibus annis.
Ovid. l. 11 metam.*

mais ceux-ci sont du moins des copies.

M. REMI. Mais pas du tout ; des originaux s'il en fut jamais.

M. FABRETTI. Je crois bien qu'ils seront toute leur vie originaux sans copie, & personne assurément ne sera tenté d'en faire faire.

M. REMI. En voici plusieurs autres dont vous ne parlez pas.

M. FABRETTI. Et dont il ne faut parler.

MILORD. Il faut du moins insister sur ce détestable qui nous a manqué le plus sublime sujet. Un Roi sous un chêne exerçant la fonction primitive & capitale de la Royauté, délivrant un opprimé, & réprimant un oppresseur : quelle scène & quelle action ! le téméraire qui sans talents entreprend de les rendre, & l'aveugle qui les lui confie, m'irritent également ; n'importe à qui on donne³ une procession, un mariage, une rencontre d'indifférents, une lettre à recevoir ; mais l'acte le plus touchant de justice & de sensibilité, une leçon donnée aux Rois : morbleu ça mérite punition.

M. REMI. On s'est effectivement un peu trompé. Mais c'est une bonne leçon pour la première fois. Je suis fâché que tous ces tableaux de l'École Militaire ne soient pas ici ; il en manque encore un.

MILORD. Je n'en vois que trop : que n'en manque-t-il davantage.

M. REMI. C'est celui de Monsieur Res.

MILORD. J'ai vu de ses ouvrages, & il n'y a rien à regretter.

M. REMI. Mais c'est le fils, Milord, du fameux Monsieur Res.

MILORD. Quelle liaison y a-t-il là-dedans ? Parceque le pere est Peintre, il faut que le fils le soit. Je croyois que ce louable usage étoit ici borné aux emplois & aux charges ; n'importe qui les remplit ; mais pour les arts, le génie seul devoit donner la vocation. André del-Sarto étoit fils d'un tailleur, le Dominiquin d'un cordonnier, & le caravage d'un maçon. Que ne quitte-t-on le pinceau pour l'alêne & la truelle, & au lieu d'être mauvais peintre, on seroit peut-être excellent maçon ou cordonnier.

M. REMI. Je vous supplie au moins, Messieurs, au nom du public, de distinguer M. Brenet.

M. FABRETTI. En effet, ce ton gris vigoureux étoit d'une exécution difficile ; il y a de l'intelligence dans les effets, dans la perspective ; la couleur des étoffes est d'un choix judicieux ; les masses sont solides, bien établies, & le faire est résolu.

MILORD. Voilà ce qui l'a fait distinguer ; & point à ce que j'imagine l'esprit dans les pensées, ni la noblesse des expressions.

M. REMI. Est-ce là le revers de la médaille ? Il me semble qu'on ne l'a point vu de ce mauvais côté.

MILORD. Sûrement on a du voir que cette composition est triviale, qu'il n'y a ni magnificence, ni majesté dans cette scène, les caracteres communs quelquefois bas, l'attitude du Roy est équivoque & gauche, les draperies mesquines & chiffonnées, & si l'on l'a tant vanté, c'est un peu la faute de ses voisins.

M. FABRETTI. Mais je ne vois rien dans tout cela de M. le Premier Peintre. M. Remi avoit raison en nous menaçant de ne pas le rencontrer. Il me semble cependant que ce concours pour l'École Militaire étoit bien le cas de se mettre à la tête de ses confreres, & de constater son titre par la supériorité de son pinceau.

M. REMI. Eh, Messieurs, est-ce qu'il en a le tems ? Quand il ne faudroit pas toute la semaine donner des audiences, elle ne seroit pas déjà trop longue pour se préparer à aller à ce lever. En vérité le public est injuste. Peut-on sonner les cloches & faire la procession ?

M. FABRETTI. Quel est donc ce lever si appliquant ?

M. REMI. C'est le lever du Roy : le Dimanche aller à Versailles comme tout le monde.

MILORD. La Fontaine. Se croire un personnage est fort commun en France.

La premiere affaire d'un Peintre est de faire des tableaux. M. Vanloo peignoit fort bien le Dimanche, sans que le Roy s'en soit apperçu, & son lever ne s'en faisoit pas moins qu'à l'ordinaire.

M. REMI. Vous devez les rencontrer.

MILORD. Eh non, on ne l'aperçoit pas. Je ne l'ai rencontré qu'à St. Roch & au Palais Royal, & je n'ai pas été tenté de suivre la connoissance.

M. REMI. J'en suis étonné, car ses ouvrages semblent réunir toutes les parties. Dessein, coloris, caracteres, expressions, tout y est également.....

MILORD. Absent. C'est le juger à merveille, & vous êtes de mon avis. Rien ne domine dans ses tableaux, parce que tout y manque également. L'impuissance d'être éminent dans toutes les parties, fait que le génie se porte vers une principale. On rend les passions, on dessine, ou on colorie, & si on est médiocre dans un point, on domine dans un autre ; mais, chez M.P..... vous n'avez rien, rien à citer. Car je ne compte pas un peu de large dans l'exécution, un peu de pittoresque dans quelqu'unes de ses compositions, rien au total n'est capital, ni marqué. Doy.. dont nous parlions tout-à-l'heure est remarquable par le bon goût, la grace, & dans ce qu'il n'a pas encore, fait-il sentir le bon genre. Son tort est de s'arrêter dans la route, mais P est hors du chemin à battre la campagne.

M. FABRETTI. Je n'ai vu de lui qu'un St. François à St. Sulpice, qui cependant m'a paru fort bien.

MILORD. Il y a des choses où le subalterne peut plus aisement se rapprocher du grand homme. Un Saint à genoux, de profil, dans une attitude froide, une robe à large plis, quelques livres déchirés, un bout de paysage : c'est une scène tranquille où le grand homme peut quelquefois s'endormir en la traitant ; & M.P. dans ses momens d'enthousiasme & de fougue, ne peut tout au plus imiter Homere que dans son sommeil. Car ce sujet étoit susceptible de grandeur & de sentiment ; & un St. François en méditation du Guide ou du Carrache, est bien un autre Capucin.

M. REMI. Si ses tableaux vous paroissent foibles, en revanche ses principes sont bien excellens, & sans parler des Bo Jou... Res.... & autres grands hommes sortis de son école, il y en a deux sur tout, entre qui il a comme divisé l'empire de la peinture ; du Ra... & l'aimable Tar....

MILORD. Pour du Ra. . . on sçait il y a longtems qu'on peut devenir quelque chose malgré ses maitres ; mais pour l'aimable Tar il est effectivement élève de Monsieur Pi...

M. FABRETTI. Messieurs il me vient une réflexion sur cette vie de St. Louis de différentes mains. C'est comme un poème épique de différens auteurs. L'œil une fois monté à un ton de couleurs, seroit bien-aise de ne pas le perdre, & pour cette harmonie il ne faudroit qu'un pinceau.

MILORD. S'il n'y avoit ici que cette dissonance on n'auroit pas à se plaindre. Feriez-vous quelque cas de l'harmonie que MM. l'Ép.... Ha... Beau... auroient pû y répandre ? D'ailleurs à l'École Militaire, ces tableaux ne sont pas rapprochés comme dans une galerie qu'on embrasse d'un coup d'œil.

M. REMI. Cette diversité occupant plus d'artistes, leur fournit aussi une occasion de se faire connoître.

MILORD. En voilà bon nombre qui sont actuellement bien connus.

M. FABRETTI. Une observation à vous faire encore, c'est sur la disposition des tableaux dans vos églises ; ils coupent l'architecture qui doit être toujours dégagée : ça m'a fort choqué à Notre Dame. En Italie les slatues sont dans des niches, & les tableaux contre les murs, cette méthode vaut mieux. Et entre deux défauts je préférerois encore notre église de Sainte Bibianne, où la Peinture tient dans la Frise la place de la Sculpture.

M. REMI. Cet inconvénient n'existe point à l'École Militaire. L'Architecture n'en souffre pas Les tableaux sont tout naturellemnt sur le mur entre les colonnes. Ils feront à merveille, lorsqu'après le sallon ils y seront tous portés.

MILORD. Comment, est-ce qu'ils feront tous le voyage ?

M. REMI. Assurément.

M. FABRETTI. Ce sallon n'est donc que de forme ? Je croyois que c'étoit un tribunal où le public décidoit définitivement du fort

M. REMI. Il décide de la gloire ; à la bonne heure. Mais pour la toile elle est aulnée & coupée, il faut la prendre. D'ailleurs vous nous jugez bien rigoureusement. Oubliez vos chef-d'œuvres d'Italie qui vous rendent si difficile. Tous ces tableaux ont plus ou moins de partisans. On a ses patrons & ses amis qu'on va prier de venir ici.

M. FABRETTI. Et les amis arrivés vantent l'artiste, touchent la main, embrassent. Vous dessinez comme Raphaël, excepté que vous coloriez mieux, ou bien vous coloriez comme le Titien, mais j'aime mieux votre dessein. Le plus maltraité est toujours sûr d'être un Guide ou un Albane.

MILORD. Nous voyons ça d'ici. On prône on s'extasie. Chacun a son groupe & son parti. Mais il y a toujours quelqu'un qui par derrière rit des grosses & menues bêtises qui pleuvent de toutes parts.

M. FABRETTI. Les patrons & les amis ne pousseront pas la courtoisie au-delà du salon. Ils n'iront pas cabaler à l'École Militaire ; & ces pauvres tableaux y seront abandonnés sans connoissances, sans société, sans d'autre soutien qu'eux mêmes.

MILORD. C'est alors que s'approchera un corps d'indifférents, d'étrangers, de voyageurs qui appercevront peut-être Do parce que c'est de la fusée, de l'artifice ; mais à moins qu'ils ne soient fort exercés à voir des tableaux, ils auront bien de la peine à en déterrer deux ou trois autres.⁴

M. FABRETTI. En voilà bien assez sur Saint Louis. Quel est cet autre Saint de grande taille ?

M. REMI. C'est un St. Pierre de M. Ro...

M. FABRETTI. Cette figure principale est du mouvement le plus vrai & le plus noble. Il y a de l'expression & du sentiment. Ces effets annoncent une bonne observation de la nature.

MILORD. Le malade est d'une bonne couleur : le caractère en est grand & les détails bien peints.

M. REMI. Ne trouvez vous pas les tons de couleur trop égaux, & en général le coloris trop forcé ?

MILORD. Non, c'est ce qu'il y a de mieux, & dont ce salon est loin comme d'ici à Venise.

M. REMI. Je suis bien aise, Milord, de vous voir louer quelque chose sans restriction.

MILORD. Je ne suis pas si difficile que vous croyez, Mr. Remi, & pourvu que je trouve quelque chose de capital, je fais grace au reste. Ce tableau en est la preuve.

M. REMI. Il a donc aussi ses défauts ?

MILORD. Oh ! très-assurement. Cette composition est à la glace. C'est une leçon méthodique de Professeur. On y voit une marche collégiale, une pyramide, des contrastes affectés ; & il n'y regne pas cette aisance, ce naturel d'un Artiste, plus occupé de la scène qu'il doit rendre que des systèmes académiques.

M. REMI. Puisque vous vous contentez de quelque chose de capital, on peut hardiment vous montrer ces deux pendants de M. la G....

MILORD. C'est effectivement un peu hardi.

M. FABRETTI. Il a quitté son ton gris foible.

MILORD. Il pouvoit le garder, tout cela est fort égal.

M. REMI. Messieurs, vous vous trompez, ce n'est pas celui de St. Louis. C'est ici M. la G.... le jeune. Est-ce que vous n'auriez pas même un mot à en dire ?

M. FABRETTI. Un mot, à la bonne heure, pour vous faire plaisir. Ce groupe d'anges rebelles est assez bien composé. En sa faveur on peut faire grace au St. Michel.

MILORD. Encore n'est-il pas de lui ; & je vous le ferai voir quand vous voudrez dans une estampe d'Ant. ivalz. M. la G... est dans l'âge où l'on crée, & ce n'est que dans la vieillesse qu'on peut chercher des ressources dans le génie des morts.

M. FABRETTI. Je m'intéresse fort à ces deux pauvres diables précipités par ce prétendu St. Michel à jambes engorgées....

MILOR. Sans noblesse & sans divinité. Où est cet ange de Raphaël qui semble mouvoir l'enfer & les cieux par le seul air que sa lance agite !

M. FABRETTI. Il est tems d'interrompre, & il commence à ne faire plus clair.

M. REMI. On a besoin de jour pour jouir de toutes les beautés de ces tableaux.

MILORD. Au plus grand soleil, il est encore très-difficile de les appercevoir.

M. FABRETTI. Notre course à la campagne nous sépare pour quelques jours ; mais nous vous ajournons, Monsieur Remi, à la semaine prochaine.

DIALOGUE II.

MONSIEUR REMI.

MESSIEURS, nous avons vu la dernière fois la Bible & le Sacré, voulez-vous maintenant passer au profane ? Voilà un tableau destiné pour Trianon.

M. FABRETTI. Il mérite que l'on s'arrête. J'y trouve une précision de formes, une certitude de trait, qui décèle bien l'étude de l'antique & de la

nature. Vous qui aimez notre Italie, Milord, il doit vous la rappeler.

MILORD. Il seroit à désirer qu'il la rappellât également pour la chaleur de la composition, & la grandeur des caractères. Mais il regne un froid dans cette maniere qui n'y laisse voir ni expression ni mouvement.

M. FABRETTI. Je conviens qu'avec moins de mérite, on pourroit faire des tableaux plus piquans. Mais convenez aussi que puisque les grandes parties de la peinture ont chacune le droit de rendre un homme célèbre, la connoissance des formes, l'assurance de trait sont ici poussés à un point qui doit distinguer cet article. M. Remi quel est son nom ?

M. REMI. C'est Monsieur Vi... valant beaucoup ; mais né pour valoir mieux : car les défauts que vous lui reprochez sont acquis.

M. FABRETTI. Non, ils viennent tout naturellement d'une imagination froide. C'est un homme raisonnable qui fait la statue de Prométhée, mais qui ne l'anime pas.

M. REMI. Autrefois il l'eut animé, & en revenant de Rome, il avoit un pinceau ferme & résolu ; la maniere chaude des Linfranc. Mais ce Comte de Caylus le gâta, il ne voyoit que son antique par tout, & il en a fait ce que vous voyez. Nos Académiciens le regrettent comme un homme perdu.

M. FABRETTI. Je ne lui connois cependant d'autre mérite que ses torts vis-à-vis d'eux.

MILORD. Ce que vous dites de mon ancien ami, le Comte de Caylus m'est une nouvelle preuve de son goût. On ne pouvoit mieux deviner le talent d'un Artiste né froid, mais avec de bons yeux pour les formes. Le fracas, le mouvement, une maniere chaude n'alloient point au calme. de son ame. Il n'a jamais d'enthousiasme ni de fièvre. En le tournant à la correction des formes, à la pureté du trait, qui demande une ame attentive & tranquile, le Comte de Caylus a tiré de son génie tout le parti possible.

M. REMI. Je suis bien étonné de tout le bien que : vous en dites, n'ayant pas apperçu son tableau de l'École Militaire.

MILORD. Je l'ai fait à dessein, quand on ne verra dans un de ses ouvrages que l'envie de l'avoir galoppé promptement, & point le talent qu'il est en état d'y mettre. Quand il se confondra avec la populace, c'est un très-grand égard que de faire semblant de ne pas l'appercevoir.⁵

M. REMI. Je ne sçai pas pourquoi les autres tableaux. de Trianon ne sont pas ici ; je serois bien aise de vous les voir comparer.

M. FABRETTI. Nous les avons vu sur les lieux.

M. REMI. Puisque vous les connoissez, ne trouvez-Vous pas qu'il manque à celui ci ce qu'il y a de trop dans Doy... sa pêche est de l'eau bouillante ; ses néréides sont enflammées.

MILORD. L'idée en est jolie ; mais c'est toujours cette exécution de la communion, & j'aimerois mieux l'esquisse que le tableau.

M. REMI. Comment trouvez-vous la moisson de Monsieur la H ?

M. FABRETTI. On n'y voit ni la blonde Cerès, ni les feux du midi.

M. REMI. M. Pi...⁶ s'étoit chargé du quatrieme ; mais ses innombrables affaires l'ont obligé de le céder à Monsieur Ka...

MILORD. C'est très-honnête à lui d'avoir des asfaires, & le public doit lui en sçavoir gré.

M. REMI. Il a pourtant trouvé l'art de se faire regretter, & son suppléant voulant rendre la vendange, a mis en scène Bacchus & Ariadne ; mais ses Dieux ont été renvoyés honteusement. Ce n'est pas que le rouge ne foisonnât par tout, & qu'il n'eut bien prodigué la lie de vin.⁷

M. FABRETTI. C'est qu'on y a trouvé ni le rubis au Bourgogne, ni la mousse du Champagne.

M. REMI. Je ne peux deviner la cause de cette chute, & M.P lui avoit bien recommandé cette liberté de pinceau, cette hardiesse, cette franchise incomparable : & en vérité il faut être juste, il y en avoit beaucoup.

M. FABRETTI. Qu'entendez-vous, je vous prie, par cette liberté, cette hardiesse ?

M. REMI. C'est plutôt que de définir, il est plus court de vous montrer des modèles. L'inimitable Br. seroit bien notre affaire. Malheureusement je ne vois rien de lui ici. Mais je ne pense pas que nous avons le gracieux Jou & l'aimable Tar..

M. FABRETTI. Est-ce bien-là au juste ce que vous entendez par franchise, hardiesse ?

M. REMI. Vraiment oui. Voilà les délices de notre Académie. Je ne les vante pas pour le dessein. Ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne l'ont jamais étudié, que le caractere, l'expression ne sont pas leurs parties. Mais, comme je vous l'ai oui dire, l'art est long il suffit d'exceller dans un point. En

revanche voyez aussi quelle fermeté de touche, quelle fougue de pinceau, ces *laissés, ces lâchés*. Comme c'est peint grassement, ciel quel ragoût !

M. FABRETTI. Il faut des yeux faits à ces beautés-là, & j'avoue que je n'ai pas encore assez de pratique.

M. REMI. Vous avez vu à Lussienne encore le *net plus ultra*, pour le *heurté, le roullé, le bien fouetté, le tartouillis*. Le voilà, le voilà le véritable *Tartouillis*.

M. FABRETTI. *Le roullé, le bien fouetté, le Tartouillis*, sont-ce des injures, Monsieur Remi, ou des éloges ?

M. REMI. Comment, vous vous moquez, je crois, c'est du divin Fragr. dont je vous parle, le pinceau le plus capital selon les chefs de notre peinture. Pour celui-là rien ne lui manque. Il va paroître sous peu une dissertation de l'ami Foliot, dans laquelle il déduit fort au long que le divin Fragr. est un Michel-Ange & un Titien, les deux à lui tout seul.

M. FABRETTI. M. Fragr. n'en déplaît au dissertateur, les amis de Michel-Ange & de Titien ne seront jamais les vôtres. J'imagine que la dissertation en suivra une réponse.

MILORD. Il y a plus de trente ans que Rousseau l'a faite.

Griffon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur,
Et Siphon, Peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur ;
Or en cela certain railleur,
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages ;
Car sans Griphon & ses ouvrages,
Qui jamais eut vanté Siphon,
Et sans Siphon & ses suffrages,
Qui jamais eut prôné Griphon.

M. REMI. Il s'est fait cependant une réputation chez les financiers, & pour un Peintre elle en vaut bien un autre. Pour l'un, c'est un Raphaël, & pour l'autre un Guerchin. Tous leurs cabinets sont ornés de ses œuvres.

MILORD. De pareils châlans ne m'étonnent pas, & Midas le bon Midas peut bien en faire son premier Peintre.

M. FABRETTI. Dites-moi un peu, Monsieur Remi, dans quelle partie du monde on voit des chairs comme ces virtuoses-là en font ?

M. REMI. On ne vous les donne pas non plus comme des choses qu'on voit partout. C'est un coloris tout neuf,

M. FABRETTI. Qu'est-ce donc qu'un coloris tout neuf, y a-t-il des formes neuves, des proportionsouvelles ? La couleur est aussi précise dans la nature que la forme ; & vous, Monsieur Remi, comment pouvez-vous admirer & acheter de pareilles besognes ?

M. REMI. Oh, Monseigneur, admirer à la bonne heure, mais acheter c'est autre chose. Et si vous voulez bien vous le rappeler, vous n'avez vu chez moi aucuns de ces messieurs. Comme je ne commerce qu'avec les étrangers, ils sont difficiles, ils veulent de l'Italien ou bien du vieux François ; ils aiment les substances en peinture.

MILORD. J'espère en effet que les isles britanniques leur seront toujours inaccessibles. De pareils tableaux ne seront pas faits pour les voyages.

M. FABRETTI. Vous aimez que les Peintres ayent été visiter les tombeaux des Raphaëls & des Titiens.

M. REMI. Mais tous ces messieurs ont été à Rome.

M. FABRETTI. Je leur promêts bien malgré cela que leurs ouvrages n'iront jamais. Le Capitole ne sauroit en être décoré. Je suis même étonné de les voir ici ; & vous, M. Remi, car j'y reviens encore, vous m'étonnez bien plus : ayant chez vous de si belles choses, & nous raisonnant si bien l'autre jour sur leur vrai mérite ; vos principes ont changé promptement, & je ne puis m'expliquer votre admiration.

M. REMI. C'est cependant fort aisé. Chez moi je suis en pays libre, je peux m'ouvrir selon mes petites idées. Ici observez que je suis dans notre École ; il faut donc vous parler selon les principes qui y régnet. Le déguisement seroit mal honnête, & il me semble plus loyal de vous

apprendre que tout ce barbouillage est un nouveau système. Pour ma foi, elle est plus pure que jamais : je suis toujours les vieilles opinions, & ne crois pas un mot des nouvelles. Mais notre Académie.....

M. FABRETTI. Votre Académie, vous la faites parler.

M. REMI. Si je la faisois parler, y auroit-il seulement ombre de ces gens-là. Vous vous trompez vous même, Monseigneur, en jugeant la nouvelle école par la mienne Les Peintres anciens & les modernes font des métiers tous différents.

M. FABRETTI. Est-ce qu'il n'y a pas la même marche qu'autrefois, est-ce qu'il faut aujourd'hui moins de qualité dans un jeune Artiste que n'en demande Dufrenoy ? Pour sçavoir ce que doit être un Peintre, on n'a qu'à lire la vie de nos grands hommes : ils étudioient les proportions dans l'antique, l'anatomie sur les cadavres, la vie & le mouvement de la nature. Les mathématiques, la mythologie, l'histoire, les antiquités ; tout étoit ramené à l'art par des études longues & laborieuses. Léonard de Vinée, le Dominiquin étudioient les hommes & les passions dans les rues & les places publiques. Raphaël fouilloit les ruines de Rome, & envoyoit consulter celles de la Grèce. Quelles recherches le Poussin ne fit-il pas sur le costume.⁸

M. REMI. Il faudroit des années, si l'on vous en croyoit. Les méthodes sont plus perfectionnées, & notre Académie aime les peintres faciles.

M. FABRETTI. Cest- à- dire qu'il est plus facile d'être Peintre qu'autrefois.

M. REMI. Assurément, on se contente d'un peu de tout.

MILORD. Je les croyois encore plus accommodans.

M. REMI. On ne veut pas qu'il y ait beaucoup de uelque chose ; mais plutôt qu'il n'y manque de rien. Le dessein y est par approximation, la couleur absolument idéale, & si on a surtout une certaine dextérité à manier une brosse, une grande agilité à rouler un pinceau, on est aussitôt Peintre que Docteur à Bourges.

M. FABRETTI. Je connois qu'avec cette méthode on est tout d'un coup ce qu'on sera toute sa vie. La maniere longue & pénible d'étudier & d'apprendre tous les jours, est bien moins séduisante que l'art de tout sçavoir en quelques mois.

M. REMI. Qu'appellez-vous quelques mois ? Le bénéfice de cette méthode est bien plus considérable que vous ne l'imaginez ; en trois heures.

MILORD. Vous vous étiez, Monsieur, trompé bien lourdement.

M. REMI. En 1755, on imprima à Paris chez les libraires associés un livre intitulé, l'art de devenir Peintre en trois heures, & d'exécuter au pinceau les ouvrages des grands maîtres sans avoir appris le dessein. Cette recette eut, comme vous l'imaginez un succès prodigieux, & cette seule année valut à notre Académie plus de sujets que tout le siècle n'en avoit fourni : les Frago. les Casa. les Ha les Tar. & une foule d'autres.

MILORD. Ce livre a été pour eux, ce que votre Richelet est pour vos poètes.

M. FABRETTI. Quel est l'heureux mortel qui inventa ce secret ?

M REMI. C'est le fertile monsieur Pi...

M. FABRETTI. Quoique ce soit un coup de génie, il est resté à mi-chemin : j'en suis fâché pour lui ; Son système est écouté, & il falloit y joindre la précieuse méthode des rouleaux.⁹

M. REMI. On ne peut tout faire en un jour, cela viendra.

M. FABRETTI. Depuis le tems, ça devoit être venu & le public en souffre en attendant. Par exemple, quel est ce sujet-là ?

M. REMI. C'est Saint Louis mourant de la peste, & à côté une Princesse qui s'évanouit par le pathétique Bea....

M. FABRETTI. Il vous plaît de deviner cela, car le tableau n'en dit pas un mot.¹⁰ Il lui étoit aussi facile de rendre la chose claire comme le jour, en faisant sortir de la bouche du Roi & de la Princesse deux petits rouleaux, dont l'un eut dit : Je meurs de la peste, & l'autre je m'évannoüis. De même

que M. l'E. par un simple rouleau, portant, je juge & je me fâche, eut tiré tout le monde d'embarras.

M. REMI. Ces rouleaux n'ont été en usage que chez les anciens Peintres, ils furent bannis comme vous sçavez, quand Raphaël parut, & Monsieur Pi.. ne voudroit peut-être pas les ressusciter.

MILORD. Comment, est-ce qu'il voudroit parler le langage de Raphaël sans l'avoir jamais appris ? Il ne sauroit y avoir entr'eux une langue commune ; allons, qu'il laisse-là Raphaël, & nous donne des rouleaux.

M. FABRETTI. Il faut absolument qu'ils nous complete son système dans une nouvelle édition ; j'irai le lui dire.

M. REMI. Je ne sçais trop s'il avoue publiquement cet ouvrage, car dans le tems il n'en convenoit qu'avec ses amis, par modestie, & ne vouloit pas en recevoir les complimens. Mais personne ne doute qu'il n'en soit le véritable auteur, parce qu'il est le plus chaud à prôner dans l'Académie les sectateurs du maniement de la brosse & du roulis du pinceau. Témoin le gracieux Jol. qu'il a fait recevoir en dernier lieu, sans scrutin & par acclamation, & réellement est un des plus hardis frotteurs que nous ayons.

M. FABRETTI. C'est une plaisanterie que vous nous faites-là.

M. REMI. Cela, peut en avoir l'air, mais ce n'en est pas une, je vous jure.

M. FABRETTI. En ce cas,

Despreaux. *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* Mais la Police si vantée à Paris auroit dû arrêter...

M. REMI. Oh ! on leur laisse leur franc barbouillé : il faut de la liberté.

MILORD. De la liberté ! elle s'est donc réfugiée dans l'atelier des Peintres,

M. FABRETTI, Mais le public, comment s'accommode-t-il de tout cela ?

M. REMI. Vous sçavez qu'il y a plusieurs sortes de public, celui que vous composez, siffle ; un autre est indifférent ; un troisieme applaudit par mauvais goût, ou sur parole ; car les gens du métier ont toujours pour le

moment quelque crédit. On croit que c'est à eux à parler, on est timide, & on les suit contre sa propre opinion.

MILORD. C'est une observation bien juste de l'Abbé Dubos : la profession de l'art, dit-il, en impose, on écoute les artistes comme les Juges naturels, chacun retient même ce qu'il peut des termes de l'art pour paroître scavant, & monsieur Pi. viendrait, monseigneur, assurer dans un cercle que l'Ep. Tar. & Jo. sont d'excellens Peintre, qu'il n'en seroit pas plus cru que vous.

M. REMI. Il est en général naturel de penser que les gens de l'art s'y connoissent mieux que les autres.

M. FABRETTI. C'est en quoi on se trompe. Quand même on les supposeroit de bonne foi, sans passion & sans jalousie, ils sont toujours prévenus sur la partie qu'ils ont le plus, & la regardent comme la seule essentielle. Ce goût exclusif enfante les partis & les systèmes. Les Peintres Napolitains copians la nature sans choix, avoient une fierté de touche, & une vérité de couleur qu'ils regardoient comme le seul mérite. Ils ne concevoient pas la réputation du Dominiquin, qui, par l'étude de l'antique, scrupuleux dans le choix des formes, & par une observation profonde, parvenu à peindre l'ame, préféroit une imitation précise de la belle nature, à la facilité du pinceau, & alors la liberté des Espagnolet¹¹ étoit méprisable pour un Artiste à choix & à expressions.

M. REMI. C'est donc au public seul à juger.

M. FABRETTI. A lui tout seul exclusivement. Sa sensibilité est plus grande, son goût moins usé, & il sent aulieu de discuter. Selon l'excellent homme que Milord vient de citer ; il faut sçavoir l'Astronomie, & la Physique pour juger des livres qui en traitent ; mais il ne faut que sentir pour juger les tableaux & les poèmes. L'ignorant rend raison de son jugement, par cela seul que la tragédie ne l'a point fait pleurer, la comédie rire & qu'un tableau ne lui a rien fait sentir. C'est aux ouvrages à se défendre eux-mêmes contre de pareils critiques.

M. REMI. Au moins faut-il dire le *pourquoi*, & le public peut-il dissenter comme un Artiste ?

M. FABRETTI. C'est cette impuissance qui fait sa supériorité : l'un voit pourquoi une chose manque, l'autre sent qu'elle manque, & cela suffit. Le sentiment est la règle invariable. C'est la servante de Molière. Mais la science, les dissertations, l'analyse, les grands mots de l'art, le public n'en veut rien entendre, & pourquoi, c'est qu'il n'a rien senti. Son jugement est donc plus sain, parce qu'il n'a ni goût d'adoption, ni demi-connoissances.

MILORD. J'ajouterai, Monseigneur, que sa jouissance est plus entière, parce qu'il jouit de toutes les parties, & que chaque Artiste ne goûte que la science.

M. REMI. Il faudroit donc mettre de côté les dissertations de monsieur Foliot, & les jugemens de M. Pi.

M. FABRETTI. Ah ! c'est un peu trop dire.... il est vrai cependant que Despreaux & Racine qui dissertoient, & jugeoient à peu de chose près aussi sûrement, trouvoient quelquefois que le public avoit mieux jugé qu'eux.

M. REMI. Ce public si vanté se trouve aussi très-souvent en défaut.

M. FABRETTI. Très-rarement. Il ne faut pas le prendre dans un moment de séduction, il faut lui donner du tems, l'illusion n'est que passagère. Malgré les cabales des Vouet, le Poussin est votre Raphaël ; malgré l'Hotel de Rambouillet & les épigrammes de Mde. Deshoulières, Pradon n'eut qu'un triomphe éphémère, & c'est la Phèdre de Racine qui préserve la sienne de l'oubli.

MILORD. On prend souvent une société, une cabale, pour le public. Il a devers lui des traits honorables d'une généreuse résistance dans les momens les plus critiques. Lorsque la vénale Académie voulut favoriser l'ambition de Richelieu jusques sur le théâtre.

*Envain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer. Boileau.*

M. REMI. A propos de Tragédie, nous avons un exemple qui est bien le correctif de celui-là. On en donna une il y a quelques années, qui mit toute

la France en convulsion ; & on n'ose pas plus aujourd'hui la remettre sur le théâtre, que la Phedre de Pradon.

MILORD. Je vois ce que vous voulez dire. Mais ce moment de folie est honorable pour votre nation. Le public se trouva tout neuf pour un pareil spectacle. Il n'y eut pas même de public dans ce moment. Toute la France fut le théâtre, & tous les François se trouverent en scène. Dans l'enthousiasme national d'un sujet domestique, il ne resta pas un Juge, mais chacun redevenu ensuite froid spectateur, on ne vit plus que la pièce, & le mérite du sujet fut bientôt distingué de celui de l'auteur.

M. FABRETTI. C'est un cas à part. Quand on donne au public un intérêt personnel, il rentre pour le moment dans la classe d'un particulier à préjugés & à passion.

M. REMI. Le public vient de nous mener bien loin, mais pour sortir du théâtre & revenir au sallon avec lui, dites-moi je vous prie l'intérêt qu'il peut avoir à la réputation de ces Messieurs. Cependant on les vante dans le monde, & je ne voudrois pas x répéter ce que vous avez dit ici si franchement sur leur compte.

M. FABRETTI. L'on n'y met aucun intérêt ; distinguez bien entre le public qui répété & le public qui voit. C'est le dernier qui prononce au parterre & au sallon, l'autre ne juge que sur parole. On entend dire que les Bri. Frago. Caza. ont rempli quelques cabinets de leurs précieux ouvrages, on le répété sans en avoir rien vu.¹² Quelques amateurs, des amis, des connoissances, sont les seuls à les voir, à les vanter, de bonne foi ou pour faire leur cour au maître du logis, & jamais le public, qui n'est point admis dans le sallon des Turcarets que ces messieurs décorent.

MILORD. Leurs tableaux sont comme les lectures de société qui enthousiasment tous les auditeurs. Ainsi la Pucelle de Chapelain fut pendant vingt ans une chose sublime. pour être à sa juste place, il faut paroître sur la scène. Que les auteurs se fassent imprimer, que les Peintres peignent des coupoles à St. Roch, qu'ils se montrent au sallon ; & vous verrez alors ces messieurs, qui dans leurs cercles sont toujours les premiers hommes du

siècle, une fois en raze campagne, le public sera prompt à leur siffler le contraire.¹³

M. REMI. Je commence à concevoir pourquoi, plusieurs s'obstinent à ne rien exposer ici. Frago.... est un des plus prudents, il ne s'est point hasardé au sallon depuis son agrément. Je vois bien leurs raisons ; ils aiment mieux rester retranchés dans quelques cabinets que de s'avanturer dans la place publique.

M. FABRETTI. revenons sérieusement au sallon. il nous reste bien des choses à voir dans le genre agréable.

M. REMI. On en a encore diminué le nombre, & précisément ce qu'il y avoit de mieux : des le Pr. & des la Gr. charmans.

MILORD. Comment donc ?

M. REMI. On y a trouvé de l'indécence. Nos Messieurs ont une pudeur facile à allarmer.

MILORD. Je ne sçaurois blâmer ce sacrifice fait aux mœurs publiques.

M. REMI. Mais il n'y avoit pas grand'chose, & on a vingt fois exposé pis.

MILORD. vingt fois on a eu tort.

M. REMI. Les fichus & les mantelets sont bons pour les couvents.

MILORD. Ce qui est bon là, devoit l'être par tout.

M. REMI. Avec tous ces scrupules le genre agréable va se perdre. Nos Peintres ne sçauront qu'exposer. La Sorbonne devoit bien leur indiquer, les parties qu'on peut en conscience découvrir au public. Vous pourriez, monseigneur nous envoyer de Rome un tarif l'à-dessus.

M. FABRETTI. A Dieu ne plaise que je veuille autoriser la licence ; mais avec des bornes nous voyons du nud dans nos églises en Peinture & en Sculpture.

MILORD. Ce n'est pas la nudité, c'est l'indécence qu'on proscriit.

M. REMI. Tout sans restriction. Les graces de M. de Vauloo, exposées Il y a quelques anneés, furent l'époque de cette sévérité.

M. FABRETTI. Speusippe plaça le tableau des graces dans son école, parce que les graces, disoit- il, doivent présider aux assemblées les plus sérieuses & aux études les plus sublimes ; & le maître de Platon invitoit l'austere Zénocrate à sacrifier aux graces. Les anciens nous les ont représentés sous la forme de jeunes filles pleines de pudeur, quoique sans robe & sans voile. Gratia décentes. L'indécence est dans l'air & dans l'attitude & point dans la forme.

M. REMI. Il nous faudroit une règle fixe.

M. FABRETTI. Je crois que la voici. Que l'action soit chaste, & les nudités seront toujours innocentes. Par exemple dans le genre le plus prophane la Danaé du Corrège n'est pas plus voilée que la Lédà & l'Yo. La première est décente, & les autres ne le sont pas, parce-qu'elles expriment des sentimens.

M. REMI. Je conçois actuellement. Ainsi les graces de Monsieur Vanloo, celles de Rubens sont très décentes, mais Venus & Mars couchés ensemble de M. Lah. ne le sont pas, fussent-ils drappés jusqu'aux oreilles. En tout cas, Messieurs, consolez-vous des absens avec ce qui reste. Voilà de quoi vous dédommager amplement, un sérail de M. Van.

MILORD. Ce sérail est assurément bien chrétien, & on ne peut pas mieux inspirer le dégoût des plaisirs & de la beauté, c'est un tableau à conseiller aux jeunes gens. Si les divines Houris de Mahomet ne sont pas autre chose, son paradis ne doit pas faire tort au nôtre : après ce tableau-ci, on peut aller de plein pied à des sujets de dévotion.

M. REMI. Je vais donc profiter de l'occasion : en voici un à côté de Monsieur Mat. M.

MILORD. Ah ! monsieur Remi, c'est par trop fort, & il faut aussi avoir bien envie de s'édifier de tout.¹⁴

M. REMI. En voilà un autre qui sera sûrement plus heureux. C'est un Christ de monsieur Ro.

M. FABRETTI. Ah ! à propos de Christ, je ne manquerai pas cette occasion de lâcher une bordée contre de pareils tableaux, car je ne sçai où M. Ro. a pris qu'il falloit donner à un Christ la nature nerveuse d'un ouvrier, ou d'un gladiateur.

MILORD. C'est une parodie de Michel-Ange, ou de Daniel de Volterre.

M. FABRETTI. Je voudrois bien qu'on laissât-là le décharné du Christ de Saint Pierre, ou le robuste ignoble de ceux de la Minerve & de la Trinità de Monti. Il faudroit raisonner son sujet, & tous les Peintres y ont échoués, parce qu'ils se sont mépris sur sa nature. Jesus-Christ ne menoit qu'une vie active, sans travail forcé ni exercice violent : pourquoi donc faire parade d'anatomie, & prononcer les muscles à outrance. Ne vaudroit-il pas mieux chercher dans l'Apollon, ou l'Anti-noüs une nature grande & majestueuse. Sans viser aux graces & à l'élégance, on pourroit au moins en tirer la noblesse des formes. Lebrun a souvent senti cette idée, & le Guide l'a senti une fois, & si vous vous rappelez son Christ de St. Lorenzo in lucina, c'est le plus beau à mon avis que nous ayons en Italie.

M. REMI. Ce sujet est au-dessus des Peintres, on s'attend à des choses plus qu'humaines.

M. FABRETTI. Aussi voudrois – je que comme Alexandre ne permit qu'à Appelles & à Lisippe de le rendre, un Christ fut l'objet de l'émulation des plus grands Artistes. Le plus grand prix seroit destiné au vainqueur ; cette importance & cet appareil ferait faire ce qu'on n'a pas encore vu.

M. REMI. Je vois que nos croix de mission, & nos peintures d'églises de village vous ont un peu scandalisé La recherche sur cela est plus nécessaire dans les villes que dans les campagnes où l'on est plus aisé à édifier, & un paysan peut être aussi touché à la vue d'un Res. ou d'un Bri. qu'à celle d'un Raphaël.

M. FABRETTI. Ne croyez pas cela ; le ridicule peut n'être pas apperçu, mais le sublime le seroit : c'est-là que la grandeur & la noblesse en impose le plus. Il faut d'ailleurs que l'accord entre l'esprit & les sens soit ici pour tout le monde ; & je ne veux pas que la bonne femme se prosterne

pieusement devant une figure ridicule, pendant que le Marguillier & son Seigneur y trouve matière à rire. Pourquoi rendre méprisable ce que d'habiles Artistes feroient admirer, & donner la peine de se faire en esprit une idée noble & majestueuse de ce qui se présente aux yeux sous une forme grotesque. Dans vos plus grandes villes même, je vois des figures chinoises, & souvent indécentes. C'est pervertir les choses les plus utiles. L'Histoire & les Saints Peres sont pleins de bons effets de ces leçons parlantes de la vertu ; mais en voulant édifier, il faut éviter d'être ridicule, & je serois très-volontiers iconoclaste dans beaucoup de vos églises.

MILORD. C'est parler à la fois en chrétien éclairé & en homme de goût. Nous avons chez nous dépouillé les temples, & nos fondateurs pour nous y amener commencerent à vous rendre ridicules. C'est le gotique & les caricatures qu'il faut abattre, les belles choses sont utiles. L'érudition sacrée est bien entre vos mains. Pour moi, je ne vous rappellerai que la prophane antiquité, qui regardoit avec raison les Artistes comme les plus utiles précepteurs du genre humain.

M. FABRETTI. Pour que les lieux publics fussent décorés d'une manière digne d'eux, je voudrois qu'il fallut le sceau de l'autorité.

MILORD. Il faudroit commencer par les purger sans nulle miséricorde. Ce ne sont pas les hérétiques qu'on armeroit, mais les amateurs. Mettez-vous, Monseigneur, à la tête de l'armée, Monsieur Remi & moi nous serons vos lieutenans.

M. FABRETTI. Je serai tout au plus l'apôtre de la croisade, & vous en serez, Milord, le Capitaine. Après un si saint projet nous pouvons nous retirer ; pour moi, l'heure d'un rendez-vous approche. Demain, à ce que j'espere, nous continuerons en commun nos observations.

MILORD. Viendrez- vous ce soir chez Miladi S** *.

M. FABRETTI. Je ferai l'impossible, vu que nous trouverons-là à recruter pour notre expédition. On y a de la foi aux belles choses. Mais en tout cas je vous charge de cette mission. Monsieur Remi vous ne nous manquerez pas demain à la même heure, à ce que j'espère.

M. REMI. Je serai, Monseigneur, au rendez-vous le premier.

DIALOGUE III.

MONSIEUR REMI.

IL nous reste à voir nos Peintres de genre, & je crois que vous en serez plus content que de notre histoire.

MILORD. C'est tout simple, comme bien plus facile. Est-ce que vous avez un Russe dans votre Académie ?

M. REMI. Non, Milord, c'est notre fameux Monsieur le Pr. qui ayant voyagé en Russie en a adopté le costume. Il est François, & la France en est trop fiere pour le céder à un autre pays.

MILORD. Croyez-vous qu'elle doive y mettre tant de vanité. Quelques robes fourrées, quelques coëffures, le petit intérêt d'un costume nouveau, c'est assez gentil il est vrai.

M. REMI. L'éloge n'est pas fade, je voudrois bien qu'il fut ici pour vous montrer ses ouvrages. Vous verriez dans la composition, le choix heureux du sujet, la richesse de l'ordonnance, la distribution intelligente des groupes, les attitudes & les contrastes.

Vous verriez dans le dessein, la correction, le choix, la grandeur, & l'élégance des formes, le caractere & l'expression ; dans les draperies l'ordre des plis, la variété & la magnificence des étoffes ; dans le coloris, le clair-obscur, la couleur locale,¹⁵ *l'art, surtout, l'art de rendre le métal*, les grands les nouveaux effets & l'harmonie du tout.

Vous verriez tous les genres, le sublime & le naïf, l'héroïque & le pastoral. Enfin le vrai de toutes les espèces ; 1^o. le vrai simple, 2^o. le vrai idéal, 3^o. le troisième vrai composé des deux.

MILORD. Le seul vrai que j'y voye, c'est que c'est gentil.

M. FABRETTI. Toutes les écoles réunies n'en fourniroient pas plus.

M. REMI. Le gentil est véritablement trop petit, il y a beaucoup plus que cela.

M. FABRETTI. Allons, Monsieur Remi, ne vous obstinez pas, vous voyez que Milord ne peut faire que ça pour son service & pour le votre, & vous n'avez pas à vous plaindre. Ces petits tableaux sont touchés avec assez d'intelligence & d'adresse ; mais il n'a ni la pâte, ni le fini des maîtres dans le genre des bambochades, ses ensembles sont très-souvent faux, toutes les parties de ses figures annoncent un acquit superficiel ; vous voyez donc qu'il ne reste que la gentillesse des compositions, des ajustemens, la gaieté des sujets, & au total tout ça n'est que du *gentil*. Le mot est propre.

M. REMI. Un moment, Messieurs, j'appelle à vous-même de votre jugement & vous n'avez pas vu toutes les pièces du procès. C'est ce paysage dans le coin, N^o. 56.

MILORD. Comment il est de lui.?

M. REMI. De lui même.

M. FABRETTI. C'est une excellente chose. Choix de Site, ciel frais & brillant, finesse de ton dans les lointains, touche des arbres, transparence & légèreté des eaux, couleur argentine, tout est intéressant par la fraîcheur des tons.

M. REMI. Milord ne peut se décider à en dire autant.

MILORD. Où demeure-t-il, que j'envoie sur le champ retenir ce tableau.

M. REMI. Pour le coup, voilà une admiration de la bonne espèce, des éloges du meilleur genre. Il est retenu, j'en suis fâché, Milord.

MILORD. Je vous prie alors d'aller demain lui en commander un,¹⁶ en lui disant toutefois que dans celui-ci ses figures sont trop fortes pour le paysage, & que d'ailleurs ses terrasses & ses cailloux étant trop diaphanes n'annoncent pas des corps assez solides. C'est un défaut ordinaire à quelques Flamans qu'il fera bien d'éviter.

M. REMI. J'aurois mieux aimé lui dire que tout en est parfait.

MILORD. C'est une observation utile à ses progrès. Actuellement que son genre est connu, qu'il s'y livre tout entier, & nous le placerons immédiatement après les Wauwermans, & les Berghem.¹⁷

M. REMI. Je ne m'attendois pas à un retour si flatteur. Voilà un passage qui a dû vous déranger, Milord, & il est fâcheux de revenir sur ses pas.

M. FABRETTI. Croyez-vous que Milord censure par système ou par habitude ? Il ne parle qu'à raison de ce que les hommes & les ouvrages lui disent, & le feu d'un esprit droit se tourne en chaleur de critique ou d'intérêt à raison des objets seulement.

MILORD. Je ne me suis engagé avec personne pour le blâmer ou le louer toujours. C'est des œuvres que je dépends en tout ; dans le salon comme dans le monde, j'ai la même franchise. Le premier hommage à rendre aux belles choses, c'est le mépris des mauvaises. Que tout ce que je vois ici de médiocre se montre supérieur, & je deviens sur le champ leur panégyriste. Ce n'est pas même un effort de changer de ton quand ils en changeront. Mais si c'étoit à moi seul à revenir sur mes pas pour reconnoître un talent méconnu & rétracter une censure injuste, ce seroit encore une de mes grandes jouissances. Il n'y a que les sots humiliés de leurs erreurs, il n'y a que les méchants & les jaloux fâchés de trouver des vertus & des talents, dans ces petits tableaux de M. le Pr. Je l'ai trouvé fort léger & je le trouve encore : vous me montrez un autre genre, & je deviens aussitôt admirateur de ce nouveau talent. Apprenez-moi aussi que devenu modeste, il se voit tel qu'il est, avec une juste confiance sur ce qu'il a, sans sotte suffisance sur ce qu'il n'a pas, & je deviendrai avec plaisir un de ses serviteurs.

M. REMI. Je ne vous le proposerai désormais que pour le paysage, & puisque dans le reste il n'est que gentil, voyez je vous prie, les

deux la Gr.

M. FABRETTI. Ils sont charmans, délicieux !

M. REMI. Je sçavois bien qu'en changeant de sujets je vous ferois changer de stile. Avouez que c'est la perfection de l'art, que rien n'y manque.

MILORD. Il y a assez de beautés, pour négliger les défauts.

M. FABRETTI. Les défauts sont d'ailleurs nécessaires, il en faut partout absolument. Bellè & festivè nimium nolo, Cic. de orat.

M. REMI. Je suis bien aise de vous voir faire amende honorable à deux Artistes que vous avez si maltraités, en en parlant & n'en parlant pas.¹⁸

MILORD. Prenez garde, Monsieur Remi, je pourrois bien recommencer,

M. REMI. Recommencer ?

MILORD. Assurément, je vois par exemple dans ces jolis petits tableaux de M. Lag. le jeune qu'il peut fort bien être médiocre ailleurs. Les sujets sont jolis, ils ont le caractere, l'expression, (¹⁹ le dessein passable, la couleur suffisante pour leur petite taille ; mais aggrandissez-les, & vous verrez comme ils seront souvent fades & toujours incorrects. Je loue en petit ce que je critique en grand. Ou on est en droit de plus exiger & où les défauts sont plus nuisibles.

M. REMI. Et le frere aîné est-il dans la même classe

MILORD. Avec moins de caracteres & d'expression il a plus d'agréments dans ses têtes, plus de finesse & de pureté dans ses formes, plus de moëlleux dans son pinceau. Ses petites draperies sont placées avec grace. Voilà bien tout ce qu'il faut pour de petits tableaux dans le genre agréable. Il échoue dans le grand, où l'on exige de belles compositions, des effets solides, piquants & neufs, une maniere de drapper grande, un pinceau ferme, & des formes résolues & ressenties.

M. FABRETTI. Qu'il continue donc à soutenir sa réputation pour les petits ouvrages & les sujets paisibles, sans jamais s'élever aux Mars, aux Hercules & aux héros de Rome & de la Grèce.

M. REMI. Après le début, je ne devois pas m'attendre à une pareille fin.

MILORD. C'est que vous n'êtes jamais content. Vous forcez à fixer les rangs. Voilà celui de ces grands hommes qui, sont toujours tous entiers, dont le génie prodigue partout les grandes parties de l'art. Si leurs tableaux sont petits, leur pinceau est toujours grand ; & dans leurs sujets les plus simples, leurs soldats & leurs bergers valent mieux que vos Dieux & vos Héros.

M. REMI. Je n'ose plus vous rien proposer.

MILORD. Si, pourvu que ce soit sans prétention : les choses à leur valeur.

M. REMI. MM. Joll. Bo. Mon. Mart.

M. FABRETTI. Est-ce-là ce que vous produisez avec quelque confiance ?

MILORD. Parmi les noms qu'on n'a jamais cité en bonne compagnie, retenez bien ceux-là, ainsi que d'autres dont je veux vous donner la liste.

M. REMI. Je voudrois bien qu'il y eut ici du Casa. comme vous verriez votre bataille de Constantin tomber à plat.

M. FABRETTI. Je serois curieux de le voir. Où le trouve-t-on, j'en chercherai ?

MILORD. En attendant que vous en ayez trouvé comme moi qui n'en cherchois cependant pas, je peux vous en donner une idée. Imaginez un combat sans hommes, sans animaux, & sans champs de bataille. Cela paroît difficile : mais dans un cahos indéchiffrable, on apperçoit quelques têtes, quelques bras & jambes, & je vous défie bien d'y découvrir un homme ou un cheval tout entier. Pour être encore précis sur la couleur, aimez-vous le cinabre, le blanc de plomb, fortement opposé au noir de charbon, le jaune de Naples, le verd de gris en pacquêts & du plus crû ? Eh bien ! on en a mis partout. Car c'est encore un des frotteurs de la compagnie P. & un du plus substantiellement nourri de la recette de 1755.

M. REMI. Ma foi, Messieurs, je ne vous parle plus de rien. Trouvez, si vous pouvez, quelque chose qui vous plaise.

MILORD. Point d'humeur, ce n'est pas votre faute, montrez-nous du Gr. c'est là le maître.

M. FABRETTI. Je le connois, & il a réellement la plus grande vérité de caracteres & d'expressions.

M. REMI. Vous me fournissez-là une riposte à la critique de MM. Lag. Monsieur Gr. avec toutes ces qualités pourroit en histoire être un Peintre, & nous avons cependant vu son Severe échouer complètement.

MILORD. Pourquoi faire des Empereurs ? Qu'il fasse des enfans & des nourrices.

M. REMI. S'il a tant de vérités de caracteres & d'expressions, pourquoi ne feroit-il pas des Césars²⁰ & des Déesses ?

MILORD.²¹ Le sublime d'une fable n'est pas celui d'un poëme épique. Le bon pere de famille, le retour de nourrice, la mariée, sont des scènes charmantes ; mais transformez ses acteurs en Consuls & en Dames Romaines, aulieu de ce paralitique, supposez encore un Empereur expirant, & vous verrez que la maladie d'un héros & d'un homme du peuple, comme leurs santés ne doivent pas être la même chose. La majesté des Césars demande un caractere de grandeur qui doit se faire sentir dans la forme & dans les mouvemens de l'ame & du corps.

M. FABRETTI. La nature est trop variée pour être apperçu par les mêmes yeux sous toutes ses formes. L'un saisit les tableaux naifs & populaires, l'autre ne voit que les scènes de noblesse & de grandeur.

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Despreaux, art Poët.

M. Gr. n'a pas tous les pinceaux. Il suffit pour son genre de copier la nature telle qu'elle se présente partout. Pour l'histoire, il faut la copier avec choix, rassembler ses beautés éparses, l'épurer, & ce talent n'est que le fruit d'une longue étude de l'antique & des maîtres du grand genre.

MILORD. Pourquoi n'y a-t-il rien ici de lui ?

M. REMI. Vous en sçavez la raison, c'est son Severe.

MILORD. Cette raison est bonne pour n'y voir désormais plus d'Empereurs ; mais ses autres jolis sujets.....

M. REMI. Il a pris fait & cause pour son Septime contre le public. Il a cru son honneur intéressé à être Peintre d'histoire, comme le genre le plus estimable.

MILORD. Il l'est effectivement davantage à mérite égal d'ailleurs ; mais lorsqu'on met autant d'expressions que Monsieur Gr. en met dans le sien, & qu'on finit comme lui, il faut être un habile peintre d'histoire pour le surpasser & même l'égaliser.

REMI. La chute déplorable de son septime Severe lui fut bien nuisible, vu que chez lui il avoit eu le plus grand succès. Il est vrai qu'il a une maniere bien séduisante de montrer ses ouvrages.

M. FABRETTI. Il ne devoit pas alors l'en faire sortir ; mais quelle est donc cette méthode ?

M. REMI. Il vient vous prendre sur le pailler, vous mene par les deux mains toujours jusqu'au vrai jour, & puis demi tour à droite & tombés.

M. FABRETTI. Monsieur le Pr. n'y fait œuvre. Cette évolution-là est toute neuve.

M. REMI. Ceci est de l'action comme vous voyez, au lieu que l'autre ne fait que des raisonnemens.

M. FABRETTI, Son amour propre est un peu plus fondé.

MILORD. Il n'en est que pis. Car j'aime mieux tout franchement un bon gros ridicule qui me fait rire, que la fatuité la plus adroite qui me fait toujours hausser les épaules.

M. FABRETTI. Le ridicule est ici plus pardonnable par sa franchise, & le grand talent d'ailleurs auquel il est joint.

M. REMI. Vous le trouvez donc supérieur dans le genre bas ?

M. FABRETTI. Le genre bas ! ce n'est pas-là sa classe, c'est le genre de la nature, & de la sensibilité domestique. Il faut bien se garder de le confondre avec la place Maubert & vos Flamans sans caracteres & sans passions. C'est le sein d'une famille où on entre pour se reposer des grandeurs du monde, & jouir délicieusement d'une scène touchante.

MILORD. Chemin faisant, M. Remi, une petite observation. Vous nous avez furieusement exagéré les torts de l'Académie. A propos des tableaux rejetés pour l'intérêt des mœurs, s'est-elle contentée de les proscrire, il falloit encore punir cette impudence cinique, car partout ce que je vois ici d'indécence, ce devoit être des Bacchanales & des Priappes.

M. REMI. Beaucoup moins que tout ceci ; allez les voir chez M. le Pr. Lagr. Ro je crois seulement qu'ils étoient plus grands, on les a chassés comme plus saillants. & ceux-ci se sont sauvés par leur petite taille.

MILORD. C'est donc la largeur de la toile qui décide de la décence, comme si l'imagination ne renfloit pas les formes quand on lui donne le cannevas. Vous croyez donc qu'il n'y a que les in-folio de dangereux, & que les petites brochures ne sont rien.

M. REMI. Il y a bien d'autres petites raisons.

M. FABRETTI. Quelles sont elles ?

M. REMI. Il faudroit reprendre de plus haut.

MILORD. Reprenez, nous avons le tems.

M. REMI. C'est que toute l'Académie a bien droit d'exposer ici ses ouvrages : mais ce n'est qu'un comité qui les juge. Or plusieurs des censeurs ont aussi leurs bésognes à produire, & ce n'est pas ce que vous voyez ici de moins fade, quoique très chrétien, on leur eut fermé l'entrée du sallon. Pour trouver de la facilité il faut donc en montrer soi-même ; par-là l'insipide & l'indécent passent par la même porte. Vous m'entendez : passez-moi la saignée & je vous passerai le séné.

MILORD. Il se sont furieusement passé de saignée & de Séné, il faut l'avouer.

M. REMI. Monsieur l'Ep. s'est sauvé bien ingénieusement de la proscription. Le gaillard est adroit ; vous avez vu cette petite femme il y a de l'indécence très-bien ; mais il vous lui a disloqué la cuisse & la jambe, & lui a donné un visage si atroce qu'il l'a rendue décente & de mise assurément partout. C'est ça sçavoir concilier & ménager la chevre & le choux.

MILORD. Ces traits d'esprit lui arrivent souvent : ils coulent de source.

M. REMI. Maintenant je vous demande un coup d'œil pour nos Peintres d'architecture. Voici M. Cle...

MILORD. Ces gouaches sont d'une touche assez grasses & d'un très-bon ton : mais ses compositions sont chargées il ménage trop le ciel & on n'y respire pas ; c'est d'ailleurs toujours la même maniere d'étouffer & il ne se varie pas.

M. REMI. Voici d'autres ruines de Monsieur Mae..

MILORD. Vous m'avouerez que ces ruines sont toutes neuves & pas assez²² détruites. Ce n'est pas le temps, c'est le peintre qui les a faites ; & il n'y a pas cette vérité de Pannini qui sembloit avoir peint d'après le modèle. Tant il est vrai qu'il n'y a que la nature même dans des urnes brisées & des colonnes renversées.

M. REMI. Quoique ses compositions soient pittoresques & ses effets solides, j'avoue qu'il lui faudroit des tons plus riches & plus piquants. Que dites-vous de ces vuës de Clagny ?

M. FABRETTI. J'aurois plus de plaisir à le voir tel qu'il est. Quelle fantaisie de le peindre en ruine ?

M. REMI. Il ne reste plus que cette maniere de le peindre.

M. FABRETTI. Est-ce qu'il seroit à bas. Le tonnerre auroit-il endommagé le chef d'œuvre de Mansard ?

M. REMI. Non, ce n'est pas le tonnerre, le simple marteau des maçons.

M. FABRETTI. Allons, Dieu soit béni & les maçons.

M. REMI. Si vous vouliez par hasard faire un tour à Rome & dans ses environs, à Frascati & Tivoli, M. Robe vous en fournit une belle occasion.

M. FABRETTI. S'il y a pris ses sujets il n'y a pas pris sa couleur. Le climat lui en eut donné une plus chaude. C'est un Peintre très-agréable, plein d'imagination & de goût.

MILORD. Il devrait seulement s'accoutumer à finir davantage & à rendre ses effets plus solides. La légèreté de touche de Jean-Paul Pannini ne l'empêchoit pas d'être vigoureux & solide de masse.

M. FABRETTI. Voilà une prison qu'il ne donne sûrement pas comme de lui & notre Pyranesi la lui a fourni.

MILORD. Quel est donc ce tableau qui a l'air d'un Berghem, je parie qu'il est de Lout....

M. REMI. De lui-même Milord. Il est incroyable pour l'adresse avec laquelle il imite les Peintres Flamands & Hollandois.

M. FABRETTI. L'Architecture est à merveille dans ce tableau, d'une très-bonne couleur.

M. REMI. Elle est de Monsieur Mac....

M. FABRETTI. En ce cas Monsieur Mac.... gagne à peindre en société, & ce que vous nous avez montré jusqu'ici de lui, n'est ni de ce ton ni de cette pâte.

M. FABRETTI. J'aime beaucoup ces sociétés de Peintres, ce seroit le moyen d'avoir des chef-d'œuvres ; & je voudrois qu'elles fussent plus fréquentes, si ceux ci se fussent mêlés du paysage & de l'architecture de ces tableaux de l'école Militaire, croyez-vous que ce n'eut pas mieux été.

MILORD. A merveille & alors on eut pu faire²³ comme Claude Lorrain donner bien des figures par dessus le marché.

M. REMI. Je suis bien aise que notre Lout.... vous plaise. Il a beaucoup réussi en Angleterre.

MILORD. Beaucoup : mais on revient de tout, comme vous sçavez, & on a fini par trouver qu'il ne copioit pas la nature aussi bien qu'il copie les Peintres.

M. REMI. Je ne suis pas fâché de ce retour ; car pour ma part j'ai toujours trouvé qu'on avoir eu tort de lui donner la préférence, & même de le comparer à Monsieur Ver....

MILORD. Sûrement. Ver.... est lui même, il est original.

M. REMI. Original & unique en France, en Italie, en Europe & dans l'univers entier.

M. FABRETTI. Je ne connois pas les autres parties du monde, mais il me semble que dans la seule Italie.....

M. REMI. Il n'y a rien eu en comparaison ; Manglart lui même, Manglart qui a été son maître n'est qu'un écolier auprès de lui.

M. FABRETTI. Eh bien, laissons Manglart.

M. REMI. Alors il n'y a plus rien à citer.

M. FABRETTI. J'avoue qu'il n'y a pas foule, mais je me contenterai d'un seul, & vous prierai de vous rappeler les marines de Salvator Roza.²⁴ J'ose assurer & je crois que vous conviendrez alors qu'il y a plus loin de Monsieur Ver... à lui, que de Manglart à son élève.

M. REMI. C'est pourtant l'homme incomparable ; jamais notre histoire n'est si courue ni si payée ; tout le monde veut en avoir.

M. FABRETTI. Ce n'est pas la faute de l'histoire, mais celle de vos historiens. Il est tout simple qu'on préfère une excellente chose à une médiocre, quoique dans le fonds il faille plus d'étude pour la médiocre que pour l'excellente.

MILORD. M. Ver... le sent si bien qu'il se tient sûrement debout, & parle chapeau bas à un Peintre d'histoire.

M. REMI. Ne le confondez pas avec le commun des mariniers, car il sçait faire l'histoire, & dit que ce n'est que par aventure qu'il se livre au

genre.

MILORD. Il le dit, mais il n'en croit rien ; il sent merveille que quand on sçait faire une bouteille d'eau n feroit le déluge ; qu'un paysage ne suppose pas l'étude les formes, des passions, de l'histoire, des antiquités & lu costume ; & qu'enfin un port de mer ne peut se comparer avec l'univers entier.

M. FABRETTI. Nul parallele donc avec Salvator Rosa, dont le génie ce me semble est un des plus à envier ; car à la tête des Peintres de genre il tient un rang honorable parmi les historiens, & ses poësies le distinguent aussi parmi les poëtes. Qu'en dites-vous, Milord ? me trouvez vous exagéré.

MILORD. Quand vous voudrez former une galerie pour or & pour argent ayez deux Ver... quelque prix qu'il en coûte, un calme & une tempête ; si ensuite on veut vous en donner deux mille pour rien, n'en prenez pas un de plus : car je vous confierai que les cinq beaux tableaux que vous admirez ici, je les connois depuis plus ; de vingt ans, & je vois déjà ceux qui y seront dans vingt autres années. Je ne fais aucune comparaison de lui à Loutherbourg de tableau à tableau, pour n'en avoir que deux. Mais j'aimerois mieux en avoir mille du dernier, parce qu'il a bien plus de variété.

M. FABRETTI. Dans le genre n'en ayant jamais mille, il faut deux marines, quelques paysages, quelques ruines. C'est dans l'histoire seule qu'on peut être si riche sans craindre l'ennui ni la monotonie.

MILORD. Tout dépend des goûts. On parle avec les hommes, on rêve dans les champs, cela souvent vaut mieux. Les Sauvages n'aiment que les ciels & les sites nouveaux. J'aimerois fort une galerie de paysages, mais d'après nature ; les Pyrenées, l'Aetna, l'Hecla & Chimboraco. De la variété, pas toujours du même peuple & du même air. Ainsi Amsterdam, Stockolm, Kanton & Québecq ; & pour remplir mes idées, je voudrois que les Artistes me missent en scène les climats & les habitants.

M. FABRETTI. Ne vous perdez pas, Milord, dans de si longs voyages ; pour aujourd'hui, il faut vous rapprocher, & vous contenter, s'il vous plaît

de celui de Chaillot. Nous y sommes attendus, & il est tems je crois de se disposer à s'y rendre. M. Remi, nous vous ferons sçavoir le moment de la prochaine séance.

DIALOGUE IV.

MONSIEUR REMI.

JUSQU'ICI, Messieurs, nous nous sommes perdus dans l'antiquité, les Saints, les Rois, les Héros. Il est tems d'être de votre siècle.

M. FABRETTI. Il est vrai. Après avoir vécu avec des inconnus & des morts, voyons maintenant des gens de connoissance.

M. REMI. Je crois qu'on peut avec confiance vous présenter nos Peintres de portraits.

MILORD. Vos Peintres ne peignent encore que des inconnus & des morts.

M. REMI. Monsieur Rosl. assurément fait des vivants ou personne au monde : témoin (*b*) ce portrait de M. le Comte de Stro...

MILORD. Du métier dont il est, qu'il fasse des habits. Cette étoffe est à merveille.

M. REMI. Ces têtes se détachent très-bien. Elles sont brillantes.

MILORD. Non elles ne sont pas brillantes ; mais lisses, polies, & du même blafard. L'exécution est dure, sèche, & on y voit la pratique de l'ouvrier plus que la vie & le sentiment d'un Artiste.

M. FABRETTI. Moi je m'en tiens aux étoffes, j'abandonne le reste. Quoique Vaudik ait mis plus de goût dans les siennes, jamais il ne les a peintes avec tant de vérité : & je voudrais vous voir, Milord, ainsi rendu dans vos habits de Pair de la grande Bretagne.

MILORD. Si je me faisais peindre, passez-moi cette vanité, je demanderois mon visage plutôt que mon habit. Je voudrois sur tout mon corps dessous, & que le tout fut ensemble, un peu plus que le Comte de Stro.... dont le corps, les cuisses & les bras ne vont point avec la tête. Je confierois volontiers mon manteau à Monsieur Ros. & ma tête au Peintre de cet Abbé que vous voyez-là près.

M. REMI. C'est Monsieur l'Abbé Bos. par Monsieur Dupl. dont voilà encore quelqu'autres portraits ; mais on les trouve froidement & gauchement composés.

MILORD. A la bonne heure, M. Remi, mais je vous parle tête, & celles-là sont bien faites.

M. REMI. Je suis bien étonné que Monsieur Ros. ne fasse pas fortune auprès de vous, car on le met à la tête de nos Peintres de portrait.

M. FABRETTI. Pourquoi dites-vous peintres de portraits ? est ce que c'est un genre, une profession particuliere ?

MILORD. Vous le voyez bien, puisque pour être célèbre, il suffit de faire un habit, & qu'il ne faut sçavoir dessiner, ni têtes, ni corps que comme pures accessoires.

M. FABRETTI. Ah ! il n'y a qu'à s'expliquer. Je me trompois en suivant de vieilles erreurs. J'imaginois que le portrait devoit être au contraire la perfection de l'art. Qu'outre les parties de l'histoire, il falloit quelque chose de plus encore, une observation fine & profonde de son modèle, vivre avec lui, saisir son ame & ses passions, l'attitude, le mouvement propre, enfin

faire un choix parmi les deux cent figures que chaque personne a dans la journée,

MILORD. Ils avoient autrefois un petit Lat. qui avoit beaucoup de ça. C'étoit un des plus studieux copistes de la nature, un de ses plus fins observateurs.

M. REMI. Nous l'avons bien encore.

MILORD. Tous ne sont pas des Sophocles pour faire des chefs-d'œuvres à cent ans. J'ai mes raisons pour en parler comme d'un défunt, il vient d'estropier un de ses plus beaux morceaux, le portrait de feu M. Res. en voulant le repeindre. La Peinture n'est pas seulement une science, il faut de la justesse mais grand feu par dessous. La flamme s'éteint, la science reste, mais ne suffit pas.

M. REMI. C'est dommage, car c'étoit de son tems un des meilleurs de ce genre.

M. FABRETTI. Mais au nom de Dieu, & de bonne peinture, Monsieur Remi, supprimez à jamais ce mot Genre. Ne faut-il pas sçavoir tout dessiner, placer sa figure à pied ou à cheval, la composer seule ou la grouper. Nos Peintres de portraits sont les Raphaëls le Titiens, les Giorgions, & vous les confondez avec de misérables pourtraicteurs qui sont des étoffes quand on leur demande des figures. Il faut être Peintre d'histoire. autrement on n'est pas mon homme. Etes – vous moins difficile, Milord ?

MILORD. Pas moins. Aussi vos Italiens ont-ils sçu donner la vie à leurs ouvrages. Nous sommes fort riches chez nous en Vandick ; mais ses portraits sont des-tableaux. La famille Pembroke est un magnifique morceau d'histoire. Alexandre appella-t-il pour le peindre un triste pourtraicteur ? Il me semble que ce fut Appelle. Les Sculpteurs distinguent-ils les sculpteurs de bustes, de bas-reliefs, & de statues ? On dit tout court sculpteur. Il faut donc dire ici Peintre, & Peintre par excellence

M. REMI. J'entends dire cependant aux historiens eux-mêmes qu'ils ne font pas le portrait, que ce n'est pas leur partie.

M. FABRETTI. Dites-leur, je vous prie, que si ce n'est pas leur genre, l'histoire ne l'est pas davantage.

M. REMI. Je les vois tous les jours échouer, quand ils s'en mêlent.

MILORD. Oui bien des historiens de cette colonne militaire. Mais il suffit de voir les tableaux des Carraches & des Dominiquins, pour assurer qu'ils sont ressemblans

M. REMI. Je crois que cela vient souvent de ce qu'ils ne veulent pas s'en donner la peine. Quoiqu'à vrai dire, lorsqu'il a été question de peindre Madame la D.. ce n'étoit pas le cas de s'épargner, & cependant M. le Pr. Peintre s'en est reposé sur Monsieur Dup

MILORD. C'est que je vous dirai qu'il seroit plus facile à M. Pi. de peindre une coupole grande comme la calotte des cieux. Il suffiroit d'allonger la brosse vers tous les poles du monde, & de frotter dans toutes les directions. Mais pour ce portrait il eut fallu copier avec justesse, avec ame la nature ; & ça suppose des talens acquis & naturels.

M. REMI. Copier est bien froid pour une grande imagination.

M. FABRETTI. Est-ce que nos Peintres ne sont pas Poètes ? Ils ont copiés la nature & ne sont immortels que par-là. Ne nous faites donc plus du portrait, une classe resserrée. C'est au contraire la grande peinture donc l'histoire elle-même n'est qu'une partie, puisqu'elle demande, comme je vous l'ai déjà dit, quelque chose de plus, qui est de s'astreindre à un sujet donné, de s'enchaîner à son modèle, pour saisir un caractere quelquefois bien léger, développer une expression presque cachée, pour embellir sans altérer, enfin s'étendre avec des entraves. Ce qui est plus difficile que de trouver en liberté dans le vaste champ de la nature

M. REMI. Nous n'en avons pas une si grande idée ; & c'est au contraire en désespoir de cause qu'on embrasse ce genre qui n'est connu, à ce qu'il me paroît, actuellement, ni de ceux qui l'embrassent, ni de ceux qui l'abandonnent.

MILORD. Il faut aussi dire à leur décharge que ce n'est devenu un genre & un métier que par la faute du public. On ne se livre pas à un Artiste, on veut le diriger.

M. REMI. On diroit, Milord, que vous avez vu peindre quelqu'unes de nos femmes. C'est une chose plaisante. Mais Monsieur je ne suis pas pâle comme cà. Vous me faites de grands yeux bêtes, battus jusqu'au milieu du visage. J'ai la bouche moins grande, le nez pas si gros, & le menton moins pointu, voila une clavicule excessive, des os menaçants sur la poitrine. Ensuite viennent les avis de la galerie ; & le pauvre diable de Peintre est obligé de tout écouter.

MILORD. Et de tout faire. Il faut alors donner de la gorge, de petites bouches, des bras ronds & potelés, du blanc à foison & du carmin sur tout pour animer les yeux, car à toute force on veut les avoir vifs. C'est un article sur lequel on ne peut jamais se relâcher ; & puis les six boucles de chaque côté, ni plus ni moins, la toque élevée, les sourcils noirs avec les cheveux blonds, les cheveux roux avec un tein de brune.

M. FABRETTI Je l'imagine bien. Elles se voyent dans leurs portraits comme elles sont, & veulent qu'on les rende, comme elles seroient dans leur miroir. Aussi rien n'est dans la nature avec un tein factice, une coëffure, un habillement symétrique, il est impossible d'avoir la vérité des Wandick & des Rimbrants. En France on doit trouver tout simple le costume Indien : des pendants de nez, du jaune, du verd sur la figure, & des desseins à compartimens sur les bras & la gorge.

MILORD. Ce devrait être. Cependant les femmes ne conçoivent pas qu'il y ait de pays dans le monde, où on puisse décemment paroître en compagnie sans l'épingle du milieu à la coëffure, sans les nœuds, le parfait contentement, & autres meubles de la même importance. On appelleroit ça ici, n'être pas habillée. Si j'étois Peintre je ne me prêteroï pas aux fantaisies. Je sçaurois bien les réduire, & il faudroit qu'après une bonne lessive on m'abandonna son corps tout entier, pour en tirer tout le parti convenable.

M. REMI. Vous pourriez bien, Milord, être désœuvré. Il faut qu'un Peintre dans ce pays-ci soit un manœuvre. Qu'il rende les idées de son modèle, & point les siennes. J'ai connu dans ma jeunesse un nommé Grimou qui traitoit son monde dans votre genre.

MILORD. J'ai de lui une excellente tête.

M. REMI. Moi, je n'ai de lui qu'une excellente histoire. Il devoit, par parenthèse, à tout le monde, & son boulanger ne pouvant en être payé, lui proposa de le peindre, pour en tirer quelque chose. Je le veux bien, dit-il, je ferai d'après vous de bonne besogne, Vous avez ce qu'il me faut. Venez la semaine prochaine. Notre homme s'en fut aussitôt commander une perruque neuve, un habit à basque, grandes manches, & arrive avec cet appareil chez Grimou, où j'étois alors. Dès qu'il le vit il se mit en colère : qu'est-ce que cette mascarade ? où est votre bonnet & votre veste, je ne vous reconnois plus. L'autre eut beau insister sur l'habit du Dimanche, le portrait de famille ; il n'y eut pas moyen : il fallut reprendre la veste & le bonnet. Et il en fit aussi un portrait bien vivant, au lieu d'un plat Marguillier de Paroisse en perruque & habit noir.

M. FABRETTI. L'aventure est très-bonne.

M. REMI. Voyez, Messieurs si vous trouveriez par hasard quelque chose. Quoique les portraits n'intéressent que les gens de connoissance....

MILORD. Quand ils sont bien faits ils intéressent tout le monde. Je n'ai jamais passé à Florence sans faire une bonne séance. dans la salle des Peintres. J'y trouve l'histoire de l'ame & du talent de chaque Artiste. Il me semble converser avec eux.

M. REMI, Sans converser ici avec personne, voyez un peu ces ouvrages de Monsieur Per....

M. FABRETTI. Il y a de la noblesse dans ces têtes. Elles sont touchées avec esprit & dessinées sçavamment. Mais ce mérite perd bien de sa valeur, parce qu'il n'y règne absolument aucune connoissance sur la couleur locale & ses effets.

M. REMI. Les ouvrages de M. Aub... sont peints avec plus de force & de hardiesse.

M. FABRETTI. Il est facile d'être libre dans sa touche & dans ses tons, quand on ne copie pas la nature. S'il la suivoit un peu plus, ses têtes n'auroient pas toutes le même mouvement & le même coloris. Toutes les chairs se ressemblent.

M. REMI. Quand il n'y a que cette ressemblance, le tableau est fait pour une personne seule ; mais il le fait ordinairement pour plusieurs. Voilà celui de Madame V... il ressemble autant à quatre personne très-connues : si la Princesse n'en veut pas il pourra s'en accommoder avec les autres.

M. FABRETTI. C'est se ménager des ressources, & par cette méthode les tableaux ne lui restent jamais. En voici un qui, je le parie ne restera pas sûrement au Peintre. Cette jeune personne est charmante. C'est comme un tableau d'histoire des plus piquants.

M. REMI. Considérez-le je vous prie attentivement, ainsi que ce tableau de nature morte & ce petit bas relief.

MILORD. A l'examen ils sont comme au premier coup d'œil. Le bas relief fait illusion, la nature morte est bien rendue, la pensée du portrait est heureuse, la touche en est vraie & la couleur harmonieuse.

M. REMI. En devineriez-vous l'auteur.

MILORD. Je ne sçais trop : ça ne ressemble à rien de ce que nous avons vu.

M. FABRETTI. Le nom ne fait rien au talent. C'est un Artiste charmant, & dont on ne sçauroit trop dire.

M. REMI. Le nom fait quelque chose ici, & si on vous disoit que cet Artiste charmant, dont on ne sçauroit trop dire, est une Demoiselle, jeune, jolie, & qui chante aussi bien qu'elle peint : que diriez-vous ?

M. FABRETTI. Ne sçachant plus que dire, le plus court seroit d'aller sur le champ se faire peindre ; vous voyez qu'ignorant son nom, la courtoisie n'est entré pour rien dans nos éloges : en trouvant ses ouvrages charmants, nous n'avons rien fait pour son sexe. Je crois, Milord, que vous allez

l'inscrire sur vos tablettes en lettres d'or, & que sous peu nous admirerons votre portrait de sa façon.

MILORD. Je ne m'y exposerai pas, elle a trop de talent pour moi. L'on connoît le Peintre amoureux de son modèle, mais à mon âge il seroit ridicule de donner le nouveau spectacle du modèle amoureux de son Peintre.

M. FABRETTI. L'Académie peut quand elle voudra tomber en quenouille & ce sera son beau temps.

M. REMI. Ce n'est encore rien que ça. Je ne vous ai pas tout dit. Sous peu elle va s'enrichir de deux trésors, Mesdemoiselles B... & V... vous pensez bien que je ne manquerai pas le jour de réception. Ce sera trop superbe. J'ai oui dire à des connoisseurs que jusqu'ici tous les prodiges de la Peinture ancienne paroissent une fable, désormais ce sera une vérité.

M. FABRETTI. Dans le même genre toujours.

M. REMI. Qu'appellez-vous genre ? Oui le genre ; le mot est familier. Eh ! non, Monseigneur, la grande histoire, le poème épique, la trompette.

M. FABRETTI. Ça me paroît un peu exagéré. Le poème épique, la trompette exigent des études d'après nature, impraticables pour le beau sexe.

M. REMI. On le sçait bien. On n'auroit garde autrement de vous les vanter ; mais elles seront reçues en entrant professeur pour poser le modèle ; car elles vous dessinent une académie, m'entendez-vous, tout aussi fierement que Michel-Ange.

M. FABRETTI. En ce cas je me rends : cependant peut- être jeunes, jolies & vierges ?

M. REMI. Tout ça à la fois.

M. FABRETTI. Alors il faudroit pour le progrès des arts qu'elles fussent unies à vos plus grands Artistes. D'un si heureux hymen il sortiroit des Dieux pour la Peinture.

M. REMI. Oh laissez-les faire. Avec cette connoissance profonde du dessein, elles ne seront pas duppes, & cette maniere de Michel-Ange, comme bien sçavez, donne un tact sur un sentiment exquis pour la grandeur des formes. Quelques imbéciles s'opposants aux progrès des arts, ont voulu critiquer cette étude de la nature : mais nous commençons à nous dégrasser en France sur tous les préjugés. Vous voyez que c'est digne de l'Angleterre.

MILORD. Vous lui faites trop d'honneur, & nous ne sommes pas si avancés que ça.

M. FABRETTI. L'article des portraits est je crois bientôt fini.

M. REMI. Il y en a un de Monsieur Dro... que je n'ose vous montrer. Cependant quelque peu rendu qu'il soit, il vous intéressera par le sujet, c'est Madame la D...

M. FABRETTI. Il faudroit pardonner à tous les Artistes d'y échouer. Ils n'ont pû s'exercer d'après l'antique à rendre une quatrième grace, & c'est un sujet tout neuf.

MILORD. Ils sont si loin de pouvoir la copier qu'ils la défigurent. A quoi bon cet enduit sur les jouës.

M. REMI. C'est le costume de la Cour.

MILORD. Je ne puis pardonner à toutes ses suivantes qui, par jalousie lui ont gâté le visage, & l'ont rendue moins belle, ne pouvant s'embellir elles-mêmes.

M. FABRETTI. Il leur a été plus facile de l'amener à leur mode, que d'imiter l'incarnat & la candeur de son teint. S'est-on jamais avisé de peindre des roses ?

M. REMI. Vous n'êtes point fait à ce vernis en Italie ni en Angleterre. Vous aimez la nature.

M. FABRETTI. Vos modes ont beau tyranniser toute l'Europe, c'est un préjugé bien mal établi. Au lieu des frises étouffées, ne vaudrait-il pas mieux une coëffure vague, Aérienne. Au lieu de ces grands balanciers qui coupent si maussadement la taille, une robe qui en accusant les formes,

donnât plus d'élégance & de légèreté ; le costume Polonois, Hongrois, Russe, je ne connois rien qui ne vaille mieux. Si les choses étoient dans l'ordre, les Peintres feroient ces modes au lieu d'en être dominés.

M. REMI. Voilà une révolution que nous ne verrons jamais ; & les matrones & l'étiquette sont un bon rampart contre les nouveautés,

M. FABRETTI. Comment un Peintre peut-il lutter contre un pareil costume ? Dans ce labyrinthe, la nature doit lui échapper.

M. REMI. Pour revenir au portrait de Madame la D... qu'en dites-vous, aux défauts près ? Le Peintre a évité une partie de ce que vous reprochez. L'idée est ingénieuse, la composition convient au sujet. Cette draperie est jettée avec aisance, grace, & il y a mis du goût.

MILORD. En revanche il en a mis fort peu dans la coëffure, & il n'a senti son idée qu'à demi, & pour la personne il n'y en a pas un mot.

M. FABRETTI. Il faut être indulgent. Quand il auroit rendu ses traits charmans, le tableau n'eut été qu'ébauché ; ils sont la plus petite partie d'elle – même. C'est son ame qu'il faut rendre.

MILORD. Vous avez raison ; pour le visage on pourra bien le lui gâter, mais pour cela je les en défie bien.

M. FABRETTI. Il faudroit saisir deux choses si rarement réunies, la grace & la noblesse. Quelque parti que prenne le Peintre, il faut que l'une domine sans que l'autre disparaisse toutefois. Ainsi le Dominiquin en eut fait son héroïne dans sa chasse de Diane ; Raphaël dans sa Galathée parcourant les mers, & sous la figure d'Hébé ils eussent toujours fait briller quelque trait de Minerve.

MILORD. Ils eussent quelquefois pris pour sujet l'autre moitié de son être, & l'eussent rendue sous la forme plus touchante d'Ester qui va aux pieds d'Assuerus solliciter pour un peuple opprimé. J'aime mieux le spectacle ? des graces occupées à rendre les hommes heureux, qu'à leur plaire ; & la nature en lui prodiguant les moyens de charmer, a plus utilement versé dans son ame la bienfaisance & la sensibilité.

M. FABRETTI. Elle a par-là travaillé pour tous les tems. Les fleurs n'ont qu'un moment, & les vertus sont de toutes les faisons.

M. REMI. Peut-on balancer dans la concurrence de ces avantages pour la durée & pour l'influence ? Les graces & les charmes des personnes de ce rang sont pour ceux qui les entourent ; leurs vertus sont pour leur empire, leur peuple, & pour moi-même qui ne les verrai jamais.

M. FABRETTI. Voilà le portrait de Monsieur le D... mais Madame la D. étant en Hébé, on auroit dû pour pendant rendre Monsieur le D. dans un ajustement poétique.

M. REMI. Il est dans le costume national, tout en françois.

M. FABRETTI. On dit pourtant qu'il ne l'est guère.

MILORD. Puisse- t-il toujours mériter cet éloge ; car le plus grand présent que le Ciel pût faire à un Prince, seroit des François à gouverner, & aux François un Prince qui ne le fut pas. Voici l'heure de l'Opéra. Voulez-vous venir voir des décorations & des ballets.

M. FABRETTI. S'il n'y avoir qu'à voir, à la bonne heure, mais vous sçavez qu'il y a à entendre.

MILORD. Vous qui avez l'oreille dure.

M. FABRETTI. Je suis journalier, & je me trouve aujourd'hui en oreille fine. D'ailleurs il n'y a oreille dure qui tienne ; ils trouvent bien le secret de se faire entendre. Les sourds de naissance n'y perdent pas une note.

MILORD. Notre séance m'a paru fort courte.

M. FABRETTI. Eh bien arrangeons-nous pour passer ici demain toute la journée ensemble.

MILORD. Comme le plus près du sallon je vous retiens pour un déjeûner & un dîner à l'Angloise.

M. FABRETTI. Et moi, vu la saison je vous retiens pour des rafraîchissements & un souper à l'Italienne. Monsieur Remi voilà un régime qui vous dépaysera un peu.

M. REMI. J'aime les nouvelles connoissances dans ce genre.

DIALOGUE V.

MONSIEUR REMI.

MESSIEURS, nous n'avons pas trop de tems pour les belles choses qui nous restent à voir. Il ne s'agit pas ici de courir, il faudra s'asseoir souvent pour considérer à loisir nos sculpteurs.

MILORD. Vous êtes fiers, Messieurs les François sur cet article là.

M. FABRETTI. Monsieur Remi il est vrai prend un air de confiance que je ne lui ai pas encore vu.

M. REMI. Il en est bien tems. Jusqu'ici j'ai été assez timide, & je n'étois jamais sûr du sort d'un tableau ; mais actuellement vous changerez de stile, & il me faut des éloges.

M. FABRETTI. Pour moi, je m'exécute, & je vous rends hommage au nom de l'Italie. Nous n'avons rien actuellement qui vous vaille.

M. REMI. Actuellement ! l'éloge est modéré. Cela ne suffit pas. Il faut convenir que notre supériorité n'est pas l'affaire du moment.

M. FABRETTI. Quoi vous osez la revendiquer pour tous les tems.

M. REMI, Pourquoi pas ?

M. FABRETTI. Vous abusez de l'aveu honnête que je viens de vous faire, c'est violer le droit des gens. Milord, je vous prie du secours.

MILORD. Allons, Monsieur Remi, modérez un peu vos conclusions.

M. REMI. Eh bien je conclud sans en rien rabattre actuellement, & depuis long-temps & pour l'égalité en tout tems.

M. FABRETTI. L'égalité ! La prétention est monstrueuse Milord, soyez donc notre juge.

MILORD. Je me rappelle, Monseigneur, que nous avons admiré ensemble en Italie Puget, Legros, Slodtz & qu'ici nous les avons trouvé encore & nombre d'autres. Ainsi les prétentions Françoises ne sont pas si absurdes, qu'on ne doive au moins entendre les raisons.

M. FABRETTI. Mais, Michel-Ange, Jean de Bologne, toute l'École Florentine, l'Allegaroy, Guillaume de la Porta, le Bernini, &...

M. REMI. Aulieu de citer des noms, je cite des ouvrages, la Fontaine des Innocents, les Cariatides du Louvre, les graces des Célestins, le

MILORD. Eh ! Messieurs, aulieu de disputer, voyons.

M. REMI. Je ne demande pas mieux ; même pour plus grande facilité, j'abandonne les morts, & je m'en tiens aux vivants, & je les oppose à toute l'Italie depuis la renaissance des arts. Et pour commencer, voilà le Maréchal de Luxembourg par Monsieur Mouchy, & puis une figure de l'abondance.

M. FABRETTI. Ce guerrier est dans une attitude triviale & d'une exécution assez médiocre. La tête de cette abondance est assez agréable ; mais dans le stile François, le rendu des étoffes n'est pas précis, & l'agencement n'en est bon que de face. Cette statuë du Roi, n'est-elle pas aussi de lui ?

M. REMI. Non, elle est de Monsieur Boi. & destinée pour Brest.

M. FABRETTI. Quoiqu'il y ait moins de grand que dans celle du Maréchal, cette attitude encore triviale me l'avoit fait juger du même. Elle est mal ajustée & quoiqu'excessivement lourde elle devient mesquine par la pésanteur des attributs & du pied d'estal, auquel les prouës sont si gauchement attachées qu'elles ont l'air d'un vaisseau entier qui le traversent.

MILORD. Effectivement, moins saillantes & accompagnées de quelqu'autres attributs, elles eussent sauvé cet équivoque.....

M. FABRETTI. D'ailleurs rien de neuf, de piquant dans la pensée. N'auroit-il pas mieux valu prendre pour base une portion de vaisseau, sur la poupe duquel on eut placé le Roi tenant le gouvernail, image toute simple de sa puissance & de ses fonctions dans la monarchie ? Les canons, les voiles & autres attributs y eussent été amenés tout naturellement, & pour la variété des effets, on auroit employé par grande masse le marbre & les métaux. Au reste je vous donne cette idée pour ce que vous voudrez ; car je ne connois rien dans le monde qui ne valut mieux que sa composition.

M. REMI. Voilà encore d'autres morceaux de lui.

M. FABRETTI. Ces autres morceaux annoncent de grandes dispositions à ce qu'on nomme maniere.

MILORD. C'est une maladie dangereuse pour un jeune Artiste, dont l'étude constante de la nature peut seule le guérir.

M. REMI. Vous trouverez le Roi bien mieux rendu dans ce bas relief de Monsieur Ber...

M. FABRETTI. Guère mieux. Il est dans un mouvement froid, & a un air de sévérité qui ne convient pas à l'acte de bienfaisance qu'il exerce. Les jambes trop rapprochées rendent le bas de la figure mesquin.

M. REMI. A la bonne heure. Convenez du moins que chaque groupe & même chaque figure est très-bien pensé, & qu'il y a du mérite dans les agencemens, les mouvemens & les ensembles.

M. FABRETTI. Convenez aussi que la distribution est par trop symétrique. Les groupes sont à même distance & nombre de chaque côté : les têtes qui sont presque toutes de femmes n'ont assez ni de caractères, ni de variété.

MILORD. Monsieur Ber... paroît n'avoir qu'un genre de beauté, qui est encore plus dans sa main que dans sa tête.

M. FABRETTI. Monsieur Remi, est-ce devant tout cela que vous voulez qu'on se prosterne ?

MILORD. Il met de l'artifice dans sa manœuvre, & par un début foible vous dispose à une fin brillante.

M. REMI. Puisque vous êtes impatient de voir des chefs-d'œuvres, voyez ce tombeau pour la Russie, par Monsieur Hou.

M. FABRETTI. Ce génie militaire ne me dit rien, sans caractère, ni sentiment dans l'attitude la plus glaciale.

M. REMI. Ce sont de belles formes cependant.

M. FABRETTI. Oui, mais de belles formes. de plâtre, & sa Minerve s'est engourdie.

MILORD. Voyez cette tête de Bélisaire qui annonce qu'il s'anime quelquefois.

M. FABRETTI. Mais il paroît que sa verve se glace quand il travaille pour le Nord ; témoin encore ces portraits.

MILORD. Ne jugez pas par ce sallon de Monsieur Hou... je ne le reconnois pas Son Saint Jean & son Morphée ne sont rappelés par rien de ce qu'on voit ici. Il est une preuve des inégalités du génie. Rappellez-vous que Pertharite & Cinna sont partis de la même main.

M. FABRETTI. Moi qui arrive au Pertharite, je lui conseille d'imiter Apollodore,²⁵ qui brisoit souvent ses propres ouvrages pour n'y pas voir assez de perfections.

M. FABRETTI. Allons, Monsieur Remi, je retracte tout ce que j'ai avoué d'honnête pour votre école, & j'établis les plus hautes prétentions même pour le moment.

M. REMI. Une minute. Quand vous aurez vu Monsieur Caf. je crois qu'il vous en ôtera l'envie.

M. FABRETTI. Quoiqu'on ne doive pas se flatter d'avoir de grands hommes subitement ; cependant du soir au lendemain, on peut avoir du

médiocre. Nous avons en Italie des gens de cette force-là.

M. REMI. Vous ne pensez pas que c'est de Monsieur Caff. dont vous parlez.

M. FABRETTI. Je ne sçai de qui c'est ; je parle seulement de ce tombeau dont l'exécution est aussi froide que la pensée commune, & mal conçue. Pour ce groupe de l'amour & de l'amitié, est-ce qu'il ignore que Monsieur Pig. en a fait un ? Voudroit-il lutter contre lui, ce seroit le combat des Pygmées & des Géans ; & peut-il de bonne foi graver au pied de cette statue : *Anche ir Son Scultare.*?

M. REMI. Vous m'abandonnez, Milord, vous me laissez tout seul !

M. FABRETTI. Il est notre Juge, & doit écouter les parties.

MILORD. Allons, Monsieur Remi, faites avancer quelques légions, quelques corps de réserve.

M. FABRETTI. Il n'a que des troupes légères.

M. REMI. Préparez – vous à un coup de massue, Monseigneur, voici un Hercule, notre incomparable Monsieur Paj.

M. FABRETTI. C'est un coup de massue dont je reviendrai. Ses statues du Palais Royal me rassurent contre cette attaque.

M. REMI. Vous citez ces morceaux peut-être les plus foibles.

M. FABRETTI. Je vais y aller de bonne foi. Son Pluton à l'Académie est bien assurément un de ses douze travaux. Il y a, je l'avoue, un bon caractère & de l'expression ; mais ni finesse d'exécution, ni mollesse de chair, & d'après bien d'autres choses que j'ai vû de lui, il m'est resté qu'il compose avec goût, qu'il agence avec grace ; mais que le nud n'est jamais rendu, & qu'il ne fait souvent que des esquisses.²⁶

M. REMI. J'abandonne tout ce qui est ailleurs. Je m'en tiens à ce qui est ici. Voyez cette torchère : dites-en du mal si vous pouvez.

M. FABRETTI. Non, non c'est impossible. La composition, l'ajustement en sont délicieux, la tête & la coëffure pleines de grace ; & je n'ai jamais,

rien vu de lui de cette légèreté, & de cette finesse,

MILORD, Voilà le buste de Monsieur de Buffon, pourquoi n'est-il pas sur pied-d'estal plus élevé ?

M. FABRETTI. Il est si peu de niveau avec tout le monde qu'il n'en a pas besoin pour être distingué.

M. REMI. Un chef-d'œuvre que je vous recommande, Monseigneur, c'est un buste de Monsieur du B. il est d'un mouvement plein de feu & d'esprit. Une grace & un goût incroyable dans l'ajustement.

M. FABRETTI. C'est vrai, mais pour le fini je n'y trouve pas tout. à-fait le Paj. de la torchère ; & ce Caf. dont je n'ai pas dit assez de bien, parce que vous en disiez trop, a mis dans ce buste d'Helvétius plus de moëlleux & de chair que Paj. dans les siens.

M. REMI. Puisque cette torchère a réussi, je vais vous en faire défiler devant vous encore quelqu'atres. En voici une de Monsieur Mon. qu'on trouve bien agréable & du caractere le plus gracieux & le plus fin.

M. FABRETTI. On a raison. Les chairs sont d'une exécution précieuse. Pour les étoffes je voudrois plus de vérité dans le choix & le rendu des plis.

M. REMI. Cette tête de Bacchante est encore de lui.

M. FABRETTI. Elle est charmante : mais elle a plus l'expression de la volupté que celui de l'abandon & de la gaité que le vin doit donner. Monsieur Mon. pour être un excellent. homme auroit besoin de mettre dans ses ouvrages un peu plus de grandeur & de résolution.

M. REMI. Après une Bacchante, j'ai envie pour varier de vous proposer ce Saint Bruno de Monsieur Go.

M. FABRETTI. Il est d'une maniere grande, noble & vraie tout ensemble, d'une expression admirable. Mais quoique les mains soient dans un beau mouvement, elles sont lourdes & maniérées.

MILORD. Monseigneur, quand on trouve dans une statue des draperies & une tête de cette force, on n'y doit plus appercevoir de défauts.

M. REMLA l'égard de son bas-relief de S. Jacques & S. Philippe, je ne vous le propose que comme une esquisse.

M. FABRETTI. Oui rapidement faite, & où il y a bien des choses à vérifier. De qui est ce jeune homme distribuant des couronnes ?

M. REMI. Quoique destiné pour l'Hôtel de la Vrillière, je n'ose vous avouer qu'il est aussi de Monsieur Go...

MILORD. Il n'est pas de lui ; mais il a tort de permettre à ses élèves d'exposer ici sous son nom.

M. REMI. Puisque nous sommes en train de dévotion ; voilà un Christ de Monsieur Brid. qui n'est pas à oublier.

MILORD. Son procès est jugé il y a longtemps. Rappelez-vous ce que nous avons dit sur celui de Monsieur Ro. Vous pouvez vous rabattre sur le St. Barthelemy.

M. REMI. C'est son morceau de réception qui lui a fait grand honneur à l'Académie, ainsi que son Assomption pour l'Eglise de Chartres.

M. FABRETTI. Ce martyre est assurément très-digne du cas qu'on en fait ; pour l'Assomption, je l'ai entendu vanter comme une machine superbe & digne du voyage, & ce Saint Barthelemy le laisse croire volontiers.. mais je ne vois rien ici de Monsieur All.

M. REMI. N'avez-vous pas vu sa Venus de Lussienne ?

M. FABRETTI. Assurément j'en suis enthousiasmé. Je l'ai trouvé antique, grecque. Et Milord m'a promis de la faire recommencer sur le plus beau marbre de Paros.²⁷

MILORD. Vous avez vu son précieux Narcisse dans les salles de l'Académie.

M. FABRETTI. C'est parce que j'ai vu de ses ouvrages que je voudrais toujours en voir.

M. REMI. Je suis bien étonné de votre enthousiasme ; car Monsieur All. est assez stérile. Ce ne sont-là que quelques statues....

MILORD. Qu'appellez-vous quelques statues ? L'Apollon, la Venus, l'Hercule, la Flore ne sont que des statues ? une seule suffit pour la gloire d'un Artiste.

M. REMI. Je suis de bonne foi, nous sommes assez riches pour ne pas exagérer à ce point le mérite de Monsieur All. & dans notre Académie il ne passe que pour avoir le travail du marbre.

MILORD, Je voyois bien que ce n'étoit pas vous qui parliez.

M. FABRETTI. Qu'entendent-ils par le travail du marbre ? C'est sans doute le Gothique & ses miseres difficiles. Mais si l'on entend la précision des formes, la chair, ses mollesses, & ses vérités ; un pareil jugement ne vient que d'Artistes, qui n'ayant qu'un certain feu, méprisent les études longues & pénibles, . & qui veulent donner un peu de goût & d'agrément pour les seuls secrets de l'art. Pour eux, ils approchent de la nature ; mais pour All. c'est toujours elle.

M. REMI, Cet éloge les étonnoit. Selon eux il n'a pas de facilité. Il a été dix ans à sa statue.

MILORD. Comment il n'a été que ça ? Les autres ne sont pas assez habiles pour être moins féconds. Qu'ils apprennent à travailler difficilement. Ce n'est pas All. qui est lent, c'est l'art. Quand on raisonne toutes ses parties, que chaque coup de ciseau est un étude, on est comme ces anciens qui passaient leurs vies sur une statue, & se rendoient dignes de voir leur gloire célébrée par les poètes, & leur fortune assurée sur le trésor public.

M. FABRETTI. Monsieur Remi je ne dois pas vous être suspect. C'est une des meilleures pièces de votre procès. Je la redoute fort dans le jugement. Il faudra me le faire connoître cet All.

M. REMI. Ses statues, à la bonne heure. Je vous conseille de vous en tenir-là. Il est si bonnement habile homme que vous aurez l'air de lui apprendre que ce qu'il fait est beau.

M. FABRETTI. J'en ai encore plus d'envie de le voir.

M. REMI. Il vaut mieux vous produire des gens qui ayent du monde, du stile, & de belles manieres.

MILORD. Oh point du tout. On sçait assez que dans ce pays-ci, la fatuité sert souvent à faire passer un ridicule pour un talent.

M. REMI. Je ne m'oppose pas à votre bonne opinion sur Monsieur All. mais après en avoir tant dit, je ne sçais ce que vous pourrez dire sur nos premiers sculpteurs.

MILORD. S'il falloit monter, ce seroit embarrassant, mais actuellement vous n'avez plus qu'à descendre.

M. REMI. Voilà un ordre qui vous paroîtra nouveau. Quel est donc le second sur votre liste ?

MILORD. Monsieur Pig. sans nulle difficulté. Il faut même avouer que le mausolée du Maréchal de Saxe ne fut pas sorti de la tête d'All. Il fait mieux une statue qu'un autre : mais une composition c'est autre chose. Il a plus le sentiment de la nature que l'imagination du poète. Pour une figure, il n'a pas encore tous les genres, & un Jupiter, un morceau d'enthousiasme ne sortiroient pas de son ciseau.²⁸

M. FABRETTI. Il est de pair avec tous les Sculpteurs de l'antiquité qui ne rendoient pas tous les caractères. Il suffit d'être sublime dans un point ; mais pour revenir à Monsieur Pig. il me semble qu'il n'a pas bien conçu sa composition quoique neuve & très-poétique. Je n'y trouve pas ce qu'Horace demande

*...Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

Il y manque ce qu'un homme médiocre y mettroit. Il falloit donner à la mort un air de commandement, & au Maréchal, en la fixant, un regard fier & tranquille. Mais sa tête en l'air, le fait ressembler à l'astrologue de la fable qui va tomber dans un puits en considérant les astres. D'ailleurs la mort ouvre à contre sens cette tombe d'une forme lourde & commune.

MILORD. Pour vous donner, Monseigneur, la clef de tout ceci, c'est que la pensée de ce tombeau est de l'Abbé Gougenot, & qu'il est très-difficile de bien sentir les idées d'autrui.

M. FABRETTI. Si l'idée poétique n'est pas assez exprimée, & s'il y a dans les détails, quelques légers reproches à faire, l'Hercule, la France, les accessoires n'en sont pas moins des morceaux admirables ; & c'est en somme le plus beau monument du siècle.

M. REMI. Il est fâcheux de voir sortir de Paris une si belle chose.

MILORD. N'est-il pas destiné pour l'École militaire ?

M. REMI. Le public s'en étoit d'abord flatté, mais il n'y aura pour le remplacer que sa statue par Monsieur d'H. Vous sçavez qu'il étoit Protestant, nos églises par là lui sont fermées, & on l'envoie à Strasbourg dans un Temple.

MILORD. Sa place naturelle seroit aux Invalides, à l'école militaire, à l'Arsenal. Qu'on la mette dans un vestibule, un péristile, & s'il n'y en a pas, c'est le cas d'en bâtir un exprès.

M. REMI. Il y a, Messieurs, une petite question, sur laquelle je voudrois bien vous mettre aux prises. C'est sur le héros lui-même.

MILORD. Il nous a battu assez souvent pour intéresser notre gloire à le croire un grand homme.

M. REMI. Ce n'est pas du victorieux dont je parle. C'est de sa statue que l'on trouve trop lourde.

MILORD. Monsieur Pig. a suivi les proportions de son héros.

M. REMI. Mais on demande si dans des monumens, il faut copier exactement, ou bien embellir.

MILORD. En lui donnant une stature plus frette, on n'auroit pas le Maréchal.

M. FABRETTI. Je pense tout le contraire : dans les monumens on travaille pour la postérité, elle attend des héros qui en imposent, & un corps

qui annonce leur ame.

MILORD. Sous ce prétexte là, on n'aura jamais leur figure ; & les anciens ne nous eussent laissé ni Philosophes ni Empéteurs.

M. FABRETTI. Pour les Philosophes, on s'attend que la nature peut les avoir réduit à l'ame & à l'esprit : ce n'est pas d'eux dont il s'agit.²⁹

M. REMI. Ce n'est donc que pour les Empéteurs, & il faudroit donner à Caligula un corps bien proportionné, à Vitellius une taille élégante, & à Claude un air spirituel.

MILORD. C'est assez que leurs noms flétris passent à la postérité, si & leurs statues y arrivent, que ce soit avec tous leurs défauts, & même exagérés.

M. FABRETTI. Oh sûrement. Les grands hommes seuls ont droit d'être flattés par les Artistes.

MILORD. Tous grands hommes qu'ils sont, il seroit ridicule de donner à Alexandre une grande taille, contre le proverbe trivial, *Alexander magnus*, & c. & des cheveux à César, parce qu'il aimoit lui-même à cacher son front chauve.

M. FABRETTI. Ni grande taille, ni cheveux. Alexandre au milieu des Scythes, à côté de Porus seroit un contraste choquant, que l'Artiste peut sauver en l'élevant sur un char, à cheval, sur un trône ; & pour César, si l'on respecte sa foiblesse, une couronne de laurier, est la ressource qu'il a fourni lui-même.

MILORD. C'est seulement déguiser sans détruire : & cet artifice est permis aux Artistes ; mais je ne veux pas qu'ils choquent ouvertement comme Monsieur Mouc. tout le monde sçait que le maréchal de Luxembourg étoit bossu, & ce défaut est précieux dans son histoire ;³⁰ il en a fait un Apollon. A la bonne heure, qu'il eut évité une attitude saillante pour rendre avec adresse ce défaut sensible sans être choquant.

M. FABRETTI. Nous sommes plus rapprochés, Milord, que vous ne pensez. Je ne veux qu'embellir sans altérer, & je ne plaide que pour la

couronne de César.

M. REMI. Voudriez-vous bien venir au fait ? un mot, je vous prie, du Maréchal de Saxe.

M. FABRETTI. Milord vient d'indiquer une règle qui décide la question. Jamais il ne faut choquer les idées reçues universellement comme sur la taille de Monsieur de Luxembourg ; mais on peut embellir ce qui n'est pas arrêté dans l'opinion. Monsieur le Maréchal de Saxe n'étoit célèbre que pour sa force, & jamais je n'avois oui parler de cette taille lourde & ignoble qu'il a dans son mausolée : on pouvoit donc lui donner plus de noblesse & de grandeur de forme ; surtout dans une position si saillante.

MILORD. Cette réputation de force me fait naître une idée. L'Hercule qui n'est qu'attribut seroit devenu mon sujet, & j'aurois rendu mon héros sous sa forme, la massue à la main. A cela près tout le haut de la composition eut été conservé, & dans le bas, comme la fable nous l'a peint descendant chez les morts, j'aurois placé & Cerbère & les Parques.³¹ Mais voilà une épisode qui nous a mené bien loin. C'est le sort des grands hommes de prêter à l'imagination.

M. REMI. Puisque vous parlez des absents il ne faut pas oublier Monsieur le Moi.... le roi de nos sculpteurs.

MILORD. C'est un Roi à déthrôner.

M. REMI. Vous lui contestez l'empire universel sur toutes les Académies du monde. Avez-vous vu, Monseigneur, son mausolée du Cardinal de Fleury ?

M. FABRETTI. C'est parce que je l'ai vu que je lui contesterois sa souveraineté. Rien n'est rendu. Composition froide, grimaces pour toute expression. Caractères communs, figures colossales.

M. REMI. Pour la proportion des figures, ce n'est pas sa faute, c'est celle du vaisseau.

MILORD. Lui avoit-on promis de bâtir église exprès pour son mausolée.

M. FABRETTI. C'est toujours la faute du sculpteur qui doit calculer son terrain & composer après. Une des plus ingénieuses pensées du Bernin, est le mausolée d'Alexandre VII. sur une porte, dans un local ingrat, qu'il a cependant trouvé l'art de lier à sa composition & de rendre essentiel à l'effet.

M. REMI. Si ce morceau ne vous plaît pas, nous avons autre chose à citer.

M. FABRETTI. Ne citez pas ; J'ai vu de ses ouvrages : c'est toujours le même genre, de la manière, des petites recherches d'un certain goût & d'une certaine touche, rien de pur, de vrai & de grand. *Hoc non redolet Ciceronem.*

M. REMI. Il a cependant de la réputation.

M. FABRETTI. Il peut en avoir une, mais point du tout celle que vous prétendez ; *tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.*

MILORD. N'avez vous rien ici de Messieurs Vas. & Cous ? J'ai vu à Berlin la Diane du premier comme l'antique, & la Venus de l'autre.

M. REMI. Je crois que cette Venus peut le disputer dans votre cœur à celle de Lussienne.

MILORD. La Prussienne est la plus belle de marbre, & l'autre la plus belle de chair.

M. FABRETTI. Ce sera toujours la Venus *victrix*.

M. REMI. Mais, Milord, vous ne parlez que de la moitié de ce que vous avez vu : & l'Apollon, & le Mars qui ont accompagné les deux Déesses ?

MILORD. N'en parlez pas pour l'honneur de votre pays.³² Cela fit faire de bien mauvaise plaisanteries dans le nord. On prétendoit que vous ne sçaviez faire que des femmes en France.

M. REMI. Quoi, cet Apollon ?

MILORD. Eh ! oui cet Apollon, avec son air lourd, son attitude fade, & ses couronnes à la main fut pris pour le recteur de l'Université qui

distribue des prix.

M. REMI. Et le Mars ?

MILORD. Ce fut encore pis. L'on trouva avec raison qu'il étoit injurieux d'en envoyer un pareil au Roi de Prusse.

M. FABRETTI. Que ne le copioit-il lui-même tout naturellement ? il avoit son modèle tout trouvé.

MILORD. Mais à propos ; il fait un mausolée pour Sens, où j'ai trouvé des détails excellens, une figure du tems, un jeune homme, de charmantes draperies ; mais une composition étouffée & si peu pittoresque, que si l'exécution est d'un sculpteur, l'idée est d'un maçon. Vas. en fait aussi un dont j'ai vu l'esquisse, qui m'a paru bien ordinaire. Toujours la pyramide la figure au bas, des idées communes, rien de neuf & de piquant. Je lui manderai que nous irons le voir.

M. REMI. Mais vous ne sçavez donc pas, Milord, qu'il est mort depuis un an.

MILORD. Comment il est mort ! c'est une perte, un habile homme de moins dans le bien bon genre.

M. REMI. Il a légué ses entreprises à Monsieur le Com...

MILORD. Je ne le connois pas, mais ce choix m'est un préjugé favorable.

M. REMI. Sans vos excursions au dehors, il y a longtems que vous le connoîtriez : voici bien des choses de lui. Deux statues pour la Monnoye.

M. FABRETTI. Elles sont d'une proportion élégante, le caractère en est noble & simple, quoique celui de la paix soit un peu françois.

M. REMI. Ce petit enfant qui pleure son oiseau est d'une grande vérité.

M. FABRETTI. Oui, mais son pleurer n'est pas agréable.

M. REMI. Cette torchere auroit je crois la pomme, si vous ne l'aviez pas déjà donnée à celle de Monsieur Paj...

M. FABRETTI. Je ne suis pas si prompt à la donner, je l'ai encore.

MILORD. Si celle ci la mérite, c'est par un chemin bien different.

M. FABRETTI. Il est vrai que la route n'est pas la même. La torchere de Paj... est bien un modèle de grace & de goût. Elle est toute à lui & au siècle ; l'autre est plus à la nature. La premiere sent les mœurs de notre âge dans sa coëffure plus élégante, son ajustement plus recherché, son mouvement plus fin, son air d'expérience, & les graces plus étudiées : mais l'autre voit le jour pour la premiere fois. C'est une nymphe, ou plutôt c'est la nature elle-même. Quelle noble naïveté, quelle simplicité dans la coëffure, le mouvement, le caractère & les draperies ; des yeux faits à l'antique & un cœur neuf, lui donneroient la pomme.

M. REMI. Le Prince de Condé est de lui, & un des quatre Héros destinés pour l'école militaire.

M. FABRETTI. Il faudroit parler une bonne fois de ces quatre statues pour n'y plus revenir, en prévenant d'abord Monsieur d'Hu... que la sienne est la plus mauvaise,³³ & Monsieur Mou... que le Maréchal de Luxembourg reste à faire : j'inviterois MM. Paj.. & le Com.. à mettre plus de neuf dans leurs pensées, plus de choix dans le costume, plus de fierté & de noblesse que de grimace & d'humeur dans leurs têtes.³⁴

M. FABRETTI. Vous connoissez, Monsieur Remi, sans doute un nommé Clod... que nous avons eu longtems à Rome. Je crois qu'il jouit ici de la même réputation que chez nous.

M. REMI. C'est ici son premier salon, & pour lui une époque brillante.

M. FABRETTI. Je ne vous demande pas où il est, je me charge de le reconnoître.

M. REMI. Il a un grand stile & fait de la chair. Voilà l'opinion qu'on en a.

M. FABRETTI. Je parie que ce Jupiter tonnant est de lui.

M. REMI. Sa belle attitude, ses formes vraies & ressenties & son mouvement plein de feu, font preuve de ce que je vous ai dit.

M. FABRETTI. Ce n'est pas là le Jupiter d'Homère ; son expression est plutôt la colère d'un homme que le courroux du maître des Dieux.

M. REMI. Ce fleuve Scamandre desséché par les feux de Vulcain est aussi une bien belle chose.

M. FABRETTI. Ce sujet est du nombre de ceux que la sculpture devrait s'interdire.

M. REMI. Et l'Hercule, comment le trouvez-vous ? Avouez que dans tous ces morceaux on ne peut rendre la nature avec plus de vérité & de savoir.

M. FABRETTI. Je conviens de tout, pourvu que vous ne nommiez ni Jupiter, ni Hercule, ni le fleuve Scamandre, mais le même homme dans une attitude de colère, d'invocation & de repos.

M. REMI. Il seroit tems cependant que vous vous missiez à louer quelque chose. Ce fleuve du Rhin, qui sépare ses eaux, est ce me semble digne de vos éloges.

MILORD. Je vous condamne provisoirement à trouver cette idée ingénieuse, ainsi que celle de ce tombeau, ce sacrifice à l'amour charmant, ces danseuses dignes de figurer parmi celles d'Herculanum ; & ce petit satyre digne d'être enchassé. Je vous avoue que si tout le monde étoit de mon goût, la porcelaine seroit reléguée à l'office & les cheminées décorées de morceaux aussi précieux.

M. REMI J'admire, Monseigneur, qu'ayant montré tant d'envie de le voir, vous ayez été le seul à le critiquer.

M. FABRETTI. Sur un autre je n'eus fait que louer, mais l'intérêt que je prend à lui ne me rend éclairé que sur ses défauts. Il doit justifier ce long séjour à Rome, où il s'est naturalisé avec l'antique. Les plus petites taches me choquent, parce qu'il a de quoi ne se laisser effacer par personne.

MILORD. Il faut toujours parler ouvertement pour que les Pi. les d'Hu. & autres ferment boutique, s'il est possible, & plus ouvertement encore sur les grands hommes, parce qu'ils ont trop de talents pour ne pas

leur dire ce qui leur manque. Les yeux du public les aident, & voilà surtout à quoi ce salon est bon.

M. REMI. Je ne sçais si ce salon fait bien à l'art, mais il fait grand mal à la plûpart des Artistes. La critique les désole ; & c'est pourquoi Gre. Pie. Frago. Bri. Caza, n'y ont pas paru cette année.

MILORD. Mais ils n'y gagnent rien, & à propos de Peinture, c'est comme à propos de botte, il est aisé de parler du grand Turc si l'on veut.

M. REMI. Il est vrai que vous ne vous êtes pas mal égayés sur leurs comptes, & les absents ont été souvent interloqués.

MILORD. Le progrès de l'art importe plus que leur petite sensibilité. Les vrais Artistes mettent leur amour propre dans les succès & dans la gloire. Loin de fuir la critique, ils ouvrent leurs ateliers, exposent leurs ouvrages aux passans, & se cachent derriere, comme cet ancien Peintre, pour entendre ce qu'on en dit. Ce salon ne devrait pas seulement être un spectacle pour le public, mais un concours pour les Artistes. Le plus beau tableau, la plus belle statue devraient être portés en triomphe dans une galerie, où les chefs-d'œuvres de chaque salon seroient déposés comme un trésor de l'état, & les Artistes récompensés & couronnés solennellement.

M. FABRETTI. De pareils honneurs dans toutes les classes féconderoient les talents en tout genre.

M. REMI. Comme ce cérémonial & ces couronnes ne sont qu'imaginaires, les critiques sont à-peu- près tout leur profit ; mais je ne voudrois pas pour tout l'or du monde qu'ils eussent entendus ce cours de médisances que vous faites depuis quelques jours ; car ils s'effarouchent même : des plus plattes brochures, telles qu'une lettre de Raphaël , une réponse du Cousin, une conversation entre les numéros comme au dernier salon.

M. FABRETTI. C'étoit, je crois, la confusion des langues & une compagnie bien mêlée. Mais les journaux s'en escriment aussi, & c'est alors plus dangereux.

M. REMI. Pas du tout : leurs critiques sont si douces & si bénignes, que dans une seule séance, vous avez dit assez de mal pour les envenimer tous pendant plus de deux siècles. Les journalistes sont tous de bons enfans, gens de génie d'ailleurs, & sur les sciences ils vous disent au plus ce qu'il faut en penser ; mais sur les arts, il seroit dur d'exiger qu'ils fissent un cours de peinture & des voyages, pour ne faire que tous les deux ans une critique exacte & précise. Vous voyez qu'il est plus court de louer vaguement ; aussi tous les Peintres, jusqu'à Pasq.. soit en vers ou en prose trouvent à se faire inhumer honorablement dans le mercure.

MILORD. Ils louent par fois à outrance, ouvrages & personnes. Il me vint dernièrement une feuille fort prolixe sur les talents, & sur tout sur les rares qualités de Monsieur Pie. ça me parut bizarre. Les ouvrages des le Bruns, des le Sueur & des Poussins m'intéressent à leur histoire ; mais quand on m'apprend que Monsieur Pi. est un fort aimable homme, on peut m'en dire autant de son broyeur de couleurs, car c'est le génie seul des Artistes qui peut autoriser à entretenir le public de leur cœur.

M. REMI. Doucement donc, vous parlez trop haut. Au nom de Dieu, gardons-nous le secret sur tout ceci. Car la Prélature Romaine, & la Pairie Angloise ne vous sauveroient pas mille brocards, mille tristes brochures, & puis les suites les plus fâcheuses, d'une conséquence vraiment redoutable.

M. FABRETTI. Bon Dieu ! vous m'effrayez. Quest-ce donc ?

M. REMI. Monsieur Pie. qui iroit au lever le Dimanche jeter les hauts cris.

MILORD. C'est un inconvénient que nous n'avons pas prévu : car s'il n'y avoit que les Pamphletaire à craindre on parleroit à son aise.

M. REMI. Et moi, auditeur bénévole, on crieroit haro sur le baudet : car vous n' imaginez pas jusqu'où v cette sensibilité.

M. FABRETTI. C'est très-noble d'être sensible à la gloire.

M. REMI. La gloire, c'est chose creuse. On aime moins à vivre dans l'histoire que sur le pavé de Paris ; & les critiques peuvent détourner les chalans que l'on chérit bien plus que les simples admirateurs.

M. FABRETTI. La renommée, le temple de mémoire doivent suffire. La vocation d'un Peintre est d'être gueux, & Dieu merci en Italie ils y sont tous fidèles. Un Peintre avec de l'argent est si fort un être contre l'ordre & l'harmonie, que d'observation faite, tous ceux qui par hasard en avoient ont toujours mal tourné. Témoins le Corrège,³⁵ mort sous le poids de son salaire, & le Caravage assassiné avec son trésor. Est-ce que vous verriez jamais en France quelque fortune de Peintre.

M. REMI. On ne voit jamais de pareil scandale.³⁶ Nous avons même des traits de désintéressement à citer, & en dernier lieu Madame la Duchesse de M... voulant avoir un plafond : Do... parut trop cher ; Monsieur du Ra. le fut moins : un certain Barb... en sa qualité d'Ubiquiste se radoucit encore ; mais enfin le noble Bria... pour l'honneur de l'Académie força de l'accepter par un rabais considérable.

MILORD. Je vous avoue que le trait ne me paroît pas si noble. Il le seroit bien plus si Bri... eut acheté mille livres sterling le droit d'y peindre ; & peut-être encore admirerois-je plus la générosité du propriétaire qui lui en eut fait si bon marché.

M. FABRETTI. Tout ce que vous dites-là est plein de bonhomie & de naïveté. C'est dommage de vous interrompre ; mais mon admiration pour tout ceci commence à s'user. Votre thé à l'Angloise m'a creusé incroyablement ; sauf meilleur avis, allons dîner, & nous reviendrons terminer le salon.

MILORD. L'avis est sage. Qu'en dites-vous Monsieur Remi ?

M. REMI. Je le veux bien ; mais après que toute justice sera remplie, & je ne sors pas d'ici que vous n'ayez condamné Monseigneur à un hommage clair & précis envers notre sculpture.

M. FABRETTI. Monsieur Remi, voulez-vous me prendre par famine ?

MILORD. Ce ne seroit pas noble. Allons nous en & nous jugerons la cause le verre à la main.

M. REMI. Je voudrais bien rassembler dans l'Aréopage les Vénus d'Allégram & de Coustou, la Dianne de Vassé, l'amitié de Pig... conduites par le Narcisse & le Mercure, précédée par l'Amour de Bouchardon, éclairées même par les torchères de Luciennes. Je crois que Monseigneur demanderoit d'avance un accommodement.

M. FABRETTI. Voudriez-vous lâchement imiter cet orateur, qui pour faire absoudre Phriné, se contenta de le montrer à ses juges.

MILORD. A propos, Messieurs, j'ai oublié de vous montrer ce matin ce tableau dont je vous ai parlé, & que je veux faire exécuter en marbre à *Hagley- Park* dans une grotte délicieuse. Que dites-vous, Monseigneur, de cette idée ?

M. FABRETTI. Je dis que c'est fort beau ; mais qu'il est deux heures, deux heures sonnées ; & qu'à quatre heures de relevée je le trouverai beaucoup mieux.

DIALOGUE VI.

MONSIEUR FABRETTI.

C'ÉTOIT. une grande témérité d'imaginer avec vos seuls Sculpteurs vivans pouvoir balancer tous les nôtres, depuis la renaissance des Arts.

MILORD. Vous vouliez trop légèrement, Monsieur Remi, vous passer de nos Peres, de cette succession respectable de grands hommes, depuis les

Gougeons & les Pilons.

M. REMI. Leur seul mérite est d'être nos anciens.

MILORD. Et d'être aussi vos maîtres. Si pour le goût & la grace vous pouvez en approcher,³⁷ du moins pour le grand & le sublime, Desjardins, Anguier, le Pautre, le Gros & Puget seroient toujours vos modèles.³⁸

M. REMI. A quoi bon tous ces éloges, si toutes leurs forces réunies aux nôtres, ils n'ont pu nous obtenir la supériorité ?

MILORD. Ils ont du moins servi à la disputer.

M. FABRETTI. Il est incroyable qu'ils ayent si longtems suspendu le suffrage de Milord. Le Bernin,³⁹ l'Algardi, Rossi, Guillaume Della Porta, ne l'avoient pas ébranlé ; mais Michel-Ange a paru, & le combat a fini.

M. REMI. C'est une chose inique d'avoir plutôt cédé aux Hercules Florentins, qu'aux Venus Françaises.⁴⁰

M. FABRETTI. J'ai vu le moment on elles l'emportoient sans cette attaque de Florentins faite si à propos.

MILORD. Non, Monseigneur, il faut plus de ressorts pour élever l'ame que pour la séduire ; & je n'ai jamais comparé la ceinture de Venus à la foudre de Jupiter. Si j'ai hésité, c'est que la France a aussi ses Hercules : ils ont fait des hommes, des héros & même des géants, & si l'Italie l'a emporté, c'est parce qu'elle a des Dieux. Au dernier coup de ciseau donné par Michel-Ange à son Moyse, il dut tomber à ses pieds, comme cet ancien sculpteur à ceux de Jupiter, & trembler à la vue de son ouvrage : au reste, Messieurs, ne prenez pas ceci pour un jugement ; mais pour une opinion demandée, & dites de bonne foi. C'est le sort des choses humaines, où souvent la difficulté de poser des bornes fixes, rend à chacun le droit de suivre son goût & son sentiment. Si les François ne reconnoissent pas les Italiens pour leurs maîtres, qu'ils les respectent du moins comme leurs aînés & leurs guides : maintenant, Monsieur Remi, ne nous reste-il plus rien à voir.

M. REMI. Voilà encore une statue qui nous avoit échappé.

M. FABRETTI. C'étoit une pièce assez indifférente au procès. Quel est donc ce sujet ?

MILORD. Vous ne reconnoissez pas Pirrha, à ces pierres qu'elle jette pour peupler l'univers.

M. REMI. Elle est destinée pour M. le C. Gl.

M. FABRETTI. Dic ut lapides isti, panes fiant.

M. REMI. Je vais, si vous le voulez bien, me procurer un petit dédommagement, & notre gravure va un peu me vanger de la sculpture Italienne.

MILORD. Ah parbleu, Monsieur Remi, vous vous y prenez mal dans ce moment-ci, & je deviens partie.

M. REMI. Comment, Milord, ce début est bien. brusque.

MILORD. Il ne l'est pas encore assez. Notre belle édition de l'Arioste de Baskerville ; eh bien ils l'ont polluée par de maudites vignettes de ce pitoyable Eis... j'avois défendu expressément qu'on l'employât : mais je me suis si fâché, que pour les derniers chants, il n'y aura rien de sa façon ; il y a longtems qu'il nous infecte de ses desseins : mais nous venons de le bannir honteusement de toutes nos presses.

M. REMI. N'en parlons plus, il y a d'autres dessinateurs

MILORD. N'allez pas encore me citer votre Grav.. son Tasse, son Corneille & ses nombreuses infamies.

M. REMI. Il est défunt le pauvre homme, son ame est en paradis.

MILORD. Le purgatoire ne sert donc de rien en France, & ses vignettes, & ses tristes culs- de-lampe auront donc été faits impunément : mais ne troublons pas les cendres des morts.

M. REMI. Voici des vivants dignes de vous occuper.

MILORD. Point du tout. Ils n'auront pas leur article à part. C'est un honneur qu'on ne doit pas leur faire. Pour abréger, faisons un balot de tout-ça, deux paquets des graveurs & des dessinateurs. Les premiers n'ont que

de la main, des hachures & du poli ; & les autres un peu d'agencement & quelque gout.

M. REMI. Je vous abandonne les petits graveurs de petites vignettes ; mais pour les dessinateurs & les graveurs d'histoires, ils méritent, je crois, un peu plus de détails. Monsienr de Saint Aub. par exemple.

M. REMI. De petites vignettes, ou de petits desseins d'un trait maigre & sec n'agrandiront pas son talent. Il pourroit graver avec quelque goût ; mais pour se faire distinguer, qu'il nous donne de grands sujets.

M. REMI. En voici d'autres dont vous n'aurez pas aussi bon marché. L'agréable le Ba... le moëlleux Alia..

MILORD. Pour l'agréable le Ba... il devrait bien sçavoir que les teniers plaisent sur tout par la touche & les effets, & que lui ne rend que les sujets, qui à la longue sont fastidieux. Pour le suave Alia.. qu'il s'en tienne à sa place Maubert, & qu'il ne vienne pas nous faire des bergeres.

M. REMI. Effectivement, il devrait les abandonner au suave l'Emp. dont voilà un charmant morceau d'après Monsieur Pie...⁴¹

MILORD. Comment est-ce qu'on le grave ? La plaisanterie est assez bonne. Qui croiroit qu'on eut jamais pu si bien assortir un pinceau & un burin ?

M. REMI. Monsieur le Vas. a un peu plus de goût dans le choix de ses originaux.

MILORD. C'est quelque chose ; mais il est trop froid & trop égal.

M. REMI. C'est un défaut que vous ne trouverez sûrement pas dans notre profond Beauv...⁴²

MILORD. Le profond Beauv... . aura beau creuser avec indiscretion le cuivre destiné à défigurer les belles couseuses du Guide ; ses têtes n'en seront pas moins lourdement dessinées, & la finesse & les caracteres de l'original absolument travestis. Le Guide n'est pas fait pour son burin, qu'il laisse-là les géans. Les Raoux on les lui permet, mou, rond & peu sçavant, il est plus à sa portée. les teintes de ce Peintre sont cependant

finer & légères ; qu'il nous en donne donc une estampe moins noire que la lecture Espagnole : car quand on a vu le tableau argentin de Vanloo, on ne peut soutenir cette gravure, où tout jusqu'au plus léger nuage est maussadement chargé de noir.

M. FABRETTI. Je suis tout étonné de vous entendre. Je croyois qu'il n'y avoit que la France pour les vignettes & la gravure.

M. REMI. Pour la fécondité du moins on ne peut pas nous la contester. Tout est plein de nos vignettes : Ei... en une serrée en rempliroit un in-folio.

MILORD. Je croyois que cet Ei... ne reparoîtroit plus. Qu'il en remplisse s'il veut les almanachs & les livres bleus.⁴³

M. FABRETTI. Effectivement, je n'en serois pas étonné ; car on met des gravures partout.

MILORD. On fait mieux : on envoie chez un auteur un paquet d'estampes pour écrire d'après.⁴⁴

M. REMI. Rien n'est sûr avec Milord. La possession la plus paisible n'est plus un titre. Monseigneur nous rendoit hommage....

MILORD. C'est qu'il ne vous connoît pas.

M. FABRETTI. J'admirois un peu sur parole ; mais depuis que j'ai vu, je deviens moins admirateur.

MILORD. C'étoit un préjugé ; car posons des principes, Monsieur Remi, & vous concluez vous-même. y a-t-il deux manieres de rendre les formes & les passions ? la nature n'est-elle pas une ? A présent tous ces petits desseins qui vous paroissent charmans, aggrandissez-les, & vous verrez les incorrections devenir monstrueuse. Si les Jules Romains, les Poussins les eussent fait...

M. REMI. Nos Messieurs ne sont pas Peintres, ils ne sont que dessinateurs.

MILORD. Ni l'un ni l'autre.

M. REMI. Vous exceptez du moins l'immortel Monsiennr Coc.

MILORD. Je n'excepte personne. Car dans Lucrèce, son histoire de France, & l'Arioste dont je vou parlois tout à l'heure, il y a quelques jolies idées, quelques compositions heureuses. Mais pour le reste, le passage du petit au grand rend tout difforme ; rien n'y soutient cette pierre de touche, ni les plans ni les raccourcis, ni les effets.

M. FABRETTI. Malgré tous ses défauts, nous n'avons rien en Italie qui le vaille.

MILORD. Vous ne connoissez pas toutes vos rithesses.

M. REMI. Voulez-vous être plus Italien qu'un Itaien lui-même ?

MILORD. Je suis Anglois pour notre chere liberté ; nais de tous les pays pour le reste. Monseigneur ne vous céderoit rien, s'il connoissoit ce brave Cipriani. Plut à Dieu qu'il eut tout dessiné, & l'Arioste seroit un chef-l'œuvre en tous points ; correction, caractères, expression, out s'y trouve pour la gravure, Bartholozzi l'a rendu comme un ange. Il y a aussi un Porp.... qui pour les grands sujets, est un graveur de la plus grande espérance. Ainsi, Monseigneur, voilà de quoi n'être plus si modeste.

M. REMI. Observez que la comparaison n'est pas uste, & que Cipriani est un Peintre.

MILORD. Parce qu'il est Peintre vous lui permettez le sçavoir dessiner, & s'il n'étoit que dessinateur vous rouverriez bon qu'il ne le sçut pas. Voilà précisément 'origine du mal : C'est ce que chez vous les dessinateurs ont une classe à part ; que vos grands Artistes fassent les lesseins. Si j'avois un livre à embellir, ce ne sont pas vos Mar... vos Mon...⁴⁵ vos Coc... mais vos preniers Peintres & Sculpteurs à qui je m'adresserois.

M. FABRETTI. Vous feriez comme on faisoit autrefois ; les Guides, les Carraches ornoient souvent nos ivres : aussi leurs plus petites vignettes sont des études pour es Artistes.

M. REMI. Vous me trouvez bien tenace ; mais je ne me rends pas encore sur l'article de M. Coc.. vous avez cité bien des choses qui ne sont pas ici ; ne le jugez, je vous prie, que sur ses charmans desseins destinés pour le Télémaque.

MILORD. Ces compositions ne sont pas sans quelque mérite, mais vous voyez qu'elles sont si chargées de figures, qu'elles ont plus l'air d'une portion de dessein, que d'un sujet entier. D'ailleurs avec ce seul talent de dessiner du petit, il ne sçait pas donner à chaque figure son caractère propre. Elles se ressemblent toutes par-là, ainsi que par les formes.

M. FABRETTI. C'est un défaut dont un Peintre habile sçauroit se garantir, & ce seroit bien plus essentiel que l'art de faire de petits desseins bien froidement finis.

M. REMI. Puisque vous enlevez le crayon à tous nos illustres, le burin restera du moins aux graveurs.

MILORD. Pas plus : & qu'il leur tombe des mains, en voyant les Audrans, les Drevets, les Edelinck, les Paillis, & c. pour traiter comme eux les grands sujets, il faudroit suivre la même route. C'est par l'étude de l'antique & de la nature qu'ils avoient appris à rendre leurs originaux. Tout ce qui n'est pas dessein & sentiment en gravure, n'est qu'un mérite superficiel. Que vos modernes cherchent donc plus à sentir qu'à polir, & qu'ils ne croient pas dédommager du *rendu*, par la petite exactitude & le froid ménagement des foibles : mais nous voilà depuis bien longtems sur ce sujet, je crois que tout est fini.

M. REMI. Actuellement que vous avez tout vu, je voudrois bien sçavoir l'idée que Monseigneur rapportera de nous en Italie. Quelle est l'impression générale, le jugement qui lui reste sur notre école.

M. FABRETTI. Il ne peut être que flatteur. L'opinion de Milord sur vos sculpteurs est devenue la mienne. Ce n'est que parmi nos anciens que nous pouvons leur trouver des rivaux. Vous avez eu les plus grands hommes & si nous l'emportons sur eux, ce n'est que par un seul.⁴⁶ La génération actuelle soutiendra l'honneur de votre Acalémie, si toujours en garde contre la maniere, elle cherche rendre la nature avec choix, grandeur & simplicité : vous êtes dignes de vos peres, & nous ne le sommes plus les nôtres.

M. REMI. Voilà donc un article convenu. Sur la Peinture, devons-nous attendre les mêmes hommages ?

M. FABRETTI. La Sculpture est un art dont le résultat est plus parfait que celui du Peintre : partout on peut mesurer & vérifier parce que tout est réel & palpable ; ulieu qu'en Peinture tout est sujet à erreurs, parce que ien ne s'y rend sans raccourcis ni perspective. Malgré les ables sur la peinture Grecque, leurs sculptures valaient ûrement mieux, parce que la couleur, les effets sont n outre des difficultés que les Peintres ont à vaincre ; insi vous ne devez pas attendre les mêmes compliments.

MILORD. Laissons les compliments.

M. FABRETTI. Il est étonnant combien il y a e variété dans les talents de votre école ; ruines, paysages, sujets domestiques, tout est traité supérieurement.

MILORD. Je ne sçai pas par où finira ce détour..

M. FABRETTI. Vous avez un grand nombre d'Artistes estimables. Nous avouerions sans crainte les Gre... les Ver... les Char... & c. & leurs chefs-d'œuvres feroient les délices de nos petits cabinets.

MILORD. Et qu'est-ce qui feroit les délices de vos grandes galeries ?

M. FABRETTI. Vous voyez, Monsieur Remi, que malgré les critiques que je me suis quelquefois permises, je me prépare à vous rendre en Italie un juste témoignage. Milord, quels sont vos projets pour la soirée ?

MILORD. Vous vous mocquez de nous. Monsieur Remi vous demande tout franchement votre opinion sur l'école Française, & vous prenez des détours, vous parlez ruines, paysages & l'histoire, l'histoire n'est donc rien ? Mes seuls projets sont de vous entendre sur ce point.

M. FABRETTI. Le silence est une maniere de parler.

MILORD. Cette maniere est trop discrète pour le moment.

M. FABRETTI. Il est difficile d'être honnête & vrai en même tems.

MILORD. Il suffit d'être vrai. Allons des crudité si elles sont nécessaires.

M. FABRETTI. Je vous avouerai donc qu'avec de mauvais tableaux, vous avez cependant d'habiles gens a si le bon goût régnoit en France, vous

pourriez avoir de l'histoire.

MILORD. Ceci vraiment est un peu plus clair, Jt va assez droit au fait.

M. REMI. Pour avoir un jugement fixe sur les différentes parties : je vous prie, d'abord sur la composition....

M. FABRETTI. Je crois que sur la composition vous n'avez que des idées, des choses d'agréments, des riens de goût & d'agencement, plus d'attention à éviter de petits défauts que de recherches des grandes beautés : la crainte d'un angle droit, d'une légère simétrie occupe plus que l'expression d'une grande scène. Enfin il y a plus de *convenu* que de véritables principes, & c'est la source de l'éternelle monotonie, de ces tableaux de l'École militaire qui ont l'air d'être composés par le même homme.

M. REMI. Et sur les autres parties, trouvez – vous, par exemple que sur le dessein nos Artistes sentent l'antique ?

M. FABRETTI. C'est un des points qui m'a le plus notablement scandalisé. Ils ne sentent ni l'antique ni la nature. Aulieu de puiser dans cette source la correction, la grandeur & la vérité, ils cherchent plutôt à se procurer une certaine tournure de forme & un certain goût de dessein.

M. REMI. Il y a un mot consacré pour cela, Monseigneur, c'est une routine de donner ce qu'ils appellent *le tour à la figure*. Cette pratique a bien son mérite ; ils ont ce feu, cette décision, & cette vérité qu'accompagnent l'exacte imitation de la nature.

M. FABRETTI. Vous vous trompez, ils n'ont rien de tout-ça. L'Espagnolet & le Caravage écoient vrais, parce que scrupuleux imitateurs, ils n'avoient d'autres incorrections que celles de la nature, & la rendoient sans choix, telle qu'elle étoit : mais dans votre école, ils n'ont pas cette vérité même dans les incorrections, parce qu'ils ne copient pas la nature avec précision, mais selon les idées qu'ils s'en font.

M. REMI. Il y en a cependant plusieurs qui connoissent les formes & copient la nature avec vérité.

M. FABRETTI. Oui, mais alors sans choix & sans grandeur : j'avoue que quelquefois ils placent le modèle dans leurs tableaux ; mais c'est toujours le même homme que vous retrouverez partout.

Pour les *caractères*, ils sont perdus. Ce n'est pas par eux qu'ils distinguent les rangs & les qualités. Un Roi, un Soldat, un Pontife, ont la même figure.

Pour l'*expression* je ne vous en parle pas. De même que leurs *caractères* ne sont que dans les habits, leurs *passion* ne sont pas dans l'ame. Le Dominiquin qui connoissoit cette ame, avoit un langage pour rendre ses mouvemens & leurs nuances ; il en pénétoit toutes ses figures, & dans les attitudes les plus simples, elles exprimoient les sentimens les plus profonds : mais vos Artistes ne sçachant pas ainsi répandre une passion dans toute la personne, elle devient locale. Ils ont lu quelque part que l'indignation se rend par le sourcil froncé, l'étonnement par la bouche ouverte, la modestie par les yeux baissés ; avec cette recette, ils exécutent des grimaces, & voilà ce qu'ils appellent exprimer des passions.⁴⁷

M. REMI. Je crois que sur le coloris on peut vous interroger avec plus de confiance.

M. FABRETTI. Montrez-moi donc de la chair, car on en voit bien peu ici. Pour toute expérience, prenez un Vénitien, & portez-le tout au tour du salon ; comme vous verrez fuir & tomber à l'approche toutes les enluminures. Ils ne colorient pas sur le même principe qu'ils ne dessinent point. Tout sort de l'imagination. L'un est jaune, l'autre rouge ou gris, selon son goût, & la nature n'est nulle part.

Quoique les Romains ne soient pas à citer, nous sommes sur cette partie moins éloigné que vous : un coloris nul est plus près de la nature qu'un coloris systématique. Nos maîtres ont débuté par la forme, le caractère & l'expression, & comme la nature est immense ils n'ont pu aller jusqu'au bout. Ce qu'ils n'ont pas étudié, ils ne l'ont point assuré, le laissant comme une pierre d'attente, une chose à revoir : & Raphaël écrivoit quelque tems avant sa mort, qu'il alloit désormais travailler à faire de la chair.

MILORD. Cependant pour la couleur il auroit pu citer sa transfiguration, & quelques figures au Vatican, qu'un Vénitien ne désavoueroit pas.

M. FABRETTI, Pour le clair- obscur il ne l'entendoit pas.

M. REMI. Les seuls Vénitiens l'ont entendu.

M. FABRETTI. Oui pour chaque groupe en particulier, mais pour l'effet général d'une grande machine, je vous avouerai, sans préjugé national, que les Flamans sont souvent leurs maîtres.

M. REMI. Je suis fâché de ne pas vous voir mieux disposé sur le coloris que sur la forme, car on trouve assez généralement que nos tableaux font de l'effet : on en est frappé, on s'arrête.

M. FABRETTI. Comme à mon arrivée à Paris, j'étois frappé des visages de carmin, des cheveux d'or, des sourcils d'ébène, des gorges de blanc d'Espagne. Ce n'étoit pas l'admiration & l'étonnement du beau, mais sa singularité. Ce débordement de jaune & de rouge, ce cliquetis de couleurs ne sont pas faits pour séduire ; on s'arrête un moment pour s'enfuir à jamais.

Vous avez voulu de la franchise, Monsieur Remi, en voilà. Je ne juge que ce salon, j'imagine qu'ailleurs vous mériteriez plus d'éloges.

MILORD. Ailleurs vous courriez grand risque de rencontrer la même peinture.

M. FABRETTI. Après avoir admiré l'ancienne peinture Française, je ne sçai comment on a pu tomber à la nouvelle. Pour remonter aux causes, vous qui connoissez si bien cette école, vous devriez bien, Milord, me dire quelque chose sur sa marche,

MILORD. Sans remonter à François premier,⁴⁸ qui appella les Primatices & les Rossi, pour venir fonder la Peinture en France. Prenez pour son premier âge ce siècle célèbre où tous les arts & les sciences se développèrent à la fois comme une seconde renaissance ; Poussin, le Brun, le Sueur, Mignard, & c. font la première époque, & l'âge d'or de la Peinture. On n'apperçoit pas dans leurs ouvrages une grande

connoissance de la couleur & des effets, le pittoresque des compositions s'y trouvoit plus par hazard que par principes. Leur but seul étoit de rendre le sujet, & l'expression générale de la scène. Outre la plus grande poésie dans l'invention, on reconnoissoit dans les caractères, les expressions & les draperies, le goût & les recherches des Raphaëls & des Carraches. Quelqu'uns tels que Blanchard, & quelquefois Bourdon & la Hire se distinguoient par la couleur & rappelloient l'école de Venise.⁴⁹

A cet âge succédèrent les Boullognes, les Coypels,⁵⁰ Jouvenet, la Fosse, & c. Les premiers tenoient encore au premier tems, & se ressentoient de l'antique & de l'école Romaine, dont les Coypels déchurent, en conservant cependant de belles idées dans leurs compositions, & de la finesse dans leurs expressions. Jouvenet ne rendoit pas les passions, mais dessinateur fort, quoique sans choix dans ses formes, grand & fougueux dans ses compositions. Son goût pour la marche pittoresque lui fit souvent sacrifier le caractère propre du sujet. Son pinceau fut fier, mais égal. Il eut du goût dans le jet de ses draperies, mais peu de variété dans leurs plis. La Fosse, coloriste chaud & maniéré, compositeur ingénieux, plein de goût pour les agencemens, sans quelques partisans des anciens auroit fait oublier dans l'école la noblesse, la grace & le choix des formes, la vérité des étoffes & le charme du pinceau ;⁵¹ mais il prépara le troisieme âge, dont les principaux chefs furent le Moyne & Detroy ; dès-lors le goût antique fut ouvertement abandonné. Le seul Carle Vanloo conserva au milieu de la contagion un stile assez grand, des plans simples, des mouvemens & des draperies vrais. S'il fait désirer une marche plus vive, des caractères plus forts, une couleur plus piquante, du moins n'eut-il rien de faux. Jusque-là l'école de Paris, celle de Rome & de Venise, n'étoient que différentes vues de la nature, elles avoient des principes communs. Mais on vit se préparer une nouvelle Académie, une composition, un dessein, un coloris purement françois ; enfin Bou... en devint le fondateur. Les grands maîtres étoient trop froids, la nature trop sévère & trop simple pour son génie, il inventa une couleur & des formes nouvelles.

M. REMI. Voilà effectivement l'auteur de tout ce que vous voyez, & son histoire est celle de la Peinture.

M. FABRETTI. J'ai cependant vu de lui des croquis délicieux.

M. REMI. Tout le monde couroit après ses ouvrages.

MILORD. Sûrement, toutes les femmes vouloient un boudoir de sa façon ; parce qu'effectivement jamais mortel ne groupa mieux deux ou trois amours, quelques bergeres, ou quelques nymphes.

M. REMI. Il est vrai qu'on n'a jamais mieux entendu la composition.

MILORD. *Composition* ! ce mot veut qu'on l'explique. Quand je dis un boudoir, un dessus de porte, je ne dis pas une galerie, ni un plafond.

M. REMI. Nous avons de grands sujets de lui.

MILORD. Sans grandes idées & sans principes, il avoit le goût, l'instinct le plus heureux, & cela suffit pour de petites choses : mais il faut bien d'autres moyens pour faire menacer Neptune, & tonner Jupiter. Quand il s'est égaré dans de grandes machines, son génie sans nerf & sans caractère n'étant qu'aimable & gracieux, vouloit l'être par-tout, dans des martyrs, comme dans les amours de Psyché.

M. REMI. J'avoue que ce n'étoit le Peintre ni des Héros, ni des Dieux, mais bien celui des Graces.

MILORD. Pas du tout. Il avoit de la grace, mais point des graces, qui simples, nobles, répandues dans toute la nature sont dans la forme, l'expression, le caractère & tous les mouvemens. C'étoit sans doute celles d'Appelle dont héritèrent le Corrège & l'Albane ; mais Bou. n'avoit que la grace d'attitude & d'agencement, & dans les ajustemens un désordre, un chiffonage qui n'étoit que plaisant.

M. REMI. Il faut donc s'en tenir à ses desseins dont parloit Monseigneur.

MILORD. Vous le faites parler. Il a dit des croquis, où l'on se contente du pittoresque & de l'agencement, qui étoit son seul talent. Dans un dessein on peut montrer les grandes parties ; Je les supposois sans les voir dans les légères esquisses de Monsieur Bou... parce que frappé des jolies choses qu'on y rencontre, & les joignant à sa réputation, je croyois qu'il avoit tout

dans l'exécution : mais dans son coloris y avoit- il quelque chose à remarquer ?

MILORD. Je vous en ai dit assez. Imaginez ce qu'il peut être. Quand on peint de tête, on est idéal sur tout : on fait des chairs de fantaisie. Monsieur Bou... n'empruntoit que de son imagination, sans études, sans observations, toujours prêt à peindre ; il n'y a pas de maison où il n'y ait quelque chose de lui.

M. FABRETTI. J'imagine que les Artistes devoient du moins le fuir comme un pestiféré.

MILORD. On ne vouloit être armé Peintre que par lui. Jamais école ne fut plus nombreuse ; vous devinez bien le plan & la marche des études ; on ne s'amusoit pas aux longs préliminaires. Je vous dirai en somme qu'on ne dessinoit que lui,⁵² qu'on fardoit la nature aulieu de l'imiter, & que l'antique & les anciens maîtres sévèrement bannis, la Peinture étoit en entier livrée au goût & à l'imagination. L'art ainsi simplifié, dépouillé de la sévérité des règles trouvoit plus de sectateur, & les jeunes Artistes entroient en foule dans cette carrière facile, qui les prématurant, les rendoit maîtres de si bonne heure. Comme le goût est un présent de la nature, quelques-uns se trouvoient peintres en prenant le pinceau & créaient sans avoir rien appris. Alors on n'entendit plus retentir dans l'école que composition pittoresque, agencement, liberté, franchise, agrément, gaïté de coloris ; & l'on appella froid & pésant ce Dominiquin, qui les yeux bien ouverts craint que le trait ne lui échappe, médite une expression, plus long à concevoir qu'à produire, tremble de manquer la nature, & de lui substituer ce qu'elle ne montre pas. Voilà enfin l'époque du faux esprit, du bavardage & du galimathias en peinture : car vous sçavez, *ut Pictura poësis erit.*

M. REMI. Je n'entend pas ce latin-là.

M. FABRETTI. Il veut dire qu'un habile homme ne parle qu'après avoir médité ; qu'un rimeur facile plein de mots & vuide de pensées, est comme un Peintre sans étude ni réflexion ; qu'il est aisé de barbouiller, mais difficile d'écrire ; qu'un bavard parle aisément par impuissance de se taire,

comme un Peintre peinture facilement quand il ne connoît pas la difficulté de peindre.

M. REMI. Voilà bien du françois pour si peu de latin.

M. FABRETTI. Je suis étonné du progrès de la contagion, malgré le commerce avec Rome.

M. REMI. Ce n'est plus que par forme qu'on y va, & vous le voyez bien. S'apperçoit-on de ce voyage ?⁵³

MILORD. On part d'ici avec des idées arrêtées & des systèmes, & Rome ne peut plus les instruire.

M. FABRETTI. Il y a un séjour de plusieurs années qui ne peut pas être inutile.

M. REMI. J'ai oui dire qu'il étoit rare de trouver, nos jeunes gens au Vatican, au Palais Farnèse.

M. FABRETTI. Cela n'est pas possible.

MILORD. Je veux être condamné à ne voir que leurs tableaux de ma vie, si vous trouvez dans leurs porte-feuilles une étude d'après Raphaël, ou les Carraches.

M. REMI. Il est étonnant, Monseigneur, que vous ne sçachiez pas ce qui se fait chez vous.

MILORD. Messieurs les Italiens sont comme ces maîtres de maison, si contents de leur personne, que quand on les persifle, ils croient que c'est un hommage qu'on leur rend. Dites-lui franchement ce qu'on pense ici de leur école Romaine.

M. REMI. Pour remonter à la source : il y a quelques vrais adorateurs qui ne jurent que par l'antique & l'Italie ; mais vous sçavez que les élus font le petit nombre. On cite quelques morceaux célèbres, le reste passe pour bien froid & bien sec, & l'antique tout antique qu'il est, a ses Pie... ses...

M. FABRETTI. Il ne les a pas, & leur médiocrité, selon votre Comte de Caylus, est même respectable, parce que c'est toujours la nature plus ou

moins bien rendue selon les talents de l'Artiste.

MILORD. Laissez l'antique, rapprochez – vous, Monsieur Remi, parlez-lui des Italiens.

M. REMI. Si vous en demandez des nouvelles, on vous en dira du bien, parce qu'on est honnête ici comme ailleurs ; mais vous voyez par les tableaux qu'on n'en pense pas ; & à parler à cœur ouvert, je vous dirai que c'est de la vieille école, du stile suranné, de la décrépitude en peinture.

M. FABRETTI. *Cosperto di Bacco*, les Raphaels, les Dominiquins, les Carraches !

M. REMI. Pour les plus respectueux, leurs ouvrages ne sont que des matériaux, qu'on ne peut mettre en œuvre qu'en leur donnant *le tour*.

M. FABRETTI. Quand un Artiste se présente à l'Académie, on ne lui demande pas quelques mots de profession de foi sur nos chefs-d'œuvres.

M. REMI. Vous avez oublié les mots propres ; nous les avons cependant assez répétés. *Tartouillis, torcher, les lâchés, ragoût de couleur, donner surtout le tour* ; voilà ce qu'il ne faudroit pas oublier pour nous entendre.

M. FABRETTI. Le peu de Romains qu'il y a parmi vous s'oppose du moins à la corruption générale.

M. REMI. On ne les écoute pas.

M. FABRETTI. J'ai pourtant oui parler d'une réforme, & les portes de l'Académie sont fermées hermétiquement depuis deux ans, on ne doit les ouvrir que l'année sainte.

MILORD. Cette clôture ne remédie à rien, si on ne va pas à la racine du mal, il faudroit ce qu'on appelle, écheniller, pour réparer cet heureux tems de paix & de facilité où tout le monde étoit de l'Académie.

M. FABRETTI. L'époque est-elle ancienne ?

M. REMI. Ce fut sous Monsieur Bou. premier Peintre du Roi.

M. FABRETTI. Je croyois que les Peintres de genre ne pouvoient jamais prétendre à ce titre.

MILORD. Il étoit Peintre d'histoires, & des plus grandes histoires anciennes & modernes, grecques, latines, égyptiennes, prophanes & sacrées.

M. REMI. Ne lui reprochez rien ; ce n'étoit pas lui qui s'en mêloit, & Monsieur Coch. seul faisoit la bésogne.

MILORD. Comment, un Estampier jugeoit la Peinture !

M. FABRETTI. J'ai lu de lui un voyage d'Italie, où quoique ses jugemens particuliers soient mauvais, cependant sur le goût des écoles, il n'a absolument pas mal copié ce que nos habiles auteurs en ont écrit.

MILORD. Si je m'en souviens bien, il ne fait pas trop de cas de l'école Romaine.

M. FABRETTI. Il n'en parle presque pas, par une sage défiance, un respect....

MILORD. Le respect est bien imaginé. Ces Messieurs vous respectent fort peu.

M. FABRETTI. Cette réforme de l'Académie est cependant un hommage qu'on nous rend.

M. REMI. Vous n'avez pas saisi, Monseigneur, l'esprit de cette réforme. Ce n'est pas pour fermer l'entrée à cette nuée de monoyeurs, de peintureurs en grand, en petit, en miniature, en émail ; le vrai but est de faire une faveur de ce qui devoit être une justice. Monsieur Pie.... se ménage par-là des graces à accorder, parce que c'est par lui, & non par les talents qu'on peut entrer dans l'Académie ; car lorsque les Bon... les Jol.... les Tar.... frappent à la porte, les deux battans leurs sont ouverts.

MILORD. C'est une playe de l'Égypte que cette école de Monsieur Pie...⁵⁴

M. FABRETTI. J'avois cru que c'étoit pour que Rome & les anciens revinssent en honneur.

MILORD. Mon Dieu ! laissez-là Rome & les anciens. Les préjugés nationaux ne peuvent donc se dépouiller ? Le seul moyen de vous en tirer, Monsieur Remi, est de lui dire les gros mots. Si Raphaël venoit en France seroit-il de l'Académie royale de Peinture ?

M. REMI. La réponse est aisée, il n'est pas coloriste, & vous sçavez qu'on veut de la couleur.

M. FABRETTI. Mais il est dessinateur.

M. REMI. Tant que vous voudrez : mais il auroit contre lui tous ceux qui ne le sont pas ; c'est assurément le grand nombre, puisque selon vous, nous ne dessinons pas.

MILORD. Voilà donc l'école Romaine expédiée ; & le Titien seroit-il plus heureux ?

M. REMI. Bien moins. Il est incorrect, & trouveroit contre lui tous les prétendans au dessein ; mais ce moyen ne seroit qu'auxiliaire, & la couleur suffiroit pour le bannir. Vous trouvez que la nôtre est idéale, la vraie n'est donc pas l'académique. Le Titien n'a pas ces tons neufs & pétillans qu'on a trouvé depuis ; & vous voyez dès-lors qu'il n'auroit de ressource qu'à l'Académie de Saint Luc.

MILORD. Ceci vous embarrasse ; vous êtes étonné.

M. FABRETTI. Je crois que vous vous entendez pour me turlupiner.

M. REMI. Je ne suis pas ici, Monseigneur, pour vous en imposer, & les tableaux que vous voyez sont à l'appui de tout ce que je dis.

M. FABRETTI. Je ne puis me le persuader. Notre cause est trop liée à celle de vos propres grands hommes, puisque les Poussins, les le Bruns & les le Sueurs sont en honneur parmi vous. Vous imitez sûrement l'admiration que ces grands Artistes avoient pour les nôtres.

M. REMI. Vous auriez en effet toute raison de vous plaindre ; mais ils n'ont pas de préjugés, & traitent les nationaux comme les étrangers.

M. FABRETTI. On ne se prosterne donc plus devant ces génies, dont on devoit dire comme Quintilien de Cicéron, qu'on n'est Peintre qu'à mesure

qu'on a du goût pour eux.

MILORD. Encore un coup, Quintilien & Cicéron ne vous seront pas ici d'un grand secours. Une bonne fois pour toutes, gravez-vous bien dans la mémoire que cette ancienne admiration, ces hommages pour votre école, sont mises au rang des vieilles erreurs. Vous êtes à Paris & point à Rome.

M. FABRETTI. Nous n'avons pas besoin de leurs suffrages pour notre gloire.

MILORD. Ils n'ont pas besoin des vôtres pour être employés, & faire des tableaux comme vous voyez.

M. FABRETTI. Les Zoïles ne font qu'ajouter à la gloire d'Homère, & les Dieux n'entendent pas de l'olympé les cris de leurs obscurs blasphémateurs.

MILORD. Oh oh ! Voilà de l'épique & du sublime.

M. FABRETTI. Nous n'en avons pas moins des chefs-d'œuvres, malgré les absurdités des borgnes & des aveugles.

MILORD. Ceci approche plus de la prose & sent son discours familier.

M. FABRETTI. Voilà un bien mauvais ton de plaisanterie.

MILORD. L'humeur vous gagne à ce qui me paroît, & vous avez besoin de prendre l'air, allons faire un tour de Palais Royal..

DIALOGUE VII.

MILORD.

EH bien, Monseigneur, commencez-vous un peu à vous remettre ; le grand air est souverain en pareil cas.

M. FABRETTI. Je n'avois pas besoin de ses bons effets.

MILORD. J'entre dans votre peine. Je conçois qu'il est dur à un certain âge d'être obligé de recommencer & après avoir admiré les anciens d'en venir aux Pie... & compagnie : mais il n'y a rien de désespéré & vous pourrez vous mettre sur le courant.

Vous êtes jeune encore & l'on peut vous instruire. Racine.

M. FABRETTI. Il est bien permis à la fin de montrer quelque chaleur.

MILORD. Cela est vrai, vous vous conteniez dans le commencement ; vous me laissiez la bésogne tant que vous croyez votre Rome en sûreté & que cette indifférence pour les anciens n'étoit que le vice de quelques Artistes : mais quand vous avez vu que c'étoit un système, un dogme académique, alors le sang-froid a disparu, & nous avons changé de rôle.

M. FABRETTI. Mais il me semble que dès le commencement vous avez encore plus....

MILORD. Pour nous autres Anglois, nous n'avons pas de prétentions d'école, ou plutôt nous ne devrions pas en avoir.⁵⁵ L'habitude d'ailleurs d'être brusque, & d'appeller les choses par leur nom, fait qu'on appelle un

chat un chat, & Pie un barbouilleur ; ce sont-là nos menus propos, nos conversations les plus simples ; mais pour vous a autres Italiens à tournures & à périphrases, c'est plus étonnant & je ne m'attendois pas que le feu prit aux poudres si rapidement. N'est-ce pas, Monsieur Remi ?

M. REMI. Franchement, Milord, la proposition du 1 Palais Royal est venue fort à propos.

M. FABRETTI. Pourquoi donc, le zèle pour les Arts vous déplaîroit-il ? Trouvez-vous que l'école Françoisise gagne au goût actuel ?

MILORD. Je ne sçai si elle y gagne, mais nous y gagnons beaucoup. Grace à ce genre-là, les étrangers a ont bien fait leurs affaires à Paris. Nous l'avons dépouillé, & vous ne trouveriez pas chez les marchands un tableau un peu capital des maîtres d'Italie.

M. FABRETTI. Je le crois bien, tous ceux qui en possèdent n'ont garde de s'en défaire.

M. REMI. Ce n'est pas la raison ; on les vend comme tristes & tenant une place énorme, & on met vingt petits Flamans à la place qu'occupoit un grand vilain Guide, ou un Raphaël.

MILORD. Vous n'avez pas même à vous plaindre, ils y vont de bonne foi, & ne sont pas plus attachés aux François qu'aux Italiens. S'il y a un beau le Sueur, un le Brun, fut-il dans une Église,⁵⁶ il est aisé de se le procurer. Il y a un Bourdon & un Blanchard à Notre-Dame, qui j'espere, ne m'échapperont pas.⁵⁷

M. FABRETTI. Il y a cependant ici des amateurs du vieux stile, & j'ai oui parler de superbes galeries.

MILORD. Celle de M. le Duc d'Orléans est admirable, & je ne sçais si vous avez mieux en Italie ; mais ce n'est qu'une.

M. FABRETTI. J'ai aussi depuis très-longtems entendu parler de celle de Monsieur le Baron de Thiers. N'existe-t-elle pas toute entiere ?

MILORD. Toute entiere, & magnifique, on ne vous a pas trompé.

M. FABRETTI. Nous irons la voir.

MILORD. Je ne m'offre pas pour vous y accompagner ; car les troubles de Pologne ne rendent pas le voyage facile.

M. FABRETTI. Qu'a de commun la Pologne avec cette galerie ?

MILORD. C'est que depuis deux ans elle existe en Russie.

M. FABRETTI. Comment ! elle a été vendue,

MILORD. Presque pour rien. Ce fut comme Brutus à Philippes, le dernier des Romains.

M. FABRETTI. Pourquoi donc tous vos grands Marquis, Princes, Fermiers-généraux & Ducs n'ont-ils pas profité de cette belle occasion ?

MILORD. C'est que vous ne voulez pas nous en croire. Vous mourriez de faim avec la Transfiguration sur le pavé de Paris. On ne vous diroit pas un mot de votre Museum du Capitole. Le cabinet du Baron s'est vendu sans mot dire. Les grands ne mettent pas leur magnificence à ces petites curiosités-là. Personne ne s'est avisé de proposer une souscription, de sonner le tocsing, & les tableaux se sont emballés le plus tranquillement du monde.

M. FABRETTI. Qui est-ce qui a osé vendre cette magnifique collection ?

MILORD. Ceux qui ne l'eussent jamais achetée.

M. REMI. Nous ne sommes pas si aisés à dépouiller sur tous les points, & je vous défie bien de nous enlever nos chers Flamans.

MILORD. Ce n'est pas-l notre ambition, quoiqu'il s'en soit glissé quelques-uns chez-nous ; & Milord *Devanshire* m'a dit qu'il proposeroit à l'ouverture du Parlement un Bill. pour les exclure. Vous pensez bien que je ne serai pas du parti de l'opposition.

M. FABRETTI. Vous êtes encore dans les vieux principes en Angleterre : une fois un tableau dans une famille, il n'en sort plus, à ce qu'on m'a dit.

MILORD. Chaqu'un en rapporte de ses voyages, & les dépose dans sa maison de campagne ; ils y existent autant que la race du propriétaire.

M. REMI. Nous finirons sûrement par le même usage, car vous savez que l'Anglomanie domine ici. Tout le monde veut être Anglois, aller à Londres : il n'y a jamais eu plus de communication.

MILORD. On vient voir chez nous des chevaux & des filles. La ressemblance des deux nations est d'ailleurs aussi parfaite qu'elle peut être. Vos bottes & vos redingottes sont à-peu-près comme les nôtres. Nous sesons en Angleterre autant de cas des François qui viennent prendre nos usages, que des Anglois qui nous portent les vôtres. Nous n'estimons que les gens de tous les pays, Anglois, François, Allemands, Italiens qui favent être des hommes & non des singes.⁵⁸

M. REMI. Revenons aux Flamans : il faut convenir que ce sont de charmantes choses, pour le fini & le piquant des sujets.

MILORD. *Qu'on m'ôte tous ces magots*, dit Louis XIV, à qui on en présentait.

M. FABRETTI. Un grand sujet d'histoire parloit plus à son ame que des pipes & des pots de bierre. On pourroit, si l'on vouloit, en avoir quelqu'uns, mais ce goût ne devroit pas être exclusif. Je crois voir au reste la raison de leur grande vogue ; c'est le bon marché.

MILORD. Il n'y a qu'eux de cher au contraire, le grand genre est pour rien. Avec le prix d'un Wauwermens médiocre, l'on auroit trois ou quatre grands sujets.

M. REMI. Trois ou quatre tout au moins. J'en ai vu Un grand exemple. Dans le tems que le cabinet de M. de Thiers se donnoit, on se battoit à la vente de M. le Duc de Ch... pour mille louis, on n'avoit rien. J'avois des commissions de toutes parts. Imaginez qu'un petit potter avec quelques arbres & un bout de carosse m'échappa à 26900 livres.

MILORD. Est-ce qu'il donnoit dans ce genre là ?

M. FABRETTI. Il n'aimoit que la bambochade.

MILORD. Je croyois qu'il avoit porté de Rome le bon goût, & un cabinet Italien.

M. FABRETTI. Il n'y avoit rien pour lui à Rome. Imaginez qu'à la face du Capitole, on n'avoit chez lui que de la musique françoise, & lorsqu'il nous quitta, il faisoit venir Reb... & Franc... pour nous apprendre à chanter, & Pie... pour nous apprendre à peindre.

MILORD. Je le croyois protecteur des Arts en grand, un homme à monuments, à choses publiques qui restent & immortalisent.⁵⁹

M. REMI. Aussi a-t-il fait de l'immortel ; pas de ces grandes choses ordinaires, telles que Richelieu ou Colbert en ont faites, mais du bien plus surprenant que ça. Une maison merveilleuse, bâtie si rapidement qu'elle tomboit à mesure, sans vuë dans le plus beau pays du monde, sans eau auprès d'une riviere : des montagnes applanies, des vallées élevées : tout allait comme le vent ; les grilles de fer les plus monstreuses arrivoient en poste. C'étoit bien plaisant, & on nous a bien fait rire à Paris.

M. FABRETTI. A Rome ça feroit hausser les épaules.

MILORD. A Londres ça produiroit autre chose, quand ces folies sont faites au depens du public.

M. FABRETTI. D'après ce que vous dites, M. Remi, sur la cherté de ces petits tableaux, il faut des monceaux d'or pour en avoir.

M. REMI. Oui, c'est un goût ruineux, je plains bien le pauvre amateur qui en a la manie. Il court de grands risques, car vous savez ce que c'est qu'un amateur.

M. FABRETTI. C'est celui sans doute, qui suivant la nature & le sentiment a vû toutes les écoles, comme le sage Potamon, toutes les sectes des Philosophes, pour se former d'après les beautés de chacune, un goût pur & délection.

M. REMI. Où avez vous donc pris cette définition ? c'est apparemment en pays étranger ; car dans toutes nos classes d'acheteurs nous n'en avons pas une de cette espèce. Nous les distinguons par amateurs à l'argent, ou sans argent. Amateurs sans connoissance, amateurs d'ostentation, c'est à dire dont les tableaux sont un air plutôt qu'un goût amateurs.....

MILORD. Pour abréger : dites amateurs impromptu, cette classe les renferme tous.

M. FABRETTI. Quelle est-elle donc ?

MILORD. Ce sont ceux qui en tout genre, s'avisant le soir d'être savans dès le lendemain, envoient chercher un brocanteur, un Libraire pour les siffler, & achètent des tableaux & des livres, parce qu'il est bon d'acheter de tout ce qui se vend Si par hazard ils joignent à ce riche fond un voyage d'Italie, dont il rapportent force bévuë, sur tout ce qui s'y voit, ne négligez jamais quand vous les rencontrez de les faire discourir Peinture & Mélodrame. Car pour un quart d'heure, ils sont particulièrement curieux à entendre.

M. REMI. Les brocanteurs sont également curieux de les joindre ; car les amateurs du vieux stile ne sont pas si aisés à attraper. Lors même qu'ils ne s'y connoissent ? que très légèrement, ils achètent les anciens maîtres, dont les tableaux sont connus & suivis de cabinets en cabinets. Vous sentés la difficulté de duper des gens qui sont comme retranchés ; mais quand on donne dans les fantaisies, dans les petits tableaux chers seulement par le mauvais goût à la mode, on est livré dès lors aux Marchands. C'est ce qu'ils appellent attirer l'ennemi en raze campagne. On les entoure, on leur glisse des croutes, & des copies, on fait des trocs, & ils se trouvent n'avoir ni tableaux ni argent à la fin de la guerre. Il y a des règles sûres avec lesquelles on ne les manque jamais.

MILORD. Cette tactique là a été poussée bien loin. A mon premier voyage à Paris, je rencontrai un brocanteur d'une grande distinction ; c'étoit bien le juif le plus adroit qui fut dans les douze tribus ; il m'auroit mené au delà du jourdain, si je l'avois laissé faire.

M. REMI. N'étoit-ce pas M. le D.?

MILORD. Non.

M. REMI. Vous m'embarrassez, car c'est un des plus fort. Nous avons encore dans la premiere classe Messieurs D* Ba* P* L* F* Ma* V* Me*.

MILORD. Bien mieux que tout cela ! c'étoit Monsieur B.....

M. REMI. Ah ! c'est vrai, il m'avoit échappé. Il commença, je le parie, par vous décrier tous ses confreres, Vous dire qu'il falloit voir par vous-même, vous défier de tout le monde ?

MILORD. En propres termes. Mais c'est un avis, comme bien sçavez, que les honnêtes gens donnent quelquefois, & ces... Messieurs toujours. Ce fut en sortant des mains de ce perfide Israélite, que je connûs Monsieur Remi, & ce n'est que sur des services & une longue expérience, Monseigneur, que je vous ai répondu de lui.

M. REMI. Ah Milord, je m'applaudis fort de mériter votre confiance ; ma méthode a toujours été simple : j'attens sans prévenir & vouloir captiver, & quand on est mécontent d'un marché, je le défais dix ans après si l'on veut. Mon but a été de faire un commerce honnête & non un trafic de ruses & de friponneries.

M. FABRETTI. Monsieur Remi est à ce qui me paroît le seul juste au milieu de Babylone : mais est-ce que l'Académie n'a pas l'inspection sur tous ces Messieurs ?

M. REMI. Elle n'a aucuns droits sur nous.

M. FABRETTI. Mais elle a droit sur ses membres.

M. REMI. Nous ne sommes pas de l'Académie, Monseigneur, cela est inutile pour notre métier, & nous n'avons pas profité de la facilité qu'on a d'en être.

M. FABRETTI. Vous Vtiendriez fort bien votre place sous le titre de Peintres restaurateurs. L'art précieux de transporter sur toile & rajeunir de vieux tableaux, vaut mieux que celui d'en faire de mauvais, comme on en voit par fois au salon.

M. REMI. D'ailleurs, si on ne se contentoit pas de notre art de restaurateur, une gouache, quelques miseres en émail ou en miniature, un tambour, des raves même & une salade suffisent pour être reçu Peintre de genre ; mais en tout cas, si nous ne sommes pas de leur corps, ils sont souvent du nôtre, tels que Messieurs Mar... Val..

M. FABRETTI. Vous faites donc corps ?

M. REMI. C'est plutôt une ligue, une confédération. Mais vous voulez tout sçavoir, & je ne puis pas vous dire ce qui nous les amene.

M. FABRETTI. Monsieur Remi, de la reserve ! Cela n'est pas loyal.

M. REMI. Puisqu'il faut tout vous dire, vous sçauvez que ces Messieurs nous recherchent parce que person ne n'achette leurs productions, & cependant il faut vivre : or sans argent, sans connoissances, sans l'art même de restaurer, ils ont avec nous un bénéfice très honnête.

M. FABRETTI. Comment font-ils ?

M. REMI. Ce sont les secrets du métier que je vous révèle. On s'associe sept ou huit pour une vente. Les particuliers craignent les marchands, parce qu'étant confédérés, ils vendroient cher leur vie : ainsi faute de concurrens, un brocanteur a souvent pour cent écus un tableau qui en vaut mille.

M. FABRETTI. Dans cette opération, je ne vois qu'un homme qui gagne neuf cent écus.

M. REMI. C'est là le mystère & le point cardinal. Après la susdite vente, on se rend dans ce que vous appellés en Angleterre un bouchon à biere, & l'on tient là une scéance du Parlement, que nous appellons *Révision*. Le Tableau s'établit au prix de la vente, & poussé par tous les associés, il reste au dernier enchérisseur, à mille écus par exemple. En voila donc neuf cent au dessus de la vente publique, qui se partagent entre tous les confédérés. Donc sans argent, sans connoissances, sans l'art même de restaurer on a un bénéfice honnête : *ce qu'il falloit démontrer*.

M. FABRETTI. Puisque vous n'avez été parmi ces Messieurs que le tems qu'il faut pour les connoître, on peut vous dire les mots & les paroles. Si ce n'est pas ce qu'on appelle en France une friponnerie, ma foi je ne m'y connois plus.

M. REMI. Ah Monseigneur, vous cassez les vitres. C'est l'honnête industrie, le sçavoir-faire : cela s'appelle subtiliser adroitement. Ce n'est pas qu'il n'y ait de gens de votre avis, entr'autres Monsieur le Lieutenant de

police. Cette idée-là s'établit assez généralement. Dernièrement quelqu'un de ma connoissance, imbu des mêmes préjugés, s'en fut chez Monsieur V... de l'Académie Royale de Peinture & notre associé se plaindre d'une subtilité effectivement un peu capitale : mais l'homme de bien ne répondit à toutes ses invectives que par un passage de la vie dévote de S. François de Sales. Je ne vous assure pas qu'ils soient tout aussi foncés sur les passages ; mais le fond de morale est le même.

MILORD. Vos marchands à Rome ont de la réputation, mais ils ne sont que des novices.

M. FABRETTI. Il faudroit qu'ils vinssent le persectionner dans ce pays-ci.

MILORD. Grace à Monsieur Remi, voilà un cours de Peinture bien complet.

M. FABRETTI. Il nous a menés depuis l'atelier des Peintres jusqu'aux boutiques des marchands.

M. REMI. Vous connoissez actuellement notre école de la cave au grenier & le salon.

MILORD. Pour Dieu, Monsieur Remi, ne proférez plus ce mot, il ne peut qu'être désagréable à Monseigneur, après la scène qui lui est arrivée.

M. FABRETTI. Vous en revenez encore- là : j'y retournerois dès-à-présent.

MILORD. Vous voyez... à neuf heures du soir, pour les voir dans leur beau jour.

M. FABRETTI. En plein midi dès demain.

MILORD. C'est un effort de courage dont il est bon de nous assurer. Il faut des témoins, ainsi Monsieur Remi, demain aux mêmes conditions qu'aujourd'hui, nous partirons de chez moi pour assister à cette entrevue.

DIALOGUE VIII.

MILORD.

VOUS voilà encore parmi vos ennemis. C'est Rome au milieu de Carthage.

M. FABRETTI. Je sçaurai soutenir cette vue, & faire même bonne contenance.

MILORD. Le difficile n'est pas de voir ses ennemis & de les combattre, c'est de leur rendre justice. Voyons ce que vous en direz à présent.

M. FABRETTI. Je me suis assez expliqué dans toutes nos séances.

MILORD. La dernière n'a-t-elle rien changé ?

M. FABRETTI. Je vous répéteroïs encore ce que nous avons dit sur les Gre... Vern... le Pr....

MILORD. Ce n'est pas d'eux, c'est de l'histoire dont il est question. Supposons qu'un curieux à votre retour à Rome vous demande si les Poussins & les le Bruns ont des successeurs en France.

M. FABRETTI. Je n'hésiterois pas, & j'assureroïs fort qu'ils n'en ont point : jamais je ne varierai là-dessus.

MILORD. Mais en détaillant l'état actuel de la Peinture, ne vous permettez-vous pas quelques traits un peu plus forts que ceux d'hier.

M. FABRETTI. Pour abréger, je dirai qu'on peint aujourd'hui sur d'autres principes, que la marche austère des anciens a cédé à une méthode

plus facile, qu'on a substitué l'agencement à la composition, le pittoresque au poétique, la manière à la pureté des formes, *le tour* de la figure à la justesse des mouvemens, la physionomie aux caractères, les grimaces à l'expression, la gentillesse aux grâces, les couleurs à la couleur & à la chair.

MILORD. Ce n'est pas tout.

M. FABRETTI. Vous croyez peut-être que l'amour-propre me fera dissimuler l'oubli, le mépris même où est ici le nom Romain. Puisque les conventions sont la base de l'art, qu'on est Artiste quand on est manœuvre, que le génie est tout entier dans la main, & que la facilité du pinceau, fruit de l'étude & des ans, est un préliminaire exigé dans les élèves, on verra assez ce qu'on pense ici de nos grands hommes.⁶⁰

MILORD. A merveille : mais ce n'est pas encore tout. Si en dernier analyse, on vous demande le rang de l'école Française en Europe ?

M. FABRETTI. Je publierois que la sculpture y est bien plus forte qu'il ne faut pour y tenir le premier rang.

MILORD. C'est une chose convenue il y a longtems. C'est la Peinture dont il s'agit.

M. FABRETTI. Je donnerai encore aux genres le premier rang.

MILORD. Et pour l'histoire malgré tous ses défauts, vous serez forcé de lui rendre la même justice.

M. FABRETTI. Pas du moins, tant que les Cignaroli, les Battoni & les Meynx existeront.

MILORD. Voilà beaucoup d'amour de la patrie. Chacun des deux premiers ne vaut qu'un François, & pour le dernier, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse l'opposer à toute l'école Française, & ce n'est pas du tout le cas du *Nec pluribus impar*.

M. FABRETTI. A qui voulez-vous qu'on compare ces Messieurs ? Voyez-vous à quel degré de sa balance Monsieur de Piles auroit pu les mettre ?⁶¹

MILORD. Ce que vous dites est vrai pour le grand nombre ; mais distinguez quelques innocents de cette foule de coupables ; indiquez aux élèves les maîtres qui peuvent le moins les égarer ; imaginez que l'Académie est ici présente pour recevoir vos adieux.

M. FABRETTI. Que voulez-vous que je lui dise ? Je ne sçais pas sa langue.

MILORD. Quelqu'uns du moins entendront la votre. Parlez, ils vous écoutent. Je vous écoute aussi, moi qui n'aime que la critique impartiale comme la loi. Si louer sans restriction est pour vous trop pénible, rappelez si vous voulez leurs défauts, mais parlez de leurs talents. Je vous jugerois vous même si vous n'en parliez pas.

M. FABRETTI. Eh bien, je leur dirais comme Despreaux à Racine : *apprenez, à peindre difficilement, quelques uns parmi vous sont capables de l'apprendre*. Je leur crierais aussi : étudiez la nature ; voila la source où vous devez puiser, & c'est pour vous que les Poètes ont fait la terre mere des hommes & des Dieux.

Que Monsieur Vi... cherche des caractères plus nobles, des expressions plus vives, une couleur plus vraie, mais qu'il soit invariable dans la pureté de son trait. Cette partie essentielle peut faire oublier celles qui lui manquent.

Que Monsieur Do... pour devenir le plus grand homme, oublie tout ce qu'il sçait, qu'il reprenne le porte-feuille, & suive la nature pour la couleur, les effets, & les formes.

Que Monsieur du Ra... n'enterre pas les parties qu'il possède dans une couleur factice & exagérée, qu'il dessine puisqu'il le sçait ; mais qu'il apprenne à parler au public & à le remuer.

Que Monsieur Bre... modèle de l'école Françoisse pour la justesse & la vérité des effets, imite à son tour de plus près les grands maîtres pour la noblesse, l'expression & la couleur locale.

Que Monsieur la Gr... l'ainé, avec sa correction soit plus male, & que Monsieur la Gr... le jeune, avec son goût soit plus correct.

Que Monsieur Ro... continue, d'être le seul ancien parmi tant de modernes ; mais qu'il abandonne la froide marche de

l'école, & s'enthousiasme, s'il le peut, avec les héros de Virgile & d'Homère.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Corneille.

MILORD. Que Monsieur Pie...

M. FABRETTI. *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.*

MILORD. Que Monsieur Pie... ne peigne pas ; mais qu'il n'empêche pas de peindre par l'influence de sa place, en obligeant les Artistes de donner tant⁶² à la main, & rien au sentiment, & à la nature.

Qu'à l'exemple des Vanloo, des Coypels, des Rigaulds, il regarde les peintres comme ses confreres,⁶³ & qu'à force de zèle pour le progrès des Arts, il se fasse pardonner d'avoir osé s'asseoir à la place de le Brun,⁶⁴ & de Mignard.

M. REMI. Ah ! Milord, que l'Académie applaudiroit à ces paroles. Monseigneur voit les effets, vous seul indiquez les causes, & vous allez droit à la racine du mal ; car c'est le premier Peintre qui est responsable de la Peinture. En obligeant les Artistes à se plier à ses goûts pour en être employés, il les force de mettre beaucoup pour lui dans leurs ouvrages,⁶⁵

MILORD. Je sçavois qu'il ne suffit pas d'être habile homme pour tout le monde ; il veut qu'on le soit à sa maniere.

M. REMI. Dans les distributions des ouvrages, il n'emploie que les ouvriers selon son cœur, & les Artistes ne se glissent que par hazard. Je vous dirai sous le secret qu'il est incroyable combien de machines il a fallu faire jouer pour procurer un Saint Louis à Monsieur Bre. que le public a cependant adopté dès l'ouverture du salon. Vous n'imaginez pas tout ce qu'il faut avaler dans l'antichambre de Monsieur Pie, & puis dans le cabinet le digérer lui-même. Enfin cédant à l'importunité & craignant de s'être hazardé, il prévenoit tout le monde qu'il ne répondoit pas du succès, parce qu'il ne se croit en sûreté que quand il répond des Tar. Rest... Hal. l'Epi. Beau. Joul. Bon. & c.

MILORD. Vous oubliez de dire, Monsieur Remi, que la femme de Monsieur Bre... étoit allée se jeter en pleurant aux genoux de Monsieur Pie,

pour solliciter ce tableau comme du pain pour son mari & ses enfans.

M. REMI. Il a cru s'excuser en disant que Monsieur Bre... n'étoit pas connu.

MILORD. Il n'étoit pas connu ! pourquoi en a-t-il employé plusieurs qui ne l'étoient que trop.

M. FABRETTI. Cette excuse seroit bonne pour nous, qui devons naturellement nous adresser aux Artistes les plus célèbres : Mais le chef de l'Académie doit déterrer ceux à qui il ne manque que des occasions pour les présenter au public.

M. REMI. Un pauvre Artiste qui n'a d'autre appui que son talent a toujours tort ; il n'est pas même écouté : mais Monsieur Pie. aura toujours raison, & toutes les vérités que vous nous avez si bien dites sur lui paroîtroient amères, & venimeuses à ce qu'on appelle les gens honnêtes, & polis.

MILORD. Ce n'est jamais de pareils suffrages que j'ambitionnerais. Trop étranger à vos manieres & à votre politesse, je ne connois que l'humanité. Le siècle avec ses tournures & son urbanité peut appeller barbares, ces ames fortes & sensibles, qui s'irritent à la vue de pauvres malheureux, qui après s'être condamnés aux sciences ou aux Arts, & pendant vingt ans s'être desséchés dans un grenier pour sçavoir quelque chose, trouvent ensuite des aveugles inhumains, devant qui il faut s'avilir, pour obtenir le droit de montrer son talent & d'être utiles au public. On se plaint en France, que tout tombe en tout genre ; mais si le public veut qu'on travaille pour lui, qu'il recompense les talents, ou du moins qu'il les venge.

M. REMI. Ce sont, Milord, des sentimens bien dignes de votre nation. Il seroit heureux qu'ils devinssent ceux de la notre. J'ai aussi à vous remercier, Monseigneur, de ce que les préjugés de notre école contre l'Italie, ne vous ont pas empêchés de distinguer les vrais talents que nous avons.

MILORD. C'est faire injure à un homme, Monsieur Remi, que de le remercier de n'avoir pas été injuste. Maintenant je crois, Messieurs, que

nous avons tout vu.

M. FABRETTI. Puisque nous y sommes, n'y a-t-il pas ici près un salon pour les arts & métiers ?

, M. REMI. Non, Monseigneur.

M. FABRETTI. J'ai oui parler d'une exposition pour entretenir le bon goût dans l'orfèvrerie, les bijoux, meubles & ornemens, pour lequel la France est citée avec tant de raison.

M. REMI. Je vois, je vois actuellement le sujet de votre méprise.

M. FABRETTI. Je sçavois bien que je ne l'avois pas deviné.

M. REMI. Vous avez entendu parler des écoles gratuites de dessein pour les arts & métiers.

M. FABRETTI. Eh bien, il y a une exposition.

M. REMI. De desseins seulement ; mais point d'ouvrages. Il seroit à désirer qu'il y en eut une & même des prix pour les chefs-d'œuvres en métaux & en bois. Mais donnez-nous du tems ; tout ne se perfectionne pas en un jour. Laissez faire, je vous prie, l'habile homme qui est à la tête de cet établissement.

M. FABRETTI. Quel est-il donc ?

M. REMI. On diroit que vous n'avez jamais entendu parler de Paris. Quoi vous ne connoissez pas l'excellent, & l'excellentissime Monsieur Bac... inventeur de cet établissement ?

MILORD. Qu'appellez- vous inventer ?

M. REMI. Oui inventer, créer, dans toute l'énergie du mot.

MILORD. Dans toute l'énergie du mot ! vous vous trompez, Monsieur Remi, & je vous ferais voir le projet dans notre Gentlemans Magazine du mois d'Aoust 1746.

M. REMI. C'est toujours la prétention de l'Angleterre, de vouloir disputer a la France toutes ses découvertes.

MILORD. Non, je ne dispute qu'à l'excellentissime, je rend hommage à Monsieur Ferrand de Monthelon, d'après notre journaliste Anglois qui nous donna l'extrait de son mémoire, imprimé à Paris la même année. Le Sieur Bach... est un peu sujet au cas. Ne voulut-il pas disputer aussi au Comte de Caylus, la Peinture en caustique ? vous sçavez qu'on lui rit au nez dans le tems. Pour le génie créateur, ne vous obstinez-pas à le lui supposer, rabbattez-vous sur autre chose.

M. FABRETTI. Vous me déconcertez fort, avec ce Monsieur Ferrand de Monthelon, car Monsieur Bach... en perdoit dans le tems le boire & le manger pour combiner, rectifier toutes les parties de la machine. Il négligeoit ses affaires, ses propres affaires.

MILORD. Pas tant négliger. Et ce concert, cette musique produit un son très utile.

M. REMI. Assurément, & il y a même sur d'autres objets un tour de bâton qui vaut bien dix mille livres derente ; mais ce n'est pas ce que j'entend par ses propres affaires. C'est son métier de Peintre, qu'il négligeait pour cette école. Quoique reçu pour ses fleurs à l'Académie, il vouloit l'être pour l'histoire ; mais ne trouvoit pas un moment pour faire son morceau de réception. Comme Monsieur Pie... se rapproche le plus de sa maniere, il le prix de lui faire son tableau, parce que vous pensez bien que pour un tableau il ne faut pas négliger le bien public.

M. FABRETTI. C'est très patriotique. *Salus populi, suprêma lex esto.*

M. REMI. Mais il y avoit à l'Académie des jeunes gens qui n'entendent rien à l'administration & au patriotisme. un nommé Moncarnet, ancien grenadier, qui n'entendoit pas plus à la politique qu'eux, servit de modele pour ce tableau, & leur découvrit la mèche. Monsieur Bach... fut cependant reçu ; mais comme la jaserie alloit son train, pour la faire cesser, il fit une charité Romaine qu'il substitua au tableau de Monsieur Pic... dans la salle de l'Académie.

M. FABRETTI. Elle fut une bonne preuve qu'il sçavoit faire du bien mauvais.

M. REMI. Personne n'en doutoit, c'étoit une pure chicane des jeunes gens. Il voulut cependant y mettre de la finesse : car il fit ce dernier tableau tout aussi mauvais que le premier, afin qu'on crut qu'ils étoient tous deux de la même main.

M. FABRETTI. Voila de l'astuce, & de la plus subtile ; mais ce qui me touche le plus, c'est son patriotisme. Il sçait s'exécuter pour la commune. Vous n'avez rien, Milord, en Angleterre de plus citoyen que ça.

MILORD. Oh sans contredit ! après cela, Messieurs, on ne peut mieux terminer un cours de Peinture que par Monsieur Bach... le dénouement est des plus heureux. Vos valets & plaudite.

M. REMI. Avant de partir, un moment, je vous prie, sur un objet tout nouveau ; c'est sur l'architecture.

M FABRETTI. Je comptois ne pas l'oublier, & convenir de quelques séances sur cet article-là.

M. REMI. Voilà un escalier de Monsieur Wai..

M. FABRETTI. C'est un morceau bien hardi.

M. REMI. Il a paru tel aux gens de l'art les plus habiles, & on ne pouvoit se persuader d'abord qu'il fut exécuté aux Ormes.

MILORD. La largeur du vestibule demandoit plus d'élévation : l'escalier ne s'apperçoit pas en entier dès l'entrée. Le petit ordre devient d'ailleurs mesquin.

M. REMI. Avez-vous remarqué ces desseins ?

MILORD. Son temple de Minerve n'est pas d'un stile assez mâle pour la Déesse. Je trouve, en général plus de goût & d'élégance, que de noblesse & de grandeur dans ses desseins, surtout dans ceux du salon Spinola. Au relie j'ai oui dire qu'il avoit de tout quand il vouloit.

M. FABRETTI. Les sculpteurs se sont emparés du terrain ; les autres architectes n'ont pu exposer leurs modèles.

M. REMI. Mais les architectes n'exposent ici que quand ils sont membres de l'Académie de Peinture, & vous paraissez supposer que ce sont deux arts réunis.

M. FABRETTI. L'architecture fait bande à part.

M. REMI. Sans doute, mais on espère que le nouveau directeur Gl. des bâtimens fera cette réunion, dont tout le monde sent l'utilité depuis longtems.

M. FABRETTI. A Rome rien n'est séparé. Souvent même l'Académie a moins réuni les différents Artistes, que les mêmes Artistes les différents talens. Michel-Ange, Raphaël, Pietre de Cortonne, le Bernin en sont d'illustres exemples.

MILORD. Les architectes sur tout gagneroient à cette réunion d'académies ; car ils ne sont ni peintres ni sculpteurs, & ceux-ci sont au contraire comme architectes nés.

M. REMI. Nos architectes s'en passent à merveille.

MILORD. Il faudroit pourtant que vous sçussiez que c'est d'eux dont on pourroit se passer, qu'il y a dans l'Architecture, la composition & l'exécution. Les Peintres fourniroient les grandes idées & les effets : les autres la solidité. Ainsi ceux-là travailleroient pour l'œil, & ceux-ci pour le tems.

M. REMI. Il ne faut cependant pas être Peintre ou Sculpteur, pour être grand Architecte. Le Vau, Perrault, les Mansarts...

MILORD. Les hommes de génie, font une classe à part. Je prétend seulement que le plus mauvais Peintre composeroit mieux qu'un médiocre Architecte ; parce qu'il exerce plus son imagination pour les effets, & l'autre son jugement pour l'exécution.

M. REMI. Vous les étonneriez bien si vous leur disiez" tout cela. Il ne s'en doutent pas.

MILORD. Voilà pourquoi dans l'occasion ne manquez pas de leur dire qu'on sçait tout aussi bien qu'eux, qu'il y a des règles & des proportions. ;

mais que l'Art d'y joindre l'élégance & le goût, de varier les formes & les masses, d'être ingénieux & grand dans la décoration, enfin de plaire à l'œil, produire des effets, est l'apanage direct de la peinture. Un grand Peintre, par exemple, eut donné à la colonade du Louvre un soubassement plus mâle, ou moins élevé ; il eût à Versailles du côté du jardin, rompu l'uniformité, & mis du côté de la cour plus de grandes parties. Cette vérité est si fort reconnue dans tous les pays, que les Arcs de Triomphes, les⁶⁶ catafalques, les fêtes, les décorations, sont de plein droit dévolus aux Peintres.

M. FABRETTI. Non seulement ces choses passagères, mais les monumens durables. C'est par Michel-Ange & le Bernin, que Saint Pierre est la merveille de l'univers. On a toujours il fort cru en Italie, qu'un Peintre étoit Architecte quand il vouloit, que Raphaël & le Dominiquin furent nommés Architectes du Vatican, plus sur la foi de leur génie, que sur une grande pratique de l'Architecture.⁶⁷

MILORD, Il faut faire connoître à ces Messieurs, les vrais principes-

M. REMI. Ceux là sont bien ignorés ici.

M. FABRETTI On devoit *ad perpetuam rei memoriam*, les afficher au portail S. Sulpice, Servandoni ne fut grand Architecte, que par ce qu'il étoit grand décorateur. Je m'en tiens au principe de Milord. Il y a plus d'imagination à l'opéra, que dans toute l'Académie d'Architecture, & l'on y voit des temples & des palais, auxquels il ne manque que d'être de marbre.

MILORD. Puisque Messieurs les Architectes ne sont pas ici, nous pouvons nous en aller.

M. FABRETTI. Mais allons les chercher & voir leur salon.

M. REMI. Vous vous trompez, Monseigneur, ils n'ont ni salon, ni exposition. Ils ne perdent pas leur tems à des choses inutiles.

M. FABRETTI. Comment, ils ne se présentent pas au public pour le consulter.

MILORD. Pas du tout. Sans le prévenir, sans dire gare, on lui jette aux yeux un monument éternel, & le public souvent n'arrive que pour dire qu'il faudroit l'abattre.

M. FABRETTI. Il faut absolument une exposition, & c'est une opération qui doit suivre immédiatement la réunion des deux. Académies

M. REMI. N'en doutez-pas, & j'allois vous le dire. Monsieur le directeur Gl... va mettre la police. Il ne se fera pas un édifice considerable qui ne soit proposé au concours des Artistes, & les desseins & modèles ensuite publiquement exposés. Mais un point essentiel, c'est que tout le monde sera forcé de paroître au salon, & tous les Artistes qui en passeront deux sans rien exposer, seront privés des pensions, logemens & autres privilèges.

MILORD. Un pareil projet prépare aux Arts une nouvelle renaissance.

M. FABRETTI. Puisque jusqu'à ce tems, nous n'avons ni dessein, ni modeles à voir, rabattons-nous sur les édifices eux-mêmes, allons courir un peu dans les rues.

MILORD. Allons plutôt faire un tour de Tuilleries, nous serons là en meilleur lieu, pour causer Architecture.

DIALOGUE IX.

MONSIEUR REMI.

JE suis étonné de vous voir admirer si sobrement le Palais Royal. Est-ce que vous ne trouvez pas la première cour belle ?

M. FABRETTI. Belle & d'un goût très-mâle.

M. REMI. Et la seconde ?

M. FABRETTI. Mieux encore, au gros pavillon près, qui discorde si fort avec le reste.

M. REMI. L'escalier est une belle idée.

M. FABRETTI. Très-belle.

M. REMI. Vous revenez donc, & vous trouvez ce Palais magnifique ?

M. FABRETTI. Tout au contraire, & cela vient, Monsieur Remi, de ce que les subalternes font des parties, & les génies seuls font des tout & des ensembles. Les deux cours sont mauvaises, par la raison qu'elles sont deux, & l'escalier parce qu'il n'est qu'un & mal exécuté.

M. REMI. Il est vrai que dans le tems, il fut question de porter le corps du milieu sur le jardin ; on eut gagné une cour immense sans perdre de logement. Pour les dedans, j'avoue qu'on n'y trouve ni grandeur, ni noblesse dans les distributions & la décoration : ainsi nous n'avons à nous rabattre que sur la sale d'opéra.

MILORD. Triste ressource. Parler sale d'opéra à un Italien ! Monsieur Remi, c'est bien imprudent. Ne parlez de celle-ci que pour les charmans bas reliefs de Vassé, & le plafond de M. du Ra... où quoiqu'il n'y ait rien pour le public comme dans ses autres ouvrages, il y a cependant quelques bonnes choses pour les Artistes.

M. REMI. On va travailler à donner une bien belle sale à la Comédie Françoisse.

MILORD. Le plan est très-beau, la forme neuve, la distribution ingénieuse. Tout le monde sera assis.⁶⁸ On a bien fait de confier cet édifice à Messieurs Wai. & Per. en société ; l'un a de l'imagination, l'autre de la justesse, & l'on aura un bon résultat.

M. REMI. Ce n'est plus eux. C'est Monsieur Mor. qui en est chargé.

MILORD. Son plan est sans doute meilleur, puisqu'il a été préféré ?

M. REMI. Non, c'est l'architecte seul qu'on a préféré.

M. FABRETTI. Sur la bonne opinion de ses talens ?

M. REMI. Et aussi sur la sale d'opéra qui est de sa façon.

MILORD. Cette sale est un titre pour lui en refuser un autre.

M. FABRETTI. Si à toute force il faut qu'il le fasse, qu'il publie du moins son plan avant de l'exécuter. S'il avoit pris cette sage précaution pour l'opéra, on l'eut averti de donner une forme moins triviale, de ne pas construire des loges, où l'on ne peut ni voir ni entendre, de profiter des beautés, & sur-tout de l'avant-scène de l'ancienne sale des Thuilleries ; enfin d'imaginer des abords plus commodes, une entrée plus noble, parce que c'est par un vaste péristile, par un corps avancé, d'une forme ingénieuse & nouvelle, & non par quelques arcades étranglées, deux lanternes & des affiches, qu'on annonce le specpaclele plus pompeux de la capitale d'un grand Royaume.

MILORD. Le plus court seroit de lui dire de ne rien imaginer ; mais de prendre tout bonnement des idées chez vous, à Vienne & à Parme : pour que les spectateurs & la sale fissent eux-mêmes spectacle.

M. REMI. Cette distribution de sale ne nous plairoit pas. On veut être chez soi.

M. FABRETTI. On en a moins besoin que chez nous, où l'on passe cinq heures dans sa loge, où l'on reçoit des visites, où l'on mange, l'on joue.....

M. REMI. On ne laisse pas aussi de faire bien des choses dans les nôtres. Voilà pourquoi nous avons besoin de petites loges, de loges grillées, de baignoires, & le public doit avoir ses commodités.

MILORD. C'est que vous ignorez, Monseigneur, que le public n'est pas le parterre, l'amphithéâtre les premières loges ; & tout ce qui est en représentation, c'est quelques personnes qu'on ne voit pas ; & il faut qu'un architecte sçache cela dans sa place.

M. REMI. Malgré toutes les critiques, Monsieur Mor. nous donnera le double de sa sale d'opéra. Il la bâtera envers & contre tous, & il a de bonnes lettres-patentes dûment enrégistrées.

MILORD. MM. Wa. & Per. en avoient aussi.

M. REMI. Les plus fraîches sont les bonnes ; il est autorisé à faire cette sale, & le Corps de Ville chargé de payer tout ce qui lui plaira imaginer, acquérir, abattre, édifier, vérifier, arrêter pour cette opération là.

MILORD. L'affaire n'est pas finie, & puisque les premières lettres-patentes n'ont pas tenu, il y a espérance pour d'autres. On croit que Monsieur le Directeur général se fera présenter sur nouveaux frais tous les projets & modèles ; tout ce qu'on pourra faire pour Monsieur Mor. sera de ne pas l'exclure du concours malgré sa sale d'opéra. Une entreprise aussi dispendieuse, un monument public ne doivent pas être une faveur ; mais une justice à rendre au mérite le plus reconnu : ainsi il ne l'obtiendra pas légèrement, parce qu'il a plus de dextérité pour se procurer des ouvrages, & moins de délicatesse pour les enlever à ses confrères qui en sont déjà en possession.

M. REMI. Ne parlons plus de sales de spectacles en France.

MILORD. Vous pouvez parler de celle de Versailles ; tout bien examiné, c'est ce qui s'est fait de mieux de nos jours dans vos maisons Royales. Malgré tous ces défauts, c'est une magnifique idée de Monsieur Pot.

M. FABRETTI. On ne me la pas montré à mon mon voyage à Versailles.

M. REMI. Elle vaut seule la peine d'y retourner. Vous êtes en France dans un bon moment ; vous voyez en train le superbe plan & le sublime projet qui vont embellir Versailles du côté des cours.

M. FABRETTI. On gagnera peut-être pour les détails, on perdra peut l'effet. Quoique le plan ancien fut d'une mauvaise forme, & d'une construction mesquine, l'œil se perdoit dans cette profondeur jusqu'au jardin, avant que le Peristile fut bouché. Mais par le corps qui selon le projet doit fermer la cour de marbre, je vois une façade toujours aussi étroite, la cour du milieu diminuée, les deux latérales toujours comme des gaines, & voilà bien de petites parties, & point de grandes marres. Pour en produire, Monsieur Pot... de toutes ces cours devoient n'en faire qu'une, & trouver un vaste appartement au Roi, à travers cette multitude d'escaliers, & ces petites cours obscures qui l'avoisinent.

M. REMI. Vous nous faites là un cruel abbatis. Vous voulez donc déloger tout le monde ?

M. FABRETTI. Moi, je veux tout ce qu'on voudra. Qu'on bâtit même à six étages, puisque c'est le logement qu'on veut, & point la grandeur & la majesté. Mais alors faites-nous grace je vous prie, de vos grands mots *de superbe plan, & de sublime projet*.

M. REMI. Il y a un vieux plan du tems de Louis XIV, pour joindre les écuries au château, je ne sçai s'il entre dans le projet actuel.

M. FABRETTI. Sans l'avoir vu j'en ai bonne idée, sur la foi de ce siècle dernier. N'y a-t-il pas aussi un plan pour abbatre ces tentes ?

M. REMI. Elle sont si gaies

M. FABRETTI. C'est une petite parade, bonne pour la campagne. Mais pourquoi à t'on renoncé aux souterrains ?⁶⁹

M. REMI. Il y pleut.

MILORD. Pourquoi y pleut il ?

M. REMI. Vous avez dû être bien étonné de tout ce que vous avez vû-là. Comment trouvez-vous les jardins ?

M. FABRETTI. Comme ceux de Semiramis.

M. REMI. l'Orangerie est une belle pièce ?

M. FABRETTI. Ah ne m'en parlez pas.

M. REMI. Vous êtes bien difficile ! le Bernini l'admira.

M. FABRETTI. Sûrement, il dût être jaloux de cette sublime idée. Mais elle tombe.

M. REMI, Tant mieux, c'est là où on l'attend. Elle dure depuis assez de temps. Il est bon d'en jouir en ruines. Nos Peintres la couvent des yeux. Cet hyver va avancer la besogne, & Messieurs Mach... & Robe comptent fort au printemps y faire des tableaux bien ragoutans. Vous voudriez bien en avoir autant à Rome.

MILORD. Saint Pierre seroit superbe en ruine. Mais à Rome, ils sont peu habiles à s'en ménager, & ils se contentent tout simplement de celles que les Gots, & les Visigots leur ont laissés.

M. FABRETTI. Il est vrai que nous sommes peu ingénieux sur ce point. Nous avons même la simplicité de regretter les anciens, & beaucoup de gens chez nous aimeroient mieux voir le temple de Jupiter Capitolin dominer le *forum Romanum*, que de le chercher dans quelques colonnes de *Pannini*.

M. REMI. Messieurs, voilà bien du chemin de la terrasse de Tuilleries au *forum Romanum*. Revenez d'où nous sommes partis, & puisque le Palais Royal vous déplaît, passons l'eau, il y aura à gagner de l'autre côté.

M. FABRETTI. Mais non restons ici, & occupons-nous des lieux où nous sommes.

MILORD. Eh non, Monseigneur, ne parlons pas de ce siècle dernier. Sa réputation est faite.

MILORD. L'un ne pourra aller sans l'autre. Et en louant ce siècle fameux qui a inventé pour les suivans ; & ne leur a laissé que ses idées à exécuter, pourriez-vous voir en toute douceur que l'on n'a rien fini depuis, de ce qui étoit commencé ?

M. FABRETTI. Allons, je le veux bien : puisque ça nous donneroit de l'humeur, contentons-nous de critiquer en toute charité le siècle présent.

M. REMI. Voilà le pont Royal ; vous sentez que ce nom lui vient de sa beauté.

MILORD. Vous pouvez parler à tout autre de vos ponts & de votre rivière ; mais pour moi, je vous en supplie, ce seroit me manquer.

M. REMI. Il est vrai que vos ponts de Londres sont les plus beaux de l'Univers ; mais sous peu nous aurons le pont triomphal, & vous serez moins méprisant. D'ailleurs vous conviendrez, que le Pont Neuf seroit suceptible de décoration & d'un grand effet ainsi que les autres, si on les reconstruisoit sans maisons.

MILORD. Je ne fais pas d'hypothèse, je raisonne d'après ce qui existe. Mais où vouliez-vous nous mener ?

M. REMI. Au Palais Bourbon, que l'on admire déjà d'ici.

MILORD. Et que l'on critique d'ici.

M. FABRETTI. Nous sommes dans un poste élevé, d'où nous pouvons juger bien des choses. Pour ce palais, je ne crois pas que vous le vantiez pour les proportions & l'ensemble.

M. REMI. Ce dernier défaut est excusable, parce qu'on ne voulut pas vendre d'abord l'hôtel de Lafray.

M. FABRETTI. Il falloit faire le plan comme s'il l'eut été, parce qu'on devoit présumer que tôt ou tard il le seroit.

MILORD. La vraie raison, c'est que ces pavillons étoient charmans autrefois ; l'idée étoit complete : on l'a gâté en voulant ajouter. Il ne s'agit après que du plus ou moins de mal-adresse dans les augmentations, & on a été véritablement assez gauche.

M. REMI. Si ce n'est pas une belle chose, ce n'est pas faute d'argent, & ce palais coute sept à huit millions.

M. FABRETTI. On bâtiroit à Rome sept ou huit Palais.

M. REMI. Je ne vous parle non plus que des Architectes de Paris. Ce sont eux qui font tous les marchés relatifs aux bâtimens, & voilà tous les secrets de l'Art. Une seule maison un peu honnête, une petite église à bâtir, & puis on achete des terres. Vous connoissez le proverbe sur les pauvres Peintres ; mais sur Messieurs les Architectes, c'est tout le contraire. On ne peut pas en brosses & en couleurs travailler en finance comme en chaux & en sable.

M. FABRETTI. Est-ce qu'avant de commencer, les propriétaires ne s'assurent pas au juste de tout ce qu'il en doit couter ?

M. REMI. Le plan adopté est toujours le meilleur marché, mais une fois la premiere pierre posée, ils tiennent leur monde, & les choses imprévues ne finissent plus.

MILORD. Il y avoit une loi à Ephese, par laquelle si l'édifice étoit exécuté au prix convenu, honneurs & recompenses attendoient l'Artiste ; s'il passoit du quart, on suppléoit aux frais du trésor public, & au delà, à ceux de l'Architecte.

M. REMI. Cette loi seroit bonne ici, ils y regarderoient. Mars pour revenir au palais Bourbon, vous connoissez les dedans. Les ornemens & les meubles en sont admirables.

MILORD. Vous faites bien d'abandonner l'Architecte & les grands objets, pour vous retrancher sur les doreurs, tapissiers, serruriers, & c.

M. REMI. Il faut bien tirer pied ou aile ; & vous n'êtes pas abordable de tous côtés.

MILORD. Franchement cela ne valoit pas la peine de nous proposer de passer l'eau.

M. REMI. Nous ne nous en serions pas tenus-là : & l'école Militaire....

MILORD. Ah, Monsieur Remi, les Invalides, les Invalides !

M. REMI. Avec cette tournure, on ne pourra vous parler de rien. En vous citant une église, vous n'avez qu'à crier Saint pierre ! A un palais, vous opposerez le Louvre....

MILORD. On doit essayer une comparaison à laquelle on s'expose. Pourquoi venir se mettre en parade à côté d'une sublime chose ? Puisque Monsieur Pot.... n'avoit que ça à nous donner, il devoit prudemment s'éloigner & bâtir hors de portée du dôme des⁷⁰ Invalides.

M. REMI. Il y a eu d'abord un premier plan qu'on devoit exécuter qui étoit admirable.

MILORD. Les premiers plans, à ce qu'on dit, sont toujours admirables, mais ceux qu'on exécute ne le sont guères.

M. REMI. On y renonça, parce qu'il étoit trop cher, & on avoit bien d'autres objets à suivre ; la Place LOUIS XV, & en dernier lieu le superbe, le magnifique hôtel de la monnoye.

M. FABRETTI. Monsieur Remi est un peu prodigue d'épithètes.

MILORD. Ce n'est pas trop ici le cas ; car cette façade du côté de l'eau est absolument sans caractère. Cette entrée à colonnes & à statues, a l'air d'appartenir à un temple, & les côtés à une maison bourgeoise.

M. REMI. En revanche du côté de la rue la forme est belle, mâle, & d'un stile relatif à l'objet.

MILORD. Pourquoi n'a-t-il pas suivi ce stile sur toutes les faces ? S'il n'en pouvoit imaginer qu'une bonne, il falloit du moins la tourner du côté le plus apparent. D'ailleurs les cours, les dégagemens sont manqués, & rien dans l'intérieur ne dédommagera de cette insipide façade

M. FABRETTI. C'est donc là, Monsieur Remi, votre superbe & magnifique....

M. REMI. En vérité, Messieurs, il est dégoûtant de ne vous citer les choses que pour les entendre déchirer. J'ai l'air d'un sbirre qui amène les coupables pour l'exécution : autrefois du moins vous vous divisiez quelquefois ; maintenant vous tombez en chœur.

M FABRETTI. Vous vous fâchez ?

M. REMI. Je fais mieux, je quitterai la partie après une dernière épreuve. Avançons, & voyez si vous trouverez quelque chose à dire contre cette place.

M. FABRETTI. Vous voulez donc nous quitter, M. Remi, c'est un prétexte honnête pour vous en aller ; avez-vous quelque affaire ?

M. REMI. Il faut donc que je parte, & vous n'admirez pas ?

M. FABRETTI. Une simple question je vous prie, Monsieur Remi, la colonnade du Louvre est-elle une sublime idée ? Les colonnes d'une magnifique proportion ?

M. REMI. Assurément, vous n'avez rien en Italie de comparable.

M. FABRETTI. Ni à Paris. Car quoiqu'ici on ait voulu l'imiter, y compareriez-vous ces colonnes grêles, ces ornemens mesquins, ces frontons sans motifs ? je ne vois que les soubassemens qu'on puisse comparer. Or vous sçavez qu'on critique celui du Louvre comme trop haut. Celui-ci l'est encore plus : d'où je conclus que d'une sublime chose on n'a pris que la seule mauvaise qui s'y trouve.

M. REMI. Cette maudite comparaison là abîme tout effectivement.

M. FABRETTI. Vous convenez des choses à la fin ; mais ce n'est qu'en prenant des détours qu'on vous y amène.

MILORD. J'aurois déplu sûrement moi, si sans tournures & sans détails, j'avois traité brusquement tout cela de colifichet, & de médiocre. Cependant des colonnes grêles, des ornemens mesquins, des frontons sans motifs, un soubassement trop haut, & puis cette architecture en terre, fossés,

balustrades, guérites misérables, autorisent par tout pays ces expressions ; mais la précision du stile vous déplaît, Monsieur Remi.

M. FABRETTI. Si toute cette décoration n'est pas magnifique, ce n'est pas la faute du local. Il y avoit de quoi s'étendre. On pouvoit développer en entier les Thuilleries, en les mettant entre le quai & une rue dominée par la terrasse des Capucins, agrandie & élevée comme celle de l'eau : ensuite au lieu de cette statue trop petite pour l'espace, imaginer une composition plus riche & plus étendue, donner aux édifices des formes plus grandes & plus mâles, vers le percé montrer un obélisque, & terminer le lointain par un palais, un temple.

M. REMI. Il sera aussi très-heureusement terminé, & je crois qu'on aura un assez magnifique point de vue dans l'Église de la Magdeleine.

MILORD. L'Église de la Magdeleine ! J'y mettrois l'Église de Saint Pierre.

M. FABRETTI. Est-ce qu'il peut y avoir deux Saint Pierre ?

MILORD. Si j'avois quatre cent millions de rente, il n'y en auroit qu'un ; parce que je ne profiterois que des beautés de mon modèle ; encore ne faudroit-il pas publier des indulgences, ni mettre deux siècles à le faire.

M. REMI. Puisque nous n'avons pas de Saint Pierre, il faudra nous contenter de la belle Eglise de Monsieur Can...

MILORD. Ne vous laissez pas séduire, Monseigneur, par ces grands éloges ; car ces Messieurs dans ce pays-ci, ne sont pas honteux. Ils vous disent avec confiance la belle église de Monsieur Can. le superbe Saint Roch, le magnifique Saint Sulpice....

M. REMI. Est-ce qu'on se tromperoit ?

MILORD. Pour vous parler sans détour, & expédier en un mot cet article des églises, vous n'avez en France que du gothique à citer : vous voyez qu'on vous accorde ce qui doit l'être.

M. REMI. Vous nous faites faveur ; & pour le moderne ?

MILORD. Il n'y a un Saint Pierre qu'à Rome, un Saint Paul qu'à Londres ; mais tout ce qu'à la France se trouve bien mieux ailleurs. Et le plus beau de vos temples,⁷¹ ne vaut pas même une église de capucins telle que *il redemtore* de Venise.

M. REMI. Sous peu il y aura mieux que tout cela ; & quand Sainte Gènevieve sera finie, je crois qu'on pourra se vanter....

MILORD. Oui, on pourra se vanter que l'architecte a été à Rome & à Nismes, & qu'il se souvient de ses voyages. Voilà ce qu'on voit dans les dehors : pour les dedans qui paroissent lui appartenir à lui tout seul, sans disputer dès-à-présent sur la solidité de la coupole ; attendons qu'elle soit élevée pour voir ce qu'elle deviendra : mais ce qu'on voit bien distinctement dès aujourd'hui ; c'est qu'en somme il y aura beaucoup de colonnes, de massifs, d'autels, de marches, de balustrades, de dégagements, de bas côtés, de nefs, & surtout fort peu d'espace.

M. FABRETTI. Il a si bien copié pour les dehors, & même perfectionné en assez habile homme ; pourquoi n'a-t-il pas suivi la même méthode, & profité tout bonnement d'un plan connu ?

MILORD. Cette fureur de donner du sien quand on n'a pas d'étoffe, produit les plus grands écarts.

M. REMI. Il a assez raisonnablement copié pour l'intérieur, & entr'autres choses vous conviendrez que la confession de Saint Pierre est bien ingénieusement amenée.

MILORD. Il a amené une cave, & j'imagine qu'on comblera cette absurde trappe. L'original est si fort travesti que je ne le reconnoissois pas.

M. FABRETTI. C'est trop longtemps s'entretenir de la petite église d'un petit saint, de petite ville, pendant que nous ne devrions nous occuper que du vaste temple de la célèbre patronne d'une grande capitale.

M. REMI. Il est dommage que l'église soit manquée, car les avenues en seront bien brillantes. Vous avez déjà vu les écoles de droit.

M. FABRETTI. C'est donc-là du brillant ? La porte est d'un goût assez mâle ; mais Monsieur Fouf. s'y est épuisé, & rien de si mince que le reste du bâtiment, sur tout pour la distribution intérieure. Il est vrai qu'il a tout sacrifié à l'objet essentiel, aux sales d'exercice, & les jours y sont si bien ménagés, qu'on ne peut en plein midi y professer qu'au flambeau.

M. REMI. Malgré toutes ses ténèbres, l'édifice ne fait pas mal à la place, & il ne manque que d'y voir encore les écoles de Chirurgie, comme on l'avoit proposé à Messieurs les Chirurgiens. Mais ils n'ont pas voulu abandonner leur Saint Cosme.

MILORD. C'est une grande perte qu'ils n'y ayent pas été étaler toutes leurs colonnes.

M. FABRETTI. Ce Monsieur G. a un furieux prurit pour les colonnes. Ordinairement c'est à l'entrée d'un édifice & non au fond d'une cour qu'est la décoration principale. Mais enfin une fois entré dans cette cour, en voyant ce fronton énorme orné d'un riche bas relief, porté par six grosses colonnes Corinthiennes en avant corps, & derriere un second ordre ionique, enrichi de guirlandes & de médaillons, on s'attend à trouver un temple ou quelque'autre chose digne de cette annonce : mais à travers une longue porte qui a l'air d'une incision,⁷² on arrive dans un espace circulaire grand comme un four banal. Je vous avoue que c'est la préface in-folio d'un petit almanach, & je ne serois pas étonné que, d'après ce modèle, on imagina pour être encore plus grand d'adapter la colonnade du Louvre à un cabinet de toilette.

M. REMI. Puisque les ponts, églises, édifices, rien ne réussit, j'ai envie de vous essayer sur nos fontaines.

M. FABRETTI. Comment ! est-ce que vous avez des fontaines ? Je n'en ai pas apperçu l'ombre d'une.

MILORD. Vous n'avez donc pas vu à quelques coins de rues, autour d'un piston enfoncé dans un mur des groupes de porteurs d'eau, attendant leur tour comme à la banque. Est-ce que vous n'avez pas tout de suite deviné que c'étoit là des fontaines ?

M. FABRETTI. C'est se moquer, Monsieur Remi, de me parler fontaines, à moi, qui ai plus d'eau dans ma maison à Rome que vous n'en avez dans la moitié de Paris,

M. REMI. Je ne vous parle pas de ces petites fontaines peu remarquables. Je ne parle que des magnifiques : celle des innocents, celle de la rue de Grenelle.

MILORD. Monsieur Remi, ne vous déplaie, il y a encore bien du piston là dedans.

M. REMI. Vous ne m'entendez-pas ! je ne veux parler que des bas-reliefs, des statues, & vous voulez...

M. FABRETTI. Je veux de l'eau, & vous y mettriez toutes les statues du Capitole, qu'il me faut de l'eau, quand on me parle fontaine.

M. REMI. Vous oubliez l'incomparable Samaritaine, qui fait avec son carillon, les délices & l'admiration de tout Paris.

M. FABRETTI. C'est une pitoyable mesquinerie de voir ce filet d'eau qu'on va ensuite précieusement, je ne sçai où, enfermer sous la clef. encore un coup, Monsieur Remi, pour parler fontaine dans une grande Ville, il faut voir les fleuves couler dans les places publiques, & se distribuer ensuite dans des milliers de canaux. Si vous voulez des modèles pour le caractère & l'abondance, c'est sur le *Janicule*, sur le *Viminale*, à la place *Navone*, à *Trevi*, que vous verrez des fontaines ou plutôt des rivières.

MILORD. Allons, Monsieur Remi, retirez-vous du mieux que vous pourrez avec vos pistons, & vos porteurs d'eau & parlez-nous d'autre chose.

M. FABRETTI. Milord n'a pas voulu que vous lui parliez de vos ponts ; vous auriez du m'épargner vos fontaines. Il faudroit un peu connoître les bienséances, & sçavoir ce dont on peut décemment entretenir un étranger.

M. REMI. Je vois bien qu'il faut renoncer à tout ce qui est monument & choses publiques : mais il me reste un point sur lequel je vais

me venger. C'est la distribution de nos hôtels, dont les cabinets, les sales de bains, les boudoirs...

MILORD. Bien petite vengeance. Continuez vos quais, multipliez vos places, élargissez & alignez vos rues, dégagez vos ponts, ayez des fontaines, des églises & de grandes idées & abandonnez l'ignoble gloire des petites. Je me rappellerai toujours les Invalides, le Louvre, & je ne porterai sûrement pas en Angleterre le souvenir des jolis cabinets, & des boudoirs de vos femmes.

M. REMI. Ce n'est pourtant que de tout cela qu'on veut avoir, & avouez que nos Architectes sont miraculeux pour vous bâtir une maison à colonne & pilastres de tout ordre Grec & Romain, cours & jardin, écuries, remises, terrasses, galeries, appartemens pour toutes les saisons, cabinets pour toutes les humeurs : Le tout dans un terrain grand comme ce petit bassin des Thuilleries.

MILORD. En revanche ils seroient bien embarrassés d'en bâtir une dans l'étendue de tout le jardin.

M. REMI. Il est incroyable combien on bâtit : par tout Paris & la France sont comme à neuf. Et ils ont bien changé de face depuis vingt ans !

M. FABRETTI. Si de puis vingt ans effectivement on eut bâti en France au lieu de maçonner, ce seroit le plus beau royaume.....

MILORD. Si chacun ne maçonnoit pas de son côté, ce ne seroit pas seulement le plus beau.

M. REMI. Quoique vous disiez de notre maçonnerie, malgré tous ses petits défauts : somme totale, l'Architecture depuis François Ier. est maintenant à son plus haut point en France. Ailleurs depuis la renaissance des Arts, elle a été en diminuant, & chez nous, elle a suivi une marche toute contraire.

M. FABRETTI. Je crois que Milord ne conviendra pas de cela. Monsieur Remi fait un petit anachrisme, & prend ce siècle-ci pour le dernier.

M. REMI. J'ai pourtant lu cela quelquepart ; dans une épître dédicatoire, autant que je puis m'en souvenir

MILORD. Ce n'est que là que vous pouvez l'avoir lu ; mais aulieu de lire, je me suis promené à la ville & à la campagne, & j'ai vu, que les pensées les plus élevées à côté des plus grands écarts caractérisèrent les premières productions en France. Sebastien Serlio, appelé par François Ier. pour y fonder l'Architecture se vit bien-tôt effacé, & des desseins pour le Louvre ne meriterent pas la préférence. L'Art germa rapidement, l'on vit des Architectes François en Espagne & en Italie, même on fut étonné de les voir le disputer à leurs maîtres.

Comme au sortir des ténèbres on obéit moins encore aux regles qu'on ne s'abandonne au génie, il y avoit plus de hardiesse que de correction. Aussi Bullant, du Cerceau & le célèbre Philibert de L'orme épurerent ce goût quelquefois barbare en conservant cependant la grandeur des idées.

Jacques Desbrosses fit le Luxembourg digne du siècle de Leon X. & l'Aqueduc d'Arceuil digne des Romains, & il montra au portail Saint Gervais, que tout est possible au génie.

Le Mercier par son admirable pavillon du Louvre, Bruant le Pere par les Invalides, François Mansart & le Veau par tout ce qu'ils ont faits, Perrault, par sa sublime colonnade éleverent en France l'Architecture à son plus haut degré. Hardoin Mansard y contribua comme eux ; mais en y joignant une délicatesse & une élégance qui en toutes choses précèdent le mauvais goût. Car trop-peu habiles pour s'en tenir comme lui aux vrais bornes, ses successeurs voulant exagérer, substituerent aux formes nobles & élégantes un stile maigre, de petites recherches de distributions & un raffinement de décorations & d'ornemens qui font aujourd'hui mépriser la funeste abondance des Oppenords & des Meissoniers. Le dernier surtout changea toutes les formes. Plus de simétrie & de régles ; mais des contrastes affectés & tous les caprices de la mode. Comme ce goût bizarre fut longtems pris pour du génie, l'architecture alloit se perdre ; mais l'illustre Servandoni posa une borne puissante à ce tortillé ridicule, par le spectacle imposant & sublime du portail Saint Sulpice : il rappella les principes des

Grecs & des Romains : on les étudia, mais en apprennant leur langue, on n'a pas leurs génies pour la parler. On connoît les belles proportions, le bon goût régné, mais les idées manquent pour des masses nouvelles & variées, pour de grandes distributions & de beaux ensembles. Ce n'est point la faute des Artistes, c'est la nature qui se refuse ; mais c'est toujours beaucoup, que s'il paroît un grand homme, il n'ait qu'à inventer selon les principes reçus, & rien à détruire.

M. FABRETTI. Que ce grand homme se dépêche d'arriver, car le bon goût est trop de mode pour durer. On le met à tout. Je vois aux tabatieres & boîtes à rouge autant de colonnes & de pilastres qu'à une façade de palais. Quand ce bon gout n'a d'appui que les Artistes médiocres, il est aussi passager que la mode qui le répand. Il faut que de tems en tems il soit solidement affermi par quelque grande production.

M. REMI. Je doute fort qu'il passe, tout le monde aime l'architecture. Les édifices publics peuvent être manqués, mais nos hôtels ne le sont pas.

M. FABRETTI. Céder sur le premier point, c'est abandonner l'autre. Un grand édifice peut en imposer par la grandeur de sa masse ; mais un petit n'intéresse que par les idées. Vos anciens hôtels sont d'un aspect plus noble, & d'une distribution plus grande, & l'on ne pense rien aujourd'hui comme les hôtels Carnavalet, d'Aumont, Lambert, Bretonvilliers, & c.

M. REMI. Cette ancienne maniere seroit trop chere : on n'est pas assez riche aujourd'hui.

MILORD. On l'étoit moins autrefois, & on bâtissoit grandement à la ville & à la campagne. Les petites maisons sont ruineuses, mais point les palais. Tout cela tient aux mœurs. La petite société a banni la grande représentation, les petites maisons détruisent les hôtels, & les dépenses obscures les grandes fortunes.

M. REMI. On a renoncé volontiers à tous ces usages antiques. Les petits logements à plis de corps sont bien plus commodes. On a beaucoup de choses en très peu d'espace, & c'est là où le génie se montre. Quand d'ailleurs nos Architectes voient jour à placer une colonne, ou un pilastre, ils ne le négligent pas.

M. FABRETTI. Je trouve quelquefois sur mon chemin de ces colonnes bien absurdes, & il faut avoir bien envie d'en fourrer par tout.

M. REMI. Ils ne sont pas tous de la même force. Il ne faut parler que des habiles & nous en avons qui vous placent une colonne comme des anges. Monsieur le Do... par exemple, est bien le compère le plus inimitable.

M. FABRETTI. N'est-ce pas lui qui a fait l'hôtel Montmorancy ?

M. REMI. Sûrement, il n'y a que lui qui ait de pareilles idées. Mais ses projets ne sont encore rien. C'est dans le feu de l'exécution qu'il est le plus étonnant. C'est au milieu des charpentiers, serruriers, vitriers, menuisiers, maçons, couvreurs, & carreleurs qu'il faut le voir & l'entendre : vous le prendriez pour le Dieu de l'Architecture.

M. FABRETTI. Il me semble que le Dieu ne s'est pas fort montré à cet hôtel.

M. REMI. La façade & la distribution ont bien trouvé des critiques ; mais y eut – il encore plus de défauts, il les a bien rachetés par l'heureuse invention de l'inscription de l'hôtel placée sur le toit.

M. FABRETTI. Il pouvoit la laisser sur la porte. Les deux grosses colonnes auroient pu aisément la porter, indépendamment de la lourde balustrade dont il les a chargé.

M. REMI. Oh pour la porte, c'est la partie honteuse ! Il n'avoit pas d'espace pour y faire un coup de génie comme à l'hôtel d'Uzes.

M. FABRETTI Quel est donc ce coup de génie ?

M. REMI. Le parti est tout neuf. Vous sçavez qu'on met quelquefois des trophées d'armes sur une porte pour la couronner. Point du toutes : il a imaginé d'en charger deux grosses colonnes, & puis vous a coëffé le tout d'une corniche. Voilà assurément une chose dont on ne s'étoit jamais avisé.⁷³

M. FABRETTI. Et dont on ne s'avisera plus, à ce qu'il faut espérer.

M. REMI. Mais, Monseigneur, pour plaire, il faut bien innover.

M. FABRETTI. Il faut être neuf, & point bizarre. Il y a en tout des principes ; & une licence doit du moins produire une beauté.

M. REMI. Si ce sont des licences, c'est que sans doute, on les a exigé.

M. FABRETTI. Ne croyez-pas qu'on lui ait demandé de grosses colonnes à soison, une inscription sur le toit, & les trophées d'armes sous la corniche. Un Artiste sage compose en raison du terrain & de l'objet. Les propriétaires sont plus attachés à la distribution qu'aux dehors. Une femme veut bien un cabinet de toilette & des bains ; mais elle ne met pas la même valeur à des colonnes doriques ou corinthiennes & si absolument le maître prétend avoir du goût, & veut des ordres, on compose, & on tâche de s'en tirer avec quelques pilastres.

M. REMI. Si cet hôtel Montmorency vous déplaît, un peu audessus vous avez admiré en revanche le temple de Mademoiselle Gui, pour lequel tous les Artistes se sont à l'envie épuisés.

M. FABRETTI. Monsieur le Do... s'est sans doute épuisé pour l'intérieur. Car le corps de logis sur la rue masque bien vilainement ce temple. Et puis ce péristyle surmonté de cet espèce de soupirail, m'a paru une triste invention. Mais lui qui aime les statues a négligé une belle occasion.

M. REMI. C'est ce qu'on lui a reproché. Il pouvoit mettre là un Apollon jouant de la harpe, le bon Plutus versant sa longue corne d'abondance & la déesse se pâmant en mesure. Il falloit par ces statues honorer les talents.

MILORD. Il faut honorer les talents utiles. La danse efféminée ne fut jamais du nombre. Et sous le regne des Mœurs, on n'estimera que cette danse grave, & militaire à l'usage des Spartiates & des anciens Romains.

M. REMI. Tout le monde n'a pas de connetables à mettre sur son toit.

M. FABRETTI. Quand on en a, il faut les mieux placer.

MILORD. Ce n'est pas à eux seuls qu'on doit élever des statues. On en mérite pour défendre sa patrie comme pour l'éclairer. Les statues des Sully, des Turennes, Descartes & Corneille peuvent également décorer les maisons & les villes. Les Arts même ne sont pas exclus ; les Grecs nous ont

appris les honneurs qu'on doit leur rendre, & leur célèbres Artistes étoient mis à côté de leurs généraux.

M. REMI. Les nôtres seroient trop fiers de ce parallèle. Il falloit que les Généraux de ce tems-là fussent bien peu de chose, & ne valussent pas ceux du notre.

MILORD. Il est vrai que ce n'étoit que Themistocle, Périclés, & Miltiades.

M. REMI. Tout cela nous fait perdre de vue M. le Do... & je suis bien aise de vous dire avant de le quitter que ce n'est point encore par tout ceci qu'il faut le juger. Il faut le voir lorsqu'il a ses coudées franches & que son génie est en liberté. C'est à Lussienne où l'on va l'admirer.

M. FABRETTI. Ne nous parlez de Lussienne que pour les sculpteurs, doreurs, serruriers, menuisiers, & non pour autre chose. Pour avoir un pavillon digne de cette belle position, il falloit y porter celui de Monsieur de la Boissiere. Voilà un modèle que Monsieur le Do. eut bien fait d'imiter.

M. REMI. Tout cela prouve la difficulté d'avoir de belles choses. Vous voyez qu'on a beau donner carte blanche à son architecte....

M. FABRETTI. Mais pourquoi avoir son architecte ? Tout au plus on peut avoir son peintre, parce qu'un barbouillage est aisé à effacer : mais les sottises des architectes sont plus solides.⁷⁴ Voilà justement la raison pour désirer une exposition préliminaire. Un particulier proposeroit au concours sa maison, comme une ville un édifice public ; l'art & les Artistes y gagneroient, parce que sans protection & sans intrigue, les vrais talens suffiroient pour être employés. Les plans adoptés & les meilleures idées se rectifieroient encore par les avis du public. On eut par exemple averti Monsieur le Cam. que sa halle aux bleds, quoique bien imaginée, étoit trop petite pour Paris, & les dégagemens trop reserrés même pour la province. Si jamais on fait un marché pour tout genre de comestibles, on pourra prévenir les architectes qu'il faut une place vaste & bien percée, des arcades, des canaux, des torrents d'eau pour laver.....

M. REMI Mais, Monseigneur, vous n'y pensez pas. Vous croyez être à Rome avec toutes cette profusion d'eau. Où voulez-vous qu'on en prenne ?

MILORD. Dans le Danube, morbleu, dans le Danube.

M. REMI. Le projet est vaste.

MILORD. On n'eut pas demandé où il faut en prendre dans le siècle où on joignoit les deux mers, & où l'on ordonnoit de creuser sur une haute montagne, jusqu'à ce qu'on trouva le feu ou l'eau.

M. FABRETTI. Ils en auront lorsqu'ils voudront. Quand même le niveau manqueroit de tout côté, avec des pompes on enlève toute une rivière de son lit, & on la fait couler en l'air. Ils ont tant de facilité avec leurs légions pour former des canaux, percer des montagnes, élever des aqueducs. Nos soldats Romains faisoient de tout cela, & gagnoient des batailles.

M. REMI. Ces moyens pourroient être bons. Mais c'est trop en petit, & il me semble que le Danube où même le fleuve Saint Laurent....

MILORD. Lorsqu'il s'agit d'un barbouilleur, ou d'un maçon on peut rire, Monsieur Remi, mais quand il s'agit de la commune ! Morbleu je n'aime pas la plaisanterie. Voilà bien les François ! une plate facétie leur fait perdre de vue l'objet essentiel. N'importe après s'il ont un air infect à respirer, & l'égout d'un hôpital à boire.

M. REMI. Les gens comme il faut ont de l'eau de ville d'Havrey.

MILORD. By God ! les cordonniers chez nous sont des gens comme il faut.

M. REMI. Bientôt l'eau sera bonne pour tout le monde : quand l'Hôtel-Dieu ne sera plus au même endroit.

MILORD. Il y sera toujours. Ce qu'on n'a pas fait sur le champ ne se fera plus, & la pauvre humanité continuera de périr dans les lieux destinés à la soulager.

M. FABRETTI. On espère cependant, & tout Paris dans le moment de l'incendie montra tant d'enthousiasme.

MILORD. En montre-t'on beaucoup aujourd'hui ? les mêmes causes existent toujours, & on laisse tranquillement se préparer pour dans quelques années un nouveau desastre. On n'a ici que cette sensibilité de théâtre aussi passagère que l'action qui la fait naître. Le feu une fois éteint, les cris cessés, les malheureux souffrants rentrent dans leur charnier, le spectacle fut fini, & le sentiment avec lui. Le triste souvenir s'en est perdu pour n'avoir pas même le sort de ces vaines histoires qu'on se rappelle quelquefois.⁷⁵

M. REMI. Il nous faudroit des ames fortement populaires & publiques comme celle de Milord.

M. FABRETTI. Assez de gens voyent les abus, mais il faut les sentir comme lui pour les réformer.

M. REMI. De pareils citoyens s'animeront vraiment pour de grands intérêts puisqu'ils ne sont indifférents sur rien, & qu'ils mettent de la chaleur comme vous avez vu jusques dans les arts, les misères, & les petites choses.

MILORD. Rien n'est petit dans l'ordre public. Est-ce qu'une ame citoyenne s'enthousiasmeroit pour du marbre & des couleurs sans leur influence sur les mœurs. C'est à elles que la Grèce rapportoit tous les Arts dont elle faisoit les ressorts de sa politique, & une corde ajoutée à la Lyre y fit craindre une révolution. Une fois sa liberté perdue, le droit de tout changer & de tout mépriser devint le charme de la servitude. Tout sert à l'histoire des siècles : le temps des grandes passions, fut celui des grands hommes. Votre nation n'a maintenant que des goûts, aussi petits que les ames qui ne sont plus ni assez vastes, ni assez nobles pour les grandes choses, pour les grandes vertus, comme pour les grands vices.

Selon un ancien sage, les Artistes forment les mœurs plus sûrement & brièvement que les philosophes. Les statues des héros, la représentation d'une belle action, d'un acte de vertu enflammoient le grand Scipion.⁷⁶ Mais on n'a plus d'organes pour sentir de pareilles leçons. On se défait même dans tous les ordres de cette pénible vénération pour ses peres ; tout comme à la chute de l'empire Romain, vos Artistes méprisent ce qu'ils ne peuvent atteindre. Si les anciens avoient une valeur, eux n'en auroient pas, & ils croient s'ajouter tout ce qu'ils s'efforcent de leur ôter.

Séneque voyant que les admirateurs du siècle d'Auguste ne pouvoient être les siens, se mit à les décrier. Vos fameux génies du dernier siècle que vous pourriez hardiment opposer à l'antiquité, ne sont plus rien pour vous. Votre⁷⁷ Sophocle & votre Euripide sont publiquement dépossédés du premier rang & l'Académie n'a pas élevé sa voix pour flétrir solennellement la vile adulation, ou éclairer le mauvais goût.

⁷⁸ Moliere, car c'est de son nom dont il faut l'appeler, personne dans l'antiquité ne pouvant lui donner le sien, Moliere n'est plus joué sur vos théâtres. Enfin tous les stiles & tous les tons changes. Rien ne coule plus naturellement des ames, tout est un pénible effort de l'esprit. Le choc des mots & des idées est devenu⁷⁹ votre sublime, & le plus froid enthousiasme a succédé au noble feu du génie.

Ces illustres Citoyens, nés pour gouverner les hommes ou pour les défendre, n'étoient, à ce qu'on dit, bons tout au plus que pour leurs siècles. L'Hopital, Sully, d'Ossat & Jeannin bouleverseroient maintenant un empire ;⁸⁰ Turenne & Condé perdroient aujourd'hui toutes leurs batailles.

Pour nous, pour notre nation si fertile en grands hommes, nous ne sommes plus, il est vrai, dans le siècle des *Skakespear*, des *Milton*, des *Clarendon*, des *Sydney* & des *Malbouroug* ; mais notre admiration pour eux s'augmente encore à mesure que la nature s'épuise. Nous conservons par-là le seul moyen de nous rapprocher d'eux. L'opprobre public flétriroit à jamais de lâches détracteurs de leur gloire, & nous allons toujours évoquer leurs génies sur leurs tombes.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CEs Dialogues sont détachés d'une nombreuse collection. Comme on a été à même de suivre les séances de ces étrangers dans nos académies, théâtres, bibliothèques, cercles, & c. on a leur cours complet d'observations en France. L'accueil que le public fera à ces premieres, décidera si on doit leur donner une suite, qu'on ne négligera jamais d'enrichir de notes pour la plus ample intelligence du texte. On a cru devoir commencer par la Peinture, vu l'extrême péril où elle est en France ; il étoit instant d'arriver à son secours.

OMISSIONS.

PAGE 105 *ligne 15* , *après ces mots*, qui étoit son seul talent, *ajoutez*.

M. FABRETTI. Pour de pareils maîtres, moins les choses sont finies, mieux elles valent. Dans un dessein, & c.

Page 105, *ligne 20*, *après*, y avoit – il quelque chose à remarquer, lisez, en note,

Note. Quelques personnes distinguant deux époques dans le coloris de Monsieur Boucher, prétendent que ce n'est que de la dernière dont il faut dire du mal. Pour être vrai il faut en dire des deux. Sa première couleur, quoiqu'imitée de Watteau & de le Moine, étoit cependant fautive, comme il arrive toujours quand on se manie d'après des tableaux & qu'on ne colorie, pas d'après nature.

Page 142 , *ligne 7*, *après ces mots*, malgré sa sale d'opera, *ajoutez* , à cause de sa petite maison Chavannes.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Dialogues sur la peinture , Seconde édition, enrichie de notes.

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6312614x>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 La couleur de ce tableau a plus d'éclat que de vérité, plus d'égalité que d'harmonie. Les effets en sont plus amenés par les combinaisons, que par les vuës de la nature. Le fond du tableau est indécis, & le pinceau est tout à la fois dur & pésant.

2 Il a toujours eu du foible pour le Dominiquin. Dans son morceau d'agrément -le tribunal & le coin du soldat repoussant le peuple, sont pris de deux tableaux de ce grand maître. Il est vrai que le groupe de virginie, & de son pere menaçant le Tribun est de lui. Mais c'est la partie honteuse : dans son morceau de reception, le bon endroit est de Pietre de Cortonne. Une Bacchanale exposée ici il y a quelques années est toute de Rubens. Dans sa Ste. Gèneviève il y a encore du Rubens, auquel il a ajouté du Dominiquin & du Bourdon. Sa chapelle des Invalides est à tout le monde, parce qu'elle est grande, & qu'il s'aide toujours des grands maîtres en proportion de l'étendue de la besogne.

3 Ce sont les sujets de plusieurs des tableaux de l'École militaire.

4 Quoique l'exécution de tous ne soit pas la même, la composition a l'air d'être sortie du même cerveau : excepté M. Do... ou plutôt Augustin Carrache. Car l'aimable Tar. & l'impétueux l'Ep. ne sont gueres pis que les autres.

5 Le caractère de la Reine devoit être noble, quoique mere fort jeune, elle ne devoit pas non plus avoir l'air de la sœur de son fils. Le gouvernail que St. Louis lui présente, ressemble à un écran : un Sceptre eut été moins énigmatique, & les allégories doivent être claires. Il y a des Spectateurs dans les tribunes : c'est une ressource quand il y a foule, mais inutile quand la scène est dégarnie. Tout y est au plus simple. Une visite familiere du matin, & le Légat, & la Reine & son fils rappellent à merveille Mre. Bobinet qui mene M. le Comte chez Madame la Comtesse d'Escarbagnas.

6 M. Remi se trompe, & M. Pierre avoit tout concilié. Il a fait le tableau, & ce n'est que par avis de parens & d'amis qu'il a cru devoir se dérober aux regards du public..

7 M. Hal... devoit s'interdire désormais les vendanges & même tous les sujets agréables : on ne peut pas tout avoir ; & il est clair que son vrai genre, c'est les processions. Il a fait dans celle-ci une application bien fine

de l'histoire. On sçait que St. Louis est le fondateur des Quinze-vingt) il a donc habilement imaginé d'en habiller un en Évêque pour conduire la marche. Le Roy même pour honorer son établissement procède les yeux fermés. Les gens difficiles y voient un petit défaut contre le costume, les bâtons manquent ; & il ne doit y avoir d'aveugle sans bâton. L'allégorie alors eut été parfaite ; mais cette petite négligence est infiniment réparée par le précieux de l'exécution. Il y a une tourelle sur le château, dont la flèche est rendue avec tant de chaleur, que ce morceau tout seul vaut le paysage & toutes les figures.

8 L'aimable. Tar... vient de laisser le Poussin bien derriere lui : à force de fouiller, il a trouvé que les coeuvres du tems de St. Louis étoient absolument comme les nôtres, & tout le monde dans son tableau est coëffé à la grecque. On a imprimé dans le catalogue que cette femme à genoux & à cheveux noirs flottants, étoit la Reine Blanche : mais la vraie anecdote, le but historique est de prouver que les figurantes dans les Ballets de furie à l'Opera étoient de ce tems-là comme du nôtre. Le Cardinal qui rit à ses côtés & paroît lui conter fleurette, est aujourd'hui, dit-on en Italie, une faute contre le costume. Mais cette dissonance est magnifiquement sauvée par la pourpre dont il a revêtu cette Éminence, quoiqu'elle n'ait été en usage que bien des années après.

9 Les rouleaux étoient de petites bandes, de papier, que les anciens peintres faisoient sortir de la bouche de leurs figures, & sur lesquelles ils écrivoient le sentiment qu'elles devoient éprouver. C'étoit la méthode des plus habiles, car les médiocres, pour être plus clairs, écrivoient comme le peintre de Don – quichotte, *Ceci est un coq*.

10 Il est vrai qu'on est furieusement perplexe en voyant ce tableau. Le rouleau est indispensable pour le Roy, mais pour la Reine, n'en déplaît au Prélat romain, je ne le trouve nécessaire que pour constater la qualité : parce que réellement la tournure des deux femmes les feroit prendre pour deux marmottes, qu'on a fait monter pour rejouir le malade ; car pour l'évanouissement, quoique au premier coup d'œil on ne sçache pas si c'est une attitude d'aisance, un air penché ; cependant en regardant de près, on voit à merveille qu'il y a dans l'une de l'indisposition, parce que l'autre a

l'air de lui tirer les cheveux & de la cogner sur le dos, ce qui, comme on sait, est la méthode de secourir les évanouis.

11 Le Dominiquin éprouva à Naples une grande persécution de la part des peintres napolitains ; & l'espagnolet, qui étoit le plus modéré, se contentoit de dire qu'il ne meritoit pas même le nom de peintre.

12 L'aimable Tar... qui jouissoit si paisiblement de sa facile gloire dans le fond de quelque hôtel, ayant imprudemment risqué au sallon deux esquisses de ses plafonds, vient d'être publiquement justicié. Dieu fasse paix au pauvre trépassé.

13 Ce tableau si peu édifiant est une éducation de la Ste. Vierge, qui est bien la plus insigne croute, qui se soit torchée depuis la décadence des arts & de l'empire romain.

14 Ce ne sont pas ces amateurs qui suivant la nature & le sentiment sont les meilleurs juges mais bien ces raisonneurs qui décident & assignent les rangs, parce qu'il ne faut siffler par quelque brocanteur qu'ils vont me le le matin chez des, & achètent tableaux & desivres, parce qu'il est bon d'acheter de tout ce qui se vend si par hazard ils joignent à coriche fonds un voyage d' 'Italie, dont ils n rapportent quelque le nom de tableau & d'opera & force bévuës sur & peinture & les mélodramé, je ne néglige jamais alors l'occasion de les faire discourir, car ils sont particulièrement curieux à entendre. C

15 M. le Pr. parle avec complaisance de cette partie comme d'un talent qui lui est particulier ; & il est bon d'observer qu'il entend bien par le métal, les étoffes d'or & d'argent.

16 Le Milord aura son tableau au bout de six mois, & Mr. le Pr. lui confiera, en le remettant, qu'il n'a été à le faire que trois matinées & deux heures de plus.

17 Il faut noter que le Milord classe Mr. le Pr. parmi les seuls Flamans, de crainte qu'on ne le compare au Salvator Rose, au Bourdon, au Poussin, qui mettoient dans leurs paysages de la poésie & même du sentiment.

18 Le St. Louis de l'aîné n'a pas été apperçu, & le St. Michel du cadet ne l'a été que trop.

19 Le Milord se radoucit prodigieusement. Le dessein n'est pas & à chaque pas des bras & des jambes d'une incorrection choquante. trop passable. Le

col, les mains du St. Jean, le corps de l'Apollon,

20 Je ne sçai si ce mot Sublime convient à la fable, & s'il n'est pas consacré exclusivement au stile héroïque ?

21 Les amis de Mr. Gr. se rappelleront ici avec chagrin certaines Nymphes, sur lesquelles il s'est aussi prodigieusement égaré que sur son Empereur.

22 Ce n'est pas par la forme qu'elles n'ont pas l'air assés détruites, c'est par la couleur que ses ruines n'ont pas le ton de vetusté.

23 Claude Lorrain disoit qu'il ne vendoit que les arbres, & qu'il donnoit le reste. Ces Messieurs pourroient être encore plus magnifique, car entr'autres le Pindareque Ha.... & l'impétueux l'Ep... font de rudes paysagistes.

24 Ceux qui aiment ce genre doivent faire le voyage de Floence tout exprès, pour y admirer au palais Pitti un soleil couchant e ce maître.

25 Une des plus belles statues de Silamon, étoit ce sculpteur dans cet acte de colere. *Pline*, liv. 34.

26 On voit une statue à qui rien ne semble manquer, parce que l'ensemble s'y trouve ; mais comme finir est rendre toutes les formes & les finesses, appanage exclusif du génie & d'une étude profonde, un œil exercé n'y voit que des esquisses.

27 Il est facheux qu'une des plus belles statues de l'École françoise, soit exécutée en vilain marbre de cheminée.

28 Il rend mieux le nud qu'une draperie, parce que l'agencement tient plus au goût qu'à la nature.

29 Je ne sçais pourquoi ils ont traité si legerement cet article des Philosophes. Il est de la plus grande importance de les rendre avec précision. Jusqu'ici on s'étoit mépris sur la figure d'Anthistene & de Carneade, que l'on confondoit inconsidérément ; & tout le monde sçait le désordre inexprimable qui en résultoit. Mais Mr. Marin vient patriotiquement d'annoncer dans la gazette de France, la découverte d'un Buste qui décide à jamais la figure des deux Philosophes. Le public en est notablement soulagé, & on ne sera plus exposé à mille qui-pro-quo facheux dans la societé.

30 Sur tout dans une histoire faite à la maniere de Plutarque, qui cherchoit le dedans de ses Héros. On connoit sa réponse sur le Prince d'Orange qui l'appelloit bossu. Qu'en sçait-il, dit le Maréchal, il ne m'a jamais vu par

derriere. Ce trait est capital, & prouve bien une ame au dessus des petites foiblesses, dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. Témoin César & sa couronne de laurier.

31 En le supposant sous le forme d'Hercule, on auroit pu lui donner la même fin, & le placer sur un bucher allumé par la mort.

32 Quoique ces deux statues ne fussent pas dignes du Roy de russe, il étoit cependant de sa magnificence de faire récompenser Artistes. C'est l'observation qu'on fit faire à ce Monarque, lors tableau du jugement de Pâris par M. Pi... qui étoit si mauvais, te dans le premier moment il n'en vouloit pas ; & ce fut à son ccasion qu'on fit la planche.

33 Il a probablement voulu donner au Maréchal de Saxe un air fier, mais il n'est que grivois ; tout cela vient de ce qu'il a pris pour modele un raccoleur sur le pont Saint Michel.

34 Il y a d'ailleurs bien des défauts de détail & d'exécution dans la statue de M. Paj... & dans celle de M. le Com.... où le manteau sur tout forme un angle droit avec l'écharpe. Cette régularité est un vice d'agencement. D'ailleurs le choix du manteau n'est pas heureux ; une étoffe un peu forte convient mieux à un guerrier, & eut amené des plis plus larges pour contraster avec ceux de l'écharpe.

35 Il fut si enthousiasmé d'avoir vendu un de ses tableaux, que s'en retournant à Corregio, pour l'annoncer à sa femme, il gagna la pleurésie dont il mourut. On avoit cependant bien pris la précaution de le payer fort peu, & même avec quelques monnoye de cuivre, dit *Vasari*. Tant il est vrai que l'argent est mortel pour un peintre.

36 Il faut excepter M. Ver... qui par le prix qu'il met à son eau, se prépare, s'il n'y prend garde, une fin tragique, en supposant toutefois que la Providence punisse les Peintres pécunieux aussi sévèrement en France qu'en Italie.

37 *Approcher*, est assez raisonnable, si on compte bien depuis les Nayades de Gouson, les Graces de Pylon, jusqu'aux Atalantes de Coustou, les enfans de Sarrazin, & c. & c. ; mais pour le Grand nous ne sommes que fort auxiliaires auprès de pareils combattants : pour seul point de comparaison, prenons les places si multipliées dans ce siècle. Y a-t-il une statue comparable à celle de la Place-Victoire ?

38 Je ne sçais pourquoi il ne cite pas Jean de Boulogne, qui quoique italien d'étude & de domicile, étoit françois de naissance. Ainsi je le revendique au nom de la sculpture, pour le mettre à la tête de l'école.

39 Le Bernin est le premier à la vérité dans la maniere, mais point dans la nature. Il n'est strachant à citer que comme poète. Les autres n'ont rien de décisif & nous avons leur valeur.

40 Outre ce que nous avons cité, l'on trouve répandu dans les maisons royales nombre de morceaux qui établissent la supériorité de la France dans ce genre. La question seroit donc décidée contre l'Italie ; une venus, une grace étant plus difficile à rendre, qu'une nature fortement prononcée. Quoiqu'il faille une observation plus fine, les formes étant moins écrites, on les voit cependant avec de bons yeux. Elles sont dans la nature, mais les formes de Michel-Ange sont au dessus d'elle ; & il l'a élevée sans cependant en sortir, Alleg... a vu ses inimitables venus ; il a trouvé des modèles, mais il n'a jamais vu un trait, un cheveu du Moyse.

41 Nos interlocuteurs ignorent sûrement que M. Pi... a fait aussi des vignettes. Ses amis lui avoient même conseillé de s'addonner à ce genre, l'assurant qu'ils croyoient entrevoir qu'avec beaucoup d'étude, il pourroit à la longue avoir quelques succès ; mais il a voulu contre vents & marée être peintre.... O ambition, ô vastes pensées ! Quid non mortalia pectora cogis.

42 Par profond, il faut bien se garder d'entendre sçavant dans l'art, mais profond ou creux dans ses tailles ; ce qui vient d'une opération de finance, pour en tirer des épreuves plus nombreuses & plus noires. L'ami Beau.... calcule tout aussi bien qu'un autre, & on le critiqueroit de toutes les manieres qu'il n'en creuseroit pas une ligne de moins, & la multitude utile des estampes est un suffisant dédommagement. La seule maniere de le rendre plus clair & moins enfumé, c'est d'acheter ses planches ; les épreuves n'étant pas sur son compte, ce n'est plus le profond, c'est le superficiel beau.....

43 Il a déjà orné *l'Almanach des Bêtes*. C'est un heureux pré. jugé pour les autres.

44 M. Duclos fit son acajou sur les estampes. En Italie on met les mêmes paroles en musique nouvelle : nos auteurs, à l'exemple des Musiciens, devroient remettre les mêmes vignettes en nouvelles paroles. Le public seul

perd à cette confédération des écrivains & des graveurs. On vend deux choses à la fois à beaucoup de gens qui tout au plus n'en achèteraient qu'une.

45 Quoique M. Mon.... soit peintre & fasse de médiocres vinettes, il ne faut pas conclure que ses tableaux soient également médiocres : on se rappelle avec la plus universelle compassion ses ouvrages au dernier salon. Quand il voudra exciter un autre sentiment, qu'il ressuscite le St. Augustin qui l'avoit autrefois si bien annoncé.

46 Homère suffit à la Grèce, pour triompher de toute la postérité. Nous avons eu de plus grands hommes & en plus grand nombre que l'Italie. Depuis le St. Sébastien de Gênes jusqu'au milieu : Rome, les plus belles statues de Saints sont françaises : S. André, Bruno, S. Thomas & S. Barthélemy attestent à S. Pierre & à S. Jean-de-Latran la supériorité de nos Artistes. On doit s'étonner : toutes les richesses que nous avons ici. Les fleuves des Thuilleries. Hercule & le Milon du Puget, l'Anchise de la Panthe, la porte Denis ; le groupe de la place des Victoires, qui pour la pensée l'exécution est le plus beau monument de ce genre dans les quatre parties du monde. Mais tout cela cependant n'est que de la nature humaine. Michel-Ange a fait autre chose. Tous nos sculpteurs implissent l'imagination : Michel-Ange l'exalte. Il soulève son homme & lui fait perdre terre.

47 L'auteur de l'article *passions* dans l'Encyclopédie se plaint de la difficulté qu'il y a de les observer. *Dans une capitale où tous les hommes conviennent de paraître n'en ressentir aucune, où la nature n'est pas parée de la franchise qui a le droit d'intéresser l'âme & d'occuper les sens.* Il écrivait sans doute du cabinet du Roi. Qu'il aille aux halles, sur le port, dans les places publiques, il verra qu'on n'est convenu de rien. Ceci tout naturellement est un petit artifice d'auteur, pour augmenter le prix de son charmant répertoire sur l'expression des passions. On y lit par exemple que dans l'affliction, la joie, l'amour, & c. & c. *L'humeur qui se forme naturellement dans le nez devient plus abondant,*

48 Ce Prince avoit fait de Fontainebleau le séjour des Arts : les jeunes artistes y alloient comme ils vont aujourd'hui à Rome. Les galeries étoient des ateliers où l'on ne voyoit que porte-feuilles & chevalets : à présent le spectacle en est bien plus intéressant, & l'on découvre un étalage de

casseroles, de ragoûts & de compotes ; la fumée de charbon est l'encens dont on parfume les grands maîtres. Je crois que si François premier revenoit, saisi d'une sainte colere, il chasseroit les marmitons, comme Notre Seigneur chassa les marchands de son temple.

49 Ils n'ont pas toujours été égaux ; mais dans le Saint Pierre à Notre-Dame & le Saint Barthelemy à Saint Jacques, on trouvera le Bourdon & la Hyre, les plus vigoureux Vénitiens qui existent.

50 Il ne faut pas confondre avec eux Antoine Coypel, contemporain & imitateur de très- près de la maniere du Poussin.

51 Pour l'apprécier, qu'on le compare aux Invalides avec les Boullognes.

52 C'est d'après les principes de cette école qu'on précautionne au mot *dessein* de l'Encyclopédie contre l'étude de l'antique, & qu'on réduit *essentiellement* le dessein à l'art, *de faire glisser le poignet sur le papier pour le parcourir, en se portant sans roideur d'un côté & d'autre, armé d'un crayon de sanguine aiguisé avec un canif enchassé dans un porte – crayon long d'environ un demi pied, à tuyau de cuivre, du diametre, d'une grosse plume, & c. & c. & c.*

53 Les instructions de M. Boucher à un pensionnaire partant pour Rome, portoient ordinairement d'aller une fois au Vatican pour voir ce que c'étoit, & de n'avoir de liaison qu'avec les *Ciroferri, les Bacicio & Pietro de Cortone*. Leurs ouvrages à la vérité sont très-utiles, mais comme ces livres dangereux qu'on ne doit lire que quand on a des principes.

54 En lisant d'abord ces dialogues, j'ai trouvé que Monsieur Pie... revenoit trop souvent ; qu'il ne falloit pas s'acharner sur un mort, & que ce refrain perpétuel est à Paris d'un mauvais goût. Un Anglois s'embarasse peu d'avoir ce que nous appellons le bon ton ; ainsi je ne prétend pas l'excuser : cependant je dois prévenir que sous peu on verra l'urgente nécessité d'avoir si fortement insisté sur Monsieur Pie... Je ne serois pas même étonné qu'on trouvât que ce Milord à peut-être encore usé d'un coupable ménagement. Tant il est vrai que dans les choses humaines il ne faut pas se presser de juger. In omnibus expecta finem.

55 Cet Anglois est encore plus sans préjugés que le commun de ses compatriotes, qui ont toujours la meilleure idée des productions nationales. Il y a à Londres deux ou trois salons par an où ils vont s'extasier sur leurs

Artistes ne leur en déplaît, il y auroit de rudes Dialogues à faire sur leur peintures. Ils n'ont quelque chose que dans les portraits ; les Arts y marchent à pas lent, & même à pas rétrogradés. Les Peintres n'ont jamais eu le génie de la nation, bien éloignés de leurs Poètes, qui dans leur sublime, comme dans leurs absurdités ont un caractère particulier. Mais les tableaux n'offrent qu'un mauvais qui peut être y de tous les pays.

56 Les Églises jusqu'ici avoient été regardées comme des aziles. Mais depuis quelques années on les dépouille presque aussi facilement que les cabinets.

57 Le Milord se flatte & il pourra bien manquer son coup, à moins qu'il n'en charge le brave F*. Sa campagne de Meaux est un petit chef-d'œuvre de Tactique Marchande. On lit dans la relation, que par une foule de ruses & de stratagèmes, il s'étoit ménagé des intelligences dans la place, il étoit déjà dans l'église, & deux sublimes le Sueur alloient lui être livrés, malheureusement au moment d'être surpris, les marguilliers sonnent le tocsin les portes de l'église se ferment : & voilà la fameuse affaire du 26 May. C'est dans ces cas imprévus qu'échouent les plus habiles Généraux. Comment prendre son parti sur le champ, former de nouvelles dispositions, mesurer son terrain, les forces respectives, calculer enfin lorsqu'on n'a tout au plus que le tems d'agir ? voilà où la tête se perd toujours ; mais le froid & l'intépide F* conserve toute la sienne. Après des prodiges en tout genre, les portes de l'église s'ouvrent, il sort à la tête de sa troupe, chargé des saintes dépouilles, à travers une si furieuse grêle de coups de bâton, que F*, qui n'est cependant pas avantageux, en avoue 197 pour sa part. La retraite se fit toute fois dans le meilleur ordre, & les ennemis voyant que le bâton n'y faisait rien, firent avancer des huissiers ; mais le Parlement déclara les tableaux bien vendus. & la bastonnade encore mieux reçue.

Quoique cette expédition de Meaux fût au premier coup- d'œil la chose la plus glorieuse par tout ce que F* y a mis d'adresse & d'épaules, il faut convenir qu'au résultat il n'a combattu que pour l'honneur, & c'est une de ces campagnes que les historiens appelleroient plus brillante qu'avantageuse, car le magnanime F* vendit ses tableaux presque au prix

coutant, & il a prouvé par bonnes pièces justificatives jointes au procès que chaque coup de bâton ne lui avoit pas été payé plus de six blancs la pièce.

58 Croire avoir le génie d'une nation quand on en a l'habit ; c'est une erreur bien puérile. Si par hasard j'étois François je n'en rougirois pas, & si mon siècle me déplaisoit j'en chercherois un autre dans ma nation même : au lieu d'être Anglois ou Suisse, je paraitrois avec l'esprit & l'habit d'un Gaulois du temps de Charlemagne.

59 voila bien du bruit pour des Flamans. Ce Milord croit sans doute que tout se tient ; que dans les Arts même il y a une maniere grande & patriotique de les protéger. Les grandes machines en peintures, les colonnes, les statues demandent des galleries, un vaste palais. l'Homme s'agrandit avec ce qui l'entoure, de là les grands projets, les nobles idées, d'embellissement de monuments publics. Ainsi cette importance qui paroît d'abord puérile, explique pourquoi LOUIS XIV rejette les magots.

60 On renouvelle sans doute le propos de l'Espagnolet, qui disoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de peintre, ne sachant pas manier le pinceau.

61 M. Piles ne les eut comparés qu'entr'eux. Il n'y a aucune mesure commune par exemple, entre Monsieur Pie, & les anciens ; & il eut été réduit à le mettre dans la balance avec les Bon, les Tar, les Joul. & c.

62 Enfin le voilà le dénouement qui explique ce refrain perpetuel de Monsieur Pie. S'il n'eut été que Peintre, il n'eut sûrement pas été nommé dans ces dialogues, pas plus que MM. Gue, Franc, Hu, Cour, Bell, & c ; mais en qualité de premier Peintre, il fallait l'attaquer nommément, comme un des fondateurs de la nouvelle école, le prototype du barbouillage regnant, & le patron du tartouillis & de la brosse. Il étoit donc indispensable de ne pas le quitter un instant & de le reproduire à chaque phrase. Ce n'étoit point en passant, par quelques traits légers, avec une épigramme ou deux qu'il fallait s'en tirer ; cette méthode est trop frivole & trop Française. Est-ce ainsi qu'on peut faire du fruit ? c'est f uniquement par *l'opportune & l'importune*. C'est par une critique profonde & Anglaise. Car rendons justice à ce Milord & à sa nation, elle seule a une marche grave & menaçante, parce qu'elle ne se contente pas d'un escarmouche dans les occasions où il faut un combat à mort.

63 Ces grands hommes étoient premiers Peintres du Roi, plus par leurs talents que par leurs titres ; ils étoient non seulement confreres des Académiciens, mais aussi compagnons de leurs élèves. Qu'on compare actuellement la bonhomie des vrais Artistes, avec l'antichambre & les audiences de Monsieur Pie.

64 Ceci rapelle Michel-Ange de Garavage, qui forçoit à Rome les Peintres de faire dans sa maniere. Le Guide ne pût obtenir le crucifiement de S. Pierre pour l'église de S. Paul aux trois fontaines, que sur la caution du Josepin que ce Tableau seroit exécuté scrupuleusement dans la maniere du Caravage.

65 Lorsqu'on a le malheur de succéder aux grands hommes dans leurs places & non dans leurs talents, on doit avoir l'adresse de ne jamais paraître à côté d'eux pour éviter le contraste de l'abondance & de la stérilité, des grandes pensées & des triviales, de la plus belle exécution & du peinceau le plus froid & le plus fade. L'amour propre doit donc éloigner des lieux où leur génie est le plus présent, pour qu'on ne dise pas, ici Mignard est tout, & Pie. n'est rien. Ce n'est qu'à Saint Cloud qu'on connoît Mignard tout entier : au Val de grace & dans ses autres ouvrages on n'a qu'une partie de lui-même : c'est-là, qu'après avoir admiré dans trois salons & une galerie immense ce grand homme si frais, si pur, si agréable, on passe ensuite de plein-pied, sans descendre une seule marche, sans y être préparé brusquement à un nouveau spectacle : c'est Armide, non celle du Tasse & de Quinault, plus aimable encore qu'elle n'est redoutable ; mais celle de Monsieur Pie ! tout en nous écriant, car on s'écrit dès en entrant, le garçon d'appartement se crut obligé de faire des excuses, & il me dit à moi & à une nombreuse compagnie que ce n'étoit pas le plafond, mais l'appartement qu'il prétendoit nous faire voir.

66 Il ne faut pas qu'on croye infirmer cette vérité par l'exemple de Monsieur Cha... qui dans ses catafalques nous donne éternellement les quatre colonnes, les quatre vertus au quatre coins, & l'urne cinéraire tantôt en haut, tantôt en bas pour toute variété. On entend s'appuyer de Monsieur A... Radtz ; & sur tout de le Brun, toujours grand, toujours neuf, dans ses catafalques, dans ses fêtes, dans ses desseins de jardins, de bosquets, dans ses ornements d'appartemens, de galleries, enfin admirable dans les grandes

choses comme dans les petites, jusques dans des desseins de menuiserie, serrurerie, & c.

67 Cette vérité est très importante. Les Peintres & Sculpteurs, ont mal adroitement abandonné cette belle partie de leur Art *aux maçons*, (car tel étoit leur seul nom autre-fois.) Les Artistes devroient donc rentrer dans leurs droits, reprendre l'Architecture au-moins pour la diriger. Pour la manœuvre, les détails de construction, un bon Maçon suffit, & on lui envoie son plan comme à l'ouvrier pour l'exécuter.

68 La France est le seul pays de l'Europe où l'on soit debout au parterre. Les Auteurs se plaignent qu'on les sifle souvent. Quand même il n'y auroit pas de leur faute, le siflet me paroît motivé ; car tout ce qui s'entend debout & dure plus d'un quart-d'heure, doit être fort mauvais.

69 Pour les rendre très sains, il faudroit percer des jours de tous côtés, donner de l'air, & commencer par chasser ces abominables gargottes dont tous les murs sont décorés.

70 Cette comparaison a fait tort à Monsieur Pot.... mais à une distance convenable des Invalides, ces étrangers eussent trouvé de quoi louer, car l'Auteur de la sale de Versailles, ne peut rien faire où il n'y ait des beautés. On en voit à l'école militaire, quoiqu'on y remarque entr'autres choses que la cour est une foible imitation de celle de l'hôtel Soubize. La galerie n'est point d'accord avec les pavillons qui l'interrompent gauchement. l'Escalier est d'une forme lourde & très commune. La chapelle assez. bonne pour l'idée générale a bien des deffauts de détails, sur tout une chaire si détestable qu'on ne peut l'oublier.

71 Le Milord, ne cite pas le dôme des Invalides, parce que ce n'est pas une église, ni la chapelle de Versailles, parce que ce n'est qu'une chapelle.

72 C'est pour éviter que les colonnes ne mordissent sur les jambages que Monsieur G... a fait sa porte si étroite. Les anciens se sont exposés souvent à ce deffaut plutôt que de sacrifier les belles proportions de leurs portes. Ils ont eu quelquefois une maniere. d'y remédier, en donnant plus de largeur à l'entre-colonnement du milieu. Scamazzi, conseille cet expédient d'après le temple antique de la Piété ; mais en même temps il faut observer que dans ce temple tous les entre-colonnemens du milieu aux angles vont en

diminuant, & qu'il les faudroit égaux, exepté celui de la porte, pour conserver la symétrie, principe essentiel du beau en Architecture.

73 Vitruve dit que les Architectes Grecs avoient pour maxime de ne rien faire dont ils ne pussent donner une bonne raison. Il paroît que Monsieur le Do... n'est pas Grec dans toutes ses productions.

74 La nation est intéressée elle-même au meilleurs choix des Architectes. De mauvais monumens sont deshonorans pour le siècle. Il sera un exemple de mauvais goût pour la postérité, pendant qu'il pourroit lui servir de modèle, en fournissant par un concours les occasions de l'illustrer à des Artistes négligés.

75 C'est une observation très journaliere. Plus une chose est frivole, & plaisante & plus on a le droit de la conter souvent avec tous ces détails ; Mais un événement triste, & touchant est une idée qu'on fuit avec soin, & dans la plus part des têtes, un bal, une réjouissance sont époque, & jamais une calamité.

76 Qu'on se représente le vertueux Romain au milieu de nos cabinets, & qu'on se peigne sa grande ame, à la vue des courtauds Flamands buvant de la bierre, & de toutes les ordures des le Pr... Frago... & la Gre... Nos Scipions ont sans doute d'autres moyens de s'enflammer pour la vertu.

77 Monsieur de Saint La... a trouvé la chose si claire qu'il l'a énoncé simplement comme un principe. Dans les lettres comme dans les mœurs, il y a des dogmes respectables & les corps qui se prétendent les deffenseurs du goût, devroient sevir sur-tout contre leurs membres qui s'en écartent.

78 Si cet éloge paroît outré, qu'on observe que pour le balancier on n'a que les ouvrages perdus de Menandre, sa réputation n'esque sur la foi des Auteurs, & les titres n'en existent plus.

79 Le sublime Bossuet a trouvé aussi zoiles. Mais ses admirateurs ont lû avec grand plaisir son article dans *l'essai sur les éloges*. Et quand l'église Gallicane remplira ses devoirs envers cet immortel Evêque, en élevant sa statuë au milieu de ses assemblées, pour les présider & les inspirer, l'inscription est toute prête, & pour louer Bossuet Monsieur Thom... a pris son stile,

80 Les modernes Tacticiens avec leur mécanique, traittent légèrement ces Heros, comme si leurs génies ne se fussent pas bientôt montés à tout ce qu'ils ~~Otr---NMs. savent et n'eussent n pas toujours eu ce qu'ils ne sauront jamais.

Table des matières

1. DIALOGUE I. MILORD LYTTELTON, MONSEIGNEUR FABRETTI ; Prélat Romain, & MONSIEUR REMI, Marchand de Tableaux.
2. DIALOGUE II.
3. DIALOGUE III.
4. DIALOGUE IV.
5. DIALOGUE V.
6. DIALOGUE VI.
7. DIALOGUE VII.
8. DIALOGUE VIII.
9. DIALOGUE IX.
10. AVIS DE L'ÉDITEUR.
11. OMISSIONS.
12. Notes
13. À propos de cette édition numérique